THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

LÉGENDES

AMÉRICAINES

DU MÊME AUTEUR

La Vierge des Lys..... Un vol.

Petite fille de Roi..... Un vol.

Légendes d'une ame triste..... Un vol.

Traditions d'Amérique..... Un vol.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LÉGENDES AMÉRICAINES

PAR

D. JOSÉ GÜELL Y RENTÉ

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1861

Tous droits réservés

PQ7389
.G8L35

104837

02

GUACANAJARI

GUACANAJARI

I

Je suis Guacanajari[1], le descendant des rois, fils du Soleil et de la déesse qui habite sous les ondes de la mer, dans des grottes de nacre et de perles. Cette déesse aima Vagoniona[2] et lui donna les cibas sacrées et les guaninos qui ornent mon cou ; elle engendra

1. Guacanajari était roi de l'île d'Haïti ; il vivait dans l'intérieur de l'île, à trois ou quatre lieues de la mer ; son caractère était doux et ses mœurs hospitalières. Le 21 décembre 1492, il envoya sa première ambassade à Colomb en le priant de venir lui rendre visite. L'amiral lui envoya d'abord quelques-uns de ses lieutenants, puis, ayant été lui-même le voir, il signa avec lui un traité de commerce.

2. Vagoniona, selon la tradition haïtienne, était le

ma race, la plus forte et la plus pure de la terre. Tous les hommes naquirent à son

père des hommes, qu'il tenait renfermés dans deux grottes ou cavernes, sans qu'ils pussent voir le soleil. Un jour, il envoya son ami, le pêcheur Huacani, sur le rivage de la mer. Ce dernier, curieux de toutes choses, demeura sur le rivage, fut surpris par le matin, et transformé en rossignol. Vagoniona, attristé de la disparition de son ami, dont la nuit il entendait les pleurs, fit sortir des grottes les femmes et les enfants à la mamelle, n'y laissant alors que les hommes; il plaça les femmes dans l'île Matinino, qui se nomma plus tard Matalino; il emporta les enfants avec lui. Ces derniers, tourmentés par la faim et par la soif, s'écrièrent, lorsqu'ils se sentirent proche d'un rivage : *Toa, toa,* ce qui veut dire : *Maman, maman,* et ils se changèrent en grenouilles. Vagoniona, protégé du ciel, était l'unique être humain qui vécût à la lumière du soleil. En cherchant son ami Huacani, il aperçut au fond de la mer une femme très-belle et se jeta dans les flots pour la voir. Elle le reçut dans ses bras, goûta avec lui les plaisirs de l'amour et lui donna certaines petites boules de marbre que les Indiens nomment des *cibas,* ainsi que des tablettes de nacre dites *guaninos.* Ces joyaux devinrent plus tard les signes de distinction des rois, qui ne s'en servirent que comme de choses sacrées parce qu'ils avaient appartenu à Vagoniona, père de leur race et le premier d'entre eux. Les hommes demeurés dans les grottes, n'ayant auprès d'eux ni leur maître, ni leurs femmes, ni leurs enfants,

ombre dans Cazibaxagua[1] et dans Amayauna; elle plaça Machokael [2] en sentinelle à la

s'attristèrent, et, pour chercher une consolation, ils se précipitèrent, la nuit, dans des abîmes. Une fois, il arriva qu'après s'y être précipités, ils virent de loin certains animaux ayant l'apparence de femmes et qui montaient et descendaient le long des arbres *mirabolanos;* ils en prirent quelques-uns; mais ces animaux glissaient entre leurs doigts comme des anguilles et s'échappaient. Ils cherchèrent alors ceux d'entre eux dont les mains calleuses pourraient empêcher cette fuite, et, en ayant trouvé plusieurs, il les envoyèrent à la chasse. Ces hommes aux mains calleuses reçurent le nom de *caracoles* et s'emparèrent de quatre des animaux en question; ils voulurent s'en servir comme de femmes, mais ils s'aperçurent alors qu'ils n'avaient pas de sexe. Les vieillards, appelés au conseil, les engagèrent à chercher l'oiseau nommé *pico*, ou charpentier royal, oiseau très-précieux, rouge, jaune et noir. Ils suivirent ce conseil; l'oiseau toucha de son bec aigu les animaux en question, qui furent de suite changés en femmes véritables et peuplèrent l'île d'Haïti.

1. Cazibaxagua était la plus profonde de ces grottes, Amayauna la moins profonde. C'est dans ces grottes que Vagoniona renfermait les hommes, les femmes et les enfants.

2. Machokael, celui qui gardait les grottes et les hommes, et ne quittait, ni de jour ni de nuit, ce poste important.

grande bouche du mont Cauta, où elle rassembla les générations nouvelles. Machokael voulut savoir d'où venait la lumière, et pendant la nuit il leva les yeux au ciel et s'éloigna du lieu où il devait rester assis. Le matin arriva; le soleil éclaira l'univers; Machokael venait d'être changé en pierre. Alors les hommes quittèrent les grottes de Cazibaxagua et d'Amayauna; ils se répandirent dans Haïti, et, dès ce jour, ma race fut la première. Je suis le roi des rois, le seigneur de tout ce que la mer baigne de ses flots.

Mes yeux furent fermés par l'ange de la vie qui éteignit mon souffle, et je m'endormis dans le sépulcre. Un esprit blanc comme l'étoile du matin descendit sur ma tête; il était entouré d'un nuage d'azur et d'or; il baisa mon front devenu glacé, et je sentis brûler mon cœur d'un feu nouveau. Quand j'ouvris les yeux, l'esprit avait disparu ainsi que les monts de Caunana [1], la baguette de

1. Caunana : c'est ainsi que se nommait la province où se trouvaient les deux grottes d'où le genre humain a dû sortir, si l'on en croyait les Indiens.

justice, la couronne et les guaninos de mon père Vagoniona. J'entendis une voix du ciel qui disait : Il faut maintenant dormir pour se réveiller seulement le dernier jour du monde.

Depuis lors, ma tête reposa sur la pierre funéraire, et le souffle de Dieu n'a point animé mes os jusqu'à ce jour où il pénètre dans les entrailles de la montagne, me défend contre l'inclémence des âges et me permet de me lever dans mon suaire pour pleurer sur mes peuples.

Haïti!... Haïti, écoute la voix de mes larmes. Je suis Guacanajari, le roi des rois, qui élevai la justice jusqu'au trône des étoiles, qui t'inspirai l'amour de la vérité, qui rompis la baguette de l'ingratitude et de l'hypocrisie, de façon que jamais la perversité des nouveau-nés ne pût la ressouder; je suis ton père, celui qui t'enseigna la culture de la terre, l'art de guérir tes maux, et qui te défendit contre les fureurs, la méchanceté et les ravages de tes ennemis.

Dans quelle solitude je me trouve, ô mon Dieu! A ma voix en deuil et pleine de san-

glots douloureux, nul ne répond dans l'espace. L'ombre de Vagoniona m'entoure ainsi que toutes celles de ma génération de rois. Qu'il est sombre le souvenir des dernières années de ma vie ! Je les sens toutes revenir à travers les siècles et bouillonner comme une tourmente dans mon cœur agité. La tranquillité de la mort est préférable à cet horrible martyre, au sein duquel la raison étourdie doit fouiller avec une douloureuse amertume l'onde insondable des tristes souvenirs. Mon Dieu, fais que mon front repose de nouveau sur la pierre du sépulcre !... Là au moins ma mémoire n'est point déchirée par le souvenir des événements passés. Personne ne me répond. Le destin veut que je redise pour la dernière fois au monde attentif ce qu'ont été les ans de ma vie affligée.

Écoutez, fertiles collines du Yaqui [1], cou-

1. Yaqui, fleuve découvert par les Espagnols, à dix lieues de la première ville qu'ils fondèrent, et dans lequel se jetaient une multitude de ruisseaux. A dix lieues de Cibao, près de ce ruisseau et au pied de la montagne, les Espagnols rencontrèrent une très-belle plaine

vertes de fleurs; écoutez, frais ruisseaux, arbres vieux comme l'univers, vous tous dont l'âme est douce et qui avez le sentiment de l'amour. Écoutez l'écho de ma lyre. Je l'ai couverte des feuilles de l'ébénier noir et j'ai mouillé ses cordes avec les larmes de mon cœur, parce que je veux qu'elle ait le son des gémissements de l'homme qui pleure et celui des chants du rossignol qui meurt de tristesse quand la lune s'assombrit. Elle aura les douces mélodies du ruisseau timide et les harmonieuses plaintes de la tourterelle aux yeux de flamme.

Beaucoup de générations passèrent !...

Le bon ange de la paix avait semé la tranquillité sur le sol de mes pères; leurs sépulcres étaient couronnés de fleurs; l'ennemi n'osait plus lancer ses flèches contre mon trône; je dormais tranquille au milieu des montagnes; la lune veillait sur mes songes; le silence de la nuit enveloppait ma tête, consolant mes souvenirs.

de vingt-huit lieues d'étendue, baignée d'autres ruisseaux également limpides et peuplée d'habitations.

Depuis ma naissance je n'avais pas versé une larme ; mes pieds se posaient sur la poudre d'or répandue, comme un tapis, sur mon passage.

Ainaima était la mère de mes fils que j'aimais, comme les arbres aiment la bienfaisante rosée du frais matin.

J'avais deux princes du sang de Vagoniona qui allaient hériter de ma couronne et des graines de mon cou.

Le génie du mal trancha le fil de mes jours heureux, brisa les ailes à l'ange de mes destinées, et j'eus le pressentiment de la disgrâce qui me menaçait. L'heure de l'amertume sonna ; ma bouche connut le fiel.

Le sommeil disparut à jamais de mes yeux. Tout se couvrit de douleur autour de moi. Pendant trois jours le soleil refusa de montrer sa face resplendissante, la terre était obscure, le ciel pâle comme la feuille de l'arbre quand elle va tomber. A l'horizon apparut une couronne embrasée, comme la cime du mont Cauta quand elle vomit du feu, et la mer ne reposa plus tranquillement ses vagues verdâ-

tres sur la poussière transparente du rivage.

Plein d'affliction, je levai la tête; je suppliai le Créateur du monde d'étendre une main favorable sur ma terre d'Haïti.

J'appelai les vierges à la prière, ainsi que les prêtres, les sages et les interprètes consciencieux de la justice,

Tous m'entourèrent en tremblant. Les anciens se couvrirent les yeux; les vierges se jetèrent à genoux; et le feu des autels, éteint d'une façon surnaturelle, refusa de se rallumer sous le frottement de la main robuste et légère du sacrificateur.

La malédiction était suspendue sur la race de Vagoniona!

La tribu de mes guerriers, nombreuse et forte comme les bois de palmiers et de mirabolanos [1], entoura mon trône; le rugissement de sa fureur épouvanta la terre; les devins étaient tremblants; tous cherchaient un ordre dans mes yeux.

1. Mirabolanos. Les Indiens donnent ce nom aux arbres en lesquels furent transformés les hommes quand ils quittèrent les grottes pour voir le soleil.

Je levai les bras, et, arrachant de mon cou les graines sacrées, je les jetai sur l'autel du feu divin.

Le Tzimes [1] demeura silencieux ; mais l'autel fit entendre un douloureux gémissement.

Les guerriers tournèrent vers le sol les pointes de leurs armes. Les butios [2] ne sortirent point de leur sainte exaltation. Les vierges défirent les tresses de leurs cheveux, et mon peuple répandit des torrents de larmes.

La malédiction était répandue sur Haïti, et le temps du malheur allait commencer pour ne plus s'interrompre.

L'obscurité complète vint plus tard ; il n'y avait plus d'étoiles dans l'espace ; la lune était rouge de sang ; l'air était embrasé ; la chaleur suffoquait tous les êtres ; les plantes

1. Tzimes, sorte de divinité de forme monstrueuse que possédait chaque cacique : interprète de Dieu avec laquelle il traitait de ses affaires et surtout des accidents naturels.

2. Butios, prêtres qui pratiquaient les ablutions et les jeûnes et prenaient un breuvage qui les plongeait dans un délire terrible pendant lequel ils avaient des visions.

mouraient également. Je saisis la plus aiguë de mes flèches pour mettre fin à mes jours; mais le bon ange retint mon bras et m'emporta sur les rochers jusqu'à la réapparition du soleil.

Mes yeux étaient tournés vers l'Orient; la mer commençait à se briser en rafales énormes contre les récifs de la plage, et des larmes de feu coulaient sur ma joue.

Le ciel devenait de plus en plus sombre. Tout à coup les nuages s'ouvrirent et, comme d'une caverne profonde, le Dieu du jour sortit, entouré de rayons, des nuages entr'ouverts. Je l'adorai à genoux, et pendant longtemps je ne pus détourner mes regards des torrents de feu dont il se servit pour vivifier de nouveau la terre. Je les tournai plus tard vers l'Occident, et je vis trois[1] animaux terribles qui dressaient sur les flots leurs têtes puissantes et tendaient vers moi leurs bras redoutables. La terreur s'empara de mes sens; je me retirai de la plage dans les

1. Les Indiens prirent tout d'abord les caravelles de Colomb pour autant d'animaux.

entrailles du mont Cibao[1], et là, comme la colombe étourdie par le tonnerre, je tombai, privé de sentiment.

Le lendemain j'étais entouré de mes guerriers; les prêtres annonçaient le dernier jour d'Haïti; les sages murmuraient la prière des morts; les mères cachaient dans leurs mains la tête de leurs nouveau-nés et les attiraient sur leurs cœurs; les anciens, à genoux, courbaient leurs fronts chargés de rides.

Je levai mon bras, meurtri par le malheur, pour appeler mon peuple, et tendant la corde de mon arc de guerre, je lançai une flèche qui traversa les nues. L'aura[2] qui fendait l'espace tomba à mes pieds comme foudroyé par l'éclair.

1. Cibao, pays très-montagneux, à dix-huit lieues de la ville d'Isabela. On n'y trouvait d'ombre qu'à l'endroit où les montagnes se joignent et sont couvertes alors de pins énormes, en même temps qu'arrosées par de frais ruisseaux. C'est là que les Espagnols découvrirent les premières mines d'or, deux grottes d'ambre et de lapis-lazuli.

2. Oiseau de proie au plumage noir et de la race de l'aigle. Il vit de la chair des animaux ou des cadavres, habite la crête des montagnes et atteint le ciel dans son vol.

« Haïti ! m'écriai-je, Dieu m'annonce que l'ennemi vient de cette mer que nos ancêtres ont gardée. » Et ma voix courut de montagnes en montagnes comme la retentissante voix de l'orage.

L'air se remplit de mes cris arrivés jusqu'au ciel.

J'étais entouré de plus de soldats que la plage ne compte de mirabolanos.

Caonabo [1], féroce comme la tempête, les commandait. Dans la plaine de Yaqui, il n'y avait pas assez d'espace pour une si grande armée de caciques.

Qui donc eût été assez fort parmi les hommes pour oser lutter contre la bravoure de Bohechio [2], dur comme l'hacana [3], contre

1. Caonabo, cacique, propriétaire alors des mines de la Cibao, où se trouvaient ses États. Il détruisit la forteresse laissée par Colomb dans l'île et tua les Espagnols. Ce fier guerrier avait pris la résolution d'exterminer tous ceux qui portaient ce nom.

2. Bohechio, le plus puissant des caciques; celui dont les États étaient le plus éloignés d'Isabela.

3. Bois dur et pesant comme le fer. Les Indiens s'en servent pour fabriquer leurs armes.

la valeur de Manicate[1], astucieux comme le serpent, et contre cette race de capitaines qui allaient chercher les aigles avec leurs flèches jusque dans le giron des étoiles?

Je les voyais se mouvoir comme des essaims de nuages sombres, et leur cri de guerre retentissait à mes oreilles comme le mugissement de la mer et l'épouvantable rumeur des éléments irrités.

— Paix à mes fils! leur dis-je, en gravissant la cime du mont Cauta[2]. Dieu lance la foudre pour annoncer la tourmente; il répand la pluie pour faire naître le fruit; il attriste la lune pour rafraîchir la brise; il imprime le mouvement aux vagues, et c'est par lui que tout chose arrive en ce monde. Son doigt impose la tristesse ou la joie, la ruine ou la félicité, la vie ou la mort; il sème dans le cœur des rois la haine ou l'amitié, la paix ou la guerre.

Jusqu'à ce qu'il l'ait signalée de son doigt

1. Manicate, frère de Caonabo.

2. Cauta, cime dans le creux de laquelle se trouvaient les grottes d'Amayauna et Cazibaxagua.

de feu, fils d'Haïti, continuai-je, l'heure funeste des combats n'est point encore arrivée pour nous. Que le Dieu de Vagoniona illumine votre cœur et qu'il noie mon esprit inquiet et baigné de larmes dans la douceur et la clémence. Caonabo, apaise la fureur de tes guerriers et répands-les dans la plaine. Bohechio et Manicate, adoucissez votre colère. Caciques et prêtres, la paix soit avec vous! Vierges d'Haïti, mon âme n'est point empoisonnée par l'horrible haine ou par la vengeance sinistre; séchez vos yeux, car dans le fond de mon cœur reposent la paix et l'espérance : je veux être comme la fleur du printemps qui répand ses parfums sous le ciel.

En ce moment, l'écho des instruments de cuivre résonna dans les monts.

Mon cœur frémit... Les guerriers couronnèrent la cime de la Sierra, et la plaine, un instant auparavant redevenue tranquille, ainsi que la mer d'azur après la tempête, se remplit de nouveau de clameurs et de bruit.

— Roi des rois, me cria le cacique de

Maguana, l'étranger pose la plante de ses pieds hardis sur les plages d'Haïti; son front est blanc comme le fruit de la ceiba et il est accompagné de trois caciques de Saamoto[1] et de Cuba.

— L'étranger qui vient avec mes frères, répondis-je, cherche la paix de mon cœur; et l'âme de Guacanajari le reçoit avec la douceur du miel.

L'étranger arriva jusqu'à mon trône; il était hardi dans sa démarche, et venait à moi, entouré de ses soldats comme la lune au milieu des astres lumineux. Son aspect fit sur moi l'effet de la foudre.

— Salue les fils du ciel, me crièrent les caciques de Cubanacan[2].

Je levai les yeux au ciel, puis je les fixai sur les nouveaux venus.

1. Saamoto, la quatrième île découverte, à laquelle Colomb donna le nom d'Isabela, le 27 octobre 1492. Il découvrit ensuite Cuba, ainsi nommée par les Indiens de Guanahani qui l'accompagnaient.

2. Cubanacan. Province désignée à Colomb par les Indiens comme étant la province de l'or.

Leur couleur était celle de la fleur de l'espino[1]; leurs regards brillaient d'un feu étrange; leurs têtes étaient couronnées de pointes aiguës, leurs joues couvertes de longs cheveux. Des plaques d'un métal plus pur et plus brillant que l'or de Cibao couvraient leurs épaules et leurs bras nerveux.

— La paix du bon ange t'accompagne, étranger, dis-je à leur chef; c'est en son nom que je t'offre l'hospitalité chez mon peuple et dans le palais de Vagoniona.

Les fils du ciel baisèrent mon front; je les serrai dans mes bras; je leur ouvris de part en part les portes de mon cœur; je leur donnai mes vierges, les clefs de mon trésor, et je leur cédai le hamac[2] nuptial dans lequel Vagoniona engendra ma race.

L'étranger ferma les yeux sous l'aile du

1. Espèce de cactus dont la feuille a près d'une vare de long sur deux de large. Cet arbre a ordinairement trois vares de haut. Dans la saison, il donne une fleur très-volumineuse qui fait place à un fruit de couleur d'or, semblable au néflier de l'Indoustan.

2. Les hamacs de ce pays étaient tissus de coton et de fil de coco.

sommeil, après avoir apaisé sa soif avec l'eau fraîche du coco et sa faim avec le maïs et le cazabe[1].

Les vierges, belles comme les étoiles, pures comme les gouttes parfumées qui tombent des voiles du matin sur la terre, laissèrent reposer sur leur cœur, dans un religieux silence, les têtes fatiguées des fils du ciel.

Le repos s'empara de leurs esprits; je veillai sur leur sommeil ainsi que veille l'ange de la mort au seuil de l'ossuaire où reposent sur la dalle poussiéreuse les dépouilles de Vagoniona.

— Guacanajari, me dirent-ils au lever du soleil, Colomb, amiral du roi de Castille et de Léon, est notre capitaine. Il te salue et t'envoie la paix, parce que tu es bon. Ton hospitalité est douce comme le miel, et ton cœur est assurément celui du bon ange lui-même.

1. Racine de l'espèce de la patate, plus dure, moins douce, et qui, après la cuisson, a une saveur très-agréable.

— Étrangers, répondis-je, mes yeux n'ont jamais pleuré de tristesse, mon âme n'a jamais éprouvé l'amertume du remords; mes peuples vivent heureux, adorant le Soleil dont ils ont reçu la vie, et Vagoniona qui engendra ma race. Mon hospitalité est toujours compatissante, et jamais celui qui pleure n'est arrivé jusqu'à mon seuil sans que mes mains n'aient étanché ses larmes.

Je pris dans mon trésor la tête du dieu de l'hypocrisie[1], avec ses oreilles, son nez et sa langue d'or massif entremêlée de perles fines, et j'envoyai ce présent au chef des fils du ciel.

Le jour suivant, entouré des caciques de la vallée, je me rendis à l'endroit où il était avec ses barques géantes. Je descendis de mon palanquin et je daignai marcher sur la poussière pour arriver jusqu'à ses tentes aux vives couleurs.

La tempête ne tarda pas à soulever les

1. Ce masque, incrusté d'os de poisson et de nacre, fut le premier don que fit Guacanajari à Colomb.

ondes turbulentes. Le vent du nord souffla avec toute la fureur de la destruction, et les palais de bois des étrangers, qui n'étaient point légers comme mes canots, grincèrent dans leurs attaches solides sur les épaules de la mer. Les étrangers pâlirent de peur; je courus vers la plage, et devant mes yeux s'abîma, au sein d'une montagne d'écume, un de leurs palais, celui qui renfermait leurs provisions de bouche[1].

Je leur avais offert mon amitié sincère : leur douleur me déchira les entrailles. Je fis venir mon peuple pour les secourir; j'arrachai leurs trésors aux flots avares; je les consolai de leurs peines; et, pour adoucir l'amertume de leur douleur, pour diminuer leur tristesse sombre, je leur donnai tout ce qu'il y avait de poudre d'or à Harcia, tout ce

1. Le naufrage de la *Santa-Maria,* navire que montait Colomb. Il naufragea à la Punta-Santa, par la faute du timonier, qui s'était endormi après avoir confié le gouvernail à un jeune homme inexpérimenté qui laissa le navire dévoyer au gré des courants et s'engager dans un banc de sable.

que je possédais de plumes précieuses des oiseaux des forêts.

Colomb, attendri par ces franches démonstrations d'amitié, pressa mes mains sur son cœur en voyant couler mes larmes. Je nouai mon bras autour de son cou, et mes guerriers embrassèrent, en se prosternant, la plante de ses pieds.

— Je vivrai à ton côté, roi Guacanajari, me dit-il; je serai ton frère et je te défendrai contre tes ennemis, parce que j'ai en mon pouvoir le tonnerre et les éclairs. La terre tremble à ma voix, et ma fureur suffit pour que les arbres énormes soient déracinés et emportés par le vent.

Ecoute, roi Guacanajari, ajouta-t-il...

Aussitôt un volcan de flammes[1] éclata près de lui. Le rugissement terrible de ce volcan résonna dans le ciel et sur la terre, et la palme qui baisait les nues tomba devant moi, détachée de l'arbre par la foudre.

1. Ce fut la première fois que les Indiens entendirent le bruit du canon.

J'eus peur! Mes guerriers tombèrent la face contre terre, et mon peuple s'en alla se cacher dans les montages, au sein des cavernes profondes.

— Fils du ciel, lui dis-je, garde ton pouvoir tout-puissant et arrête la fureur du monstre qui vomit la flamme et brise d'une si terrible façon ce qu'il y a de plus fort sur la terre. Je t'ai donné mes trésors et mes vierges. Fils du ciel, maître du tonnerre, donne-moi l'amitié de ton cœur.

— Oui, répliqua l'étranger, je te la donne devant Dieu. Jamais elle ne te fera défaut.

Mon âme frémit de joie. Je lançai ma flèche dans les airs en appelant mon peuple. Des montagnes, des bois, des savanes immenses, les caciques accoururent et se groupèrent autour des guerriers et des prêtres.

— L'étranger est le fils du ciel d'azur; il est grand devant notre Dieu, leur crai-je.

Tous s'inclinèrent, tous devinrent prêts à mourir pour lui.

Mon front était calme, ma lèvre souriante;

mais mon esprit était mélancolique. Les souvenirs du passé revenaient à ma mémoire, dépouillés du voile sépulcral de l'oubli, et les ombres des rois d'Haïti m'épouvantaient de leurs gémissements.

Vagoniona et la mère de ma race se présentaient à ma vue comme la colline de sable que la fureur des tempêtes disperse aux quatre vents.

Dominé par ces cruels pressentiments, je mis le pied sur le sol de Marien[1]. Ah! combien mon cœur était triste alors, et dans quel deuil j'étais malgré moi plongé!

Quand je rentrai dans mon palais, Ainaima, pâle comme la mort, vint baiser ma tête. L'ardeur de la fièvre me consumait. Elle répandit sur mon front ses larmes pures comme les larmes matinales du ciel.

Ton souvenir fait encore tressaillir mon âme réveillée.

Pauvre Ainaima!

1. Marien : ainsi se nommaient les États où résidait Guacanajari, à quatre lieues de la mer.

Pauvre Ainaima! Tu as été pour moi l'étoile douce au milieu de la tourmente horrible.

Hélas! mon esprit était dès lors au pouvoir de l'ange du mal. Le venin de la fatalité circulait déjà dans mes entrailles.

Je me rappelai l'instant de la naissance de mes fils; je me pris à maudire la première heure de leur existence et la joie que j'avais éprouvée à bénir leurs jeunes têtes.

Ainaima s'assit à mes côtés, comme l'oiseau qui se réfugie dans les profondeurs du rocher pour échapper aux serres cruelles de l'aigle qui vient de jeter l'effroi dans son être. Ses yeux, mélancoliques comme la lune, étaient fixés sur les miens, sur les miens qui ne cessaient de regarder l'horizon sombre sans pouvoir verser de nouvelles larmes.

Mon visage était bouleversé par l'ennui funeste ; mon esprit prévoyait le malheur incessant; j'avais pour toujours perdu l'espérance. Le froid de la mort glissa sur mon âme. J'appuyai ma tête sur les épaules de la triste et mélancolique Ainaima, cherchant

un abri contre ce froid de la mort, contre cette heure d'anéantissement.

Pauvre âme de mon âme!

Le matin me trouva dans cette situation.

Caonabo parut devant moi à la première lueur. Ses yeux jetaient du sang. Son regard était féroce. Il arriva jusqu'à moi, silencieux et sombre, comme le nuage avant-coureur des bouleversements célestes. L'arc de la guerre était dans sa main.

— Guacanajari, me dit-il, l'ange du mal a déployé ses ailes sur Haïti. Cacique, lève le corps et l'âme pour lutter contre l'ennemi étranger, qui vient par la route des mers semer de cadavres le sol de nos aïeux. Le dieu de la guerre remplit mon cœur d'une ardente furie. Guerre, Guacanajari! Saisis la pointe aiguë pour blesser à mort, et que les plages voisines se teignent d'un sang vermeil.

— Caonabo, répondis-je presque sans haleine, l'étranger est fils du ciel; il commande à l'éclair et au tonnerre; il est notre ami. Ton roi lui a offert l'hospitalité, et les osse-

ments de nos pères tressailleraient dans leurs sépultures si la trahison se faisait jour dans notre esprit. Caonabo, apaise ta fureur. Retourne à Cazibaxagua et tranquillise les guerriers. Retourne à Amayauna et fais de même.

Caonabo inclina le front, et, la face obscurcie par la haine, il s'éloigna silencieux de ma vue.

Le jour suivant, l'étranger quitta de nouveau ses barques géantes. Ses guerriers resplendissaient comme la lumière sur la surface plane des ondes tranquilles, comme brille le rayon de la lune, quand il semble écailler d'or, au sein des nuits calmes, le front poétique des lagunes.

L'étranger planta sa bannière sur le sol. Il éleva un autel à son dieu. Ses guerriers pleuraient de joie. L'autel disparut dans un nuage de parfums embrasés et le bruit du volcan redoutable salua le sacrifice.

J'entendis une harmonie céleste, plus douce que le gémissement du rossignol et que le chant des vierges d'Haïti. Tous s'agenouil-

lèrent et mon peuple bénit également le dieu des guerriers.

Que maudite soit la lumière de ce jour !

Auprès de l'autel était une femme plus jolie que le soleil et la lune. Ses doux yeux étaient ardents comme la flamme divine. On eût dit des yeux de colombe. Son front, serein comme le ciel après la douzième heure du jour, était pur ainsi qu'un lac sans vagues. Sa bouche était rose comme la fleur du mameg. Ses dents étaient blanches comme l'écume de mer. Ses cheveux, noirs comme l'ébène, retombaient en tresses jusqu'à baiser son cou. Elle était svelte comme le palmier de la sabana [1], et ses mains blanches comme les fleurs de l'espino. Mon cœur s'émut et je bénis le dieu de cette femme.

Elle leva les yeux. Son regard était cruel, réservé, superbe. Son cou était chargé de perles noires comme la nuit ou comme les guaninos de Vagoniona !

1. Savane en français ; plaine immense et sans ombrage, où se trouvent seulement quelques palmes très-sveltes.

Je la regardai avec toute la tendresse de mes entrailles, avec tout l'amour de mon cœur.

Elle passa devant moi comme les nues couleur de rose devant les monts élevés. Mes yeux la suivirent jusqu'au rivage de la mer; l'étranger, ayant achevé sa prière, rentra dans ses barques géantes. Je courus me renfermer, empoisonné déjà par le malheur, et je pleurai mes ennuis sombres dans le coin le plus obscur de mon palais de Marien.

Mon âme était déjà triste pour toujours. Présageant que j'allais être victime de la fatalité, j'avais maudit le premier jour de ma vie, le moment de la naissance de mes fils. L'air m'étouffait et mes pensées se nourrissaient d'une inquiétude horrible. Ah! depuis lors j'abhorrai la lumière que voyaient mes regards noyés d'ennui. Je me trouvai seul partout.

La nuit perdit son calme pour moi; le soleil n'avait plus de couleur et les campagnes étaient dépouillées de leurs ornements. Une lugubre mélancolie creusa son sépulcre dans

mon esprit. Le gémissement de l'oiseau, le bruit monotone du torrent, le froid de la caverne de Cazibaxagua; voilà tout ce que je désirais.

Je désirais la mort!

La mort seule pouvait adoucir la douleur et le désespoir qui dévoraient mes entrailles, parce que les ailes de mon cœur étaient tombées pour toujours, desséchées par le souffle de l'inquiétude amère.

Ainsi s'envolait mon existence.

L'étranger foulait le sol de mes pères; il pénétrait dans les cavernes sacrées, dans l'éternel sanctuaire du mont Cauta où naquirent les hommes.

Mes peuples lui donnaient leurs filles et leurs femmes, l'or des ruisseaux et de la Cibao.

Ainaima, triste comme le murmure amoureux de la tourterelle, se consumait de douleur en voyant celle qui rongeait mon être. Hélas! elle ignorait l'origine de mes ennuis; elle ne la devinait pas, étant douce et bonne comme le miel des abeilles de Guanani.

Caonabo et les guerriers de la montagne, pleins de haine, ne descendaient plus dans la plaine, attendant l'heure sanglante des combats.

Les prêtres et les vierges se cachaient dans les cavernes solitaires de Cazibaxagua.

Le silence et la tristesse régnaient sur Haïti.

Amers souvenirs de la vie !... Après des siècles vous me déchirez encore l'âme, et vous m'opprimez le cœur ainsi que le ferait une main de fer !

L'image de l'étrangère s'était emparée de mon esprit d'une façon cruelle. Je la voyais partout ; je la voyais toujours... baignée des rayons du soleil, entourée de nuages, dans la pâle ombre du soir, dans l'obscurité de la nuit, dans le silence des cavernes, dans le rugissement de la mer, dans la fureur des tempêtes. — Partout, partout enfin, ses yeux m'apparaissaient et m'embrasaient, pénétrant dans mon sein comme une flèche enflammée.

Dans quel délire étais-je plongé!

L'aspect d'Ainaima me faisait peur. Le sourire virginal de nos innocents enfants me glaçait d'épouvante, parce que j'adorais l'étrangère comme on adore un crime que l'on ne peut malgré soi s'empêcher de commettre. Avec l'enthousiasme tout-puissant du génie et dans le sein même de la mort, je l'eusse cherchée à la lueur des étincelles reflétées dans mes larmes. Je l'aimais plus que ma vie, plus que la sépulture de mes pères. Je la préférais à mes enfants, à ma patrie même... avec la frénésie de l'insensé, avec la pureté de la vertu, avec la timidité de l'innocence; et cependant, je le sentais bien, mon amour était de l'ingratitude, mon amour était un crime qui m'épouvantait le cœur!...

L'étrangère fuyait mes regards, et elle s'affligeait de la pâleur de mon front, de la douleur empreinte sur mon visage. Son esprit était celui de l'aigle, mais son cœur était dur comme la pierre qui se noircit sur la plage sans jamais laisser la mer l'entamer.

Une nuit, cependant, elle était assise devant moi, tremblante comme la feuille de l'arbre. La lune se jouait sur la surface calme de l'Océan, et illuminait son front d'une lueur plus pure que celle de l'étoile du matin.

L'étrangère tourna enfin ses yeux vers mes yeux noyés de larmes de tendresse; elle me regarda comme doit regarder la bête fauve, souriant avec la tristesse amère et désespérée du malheur. Dans ses cheveux noirs comme l'aile de l'oiseau sombre, brillait une fleur, une gardenia blanche comme l'innocence. Elle prit cette fleur dans ses cheveux avec sa main divine, l'effleura de son haleine, la toucha de ses lèvres et la laissa tomber à terre.

Pauvre fleur de mon cœur!

Je la ramassai dans la poussière, dévoré par la fièvre d'une extase d'amour. Je la baignai de mes pleurs; je la couvris de mes baisers et je la mis dans mon sein pour que mon cœur pût parler avec elle.

Cette fleur m'a suivi dans ma solitude du tombeau.

Pauvre petite fleur, que nous avons été malheureux ensemble pendant les jours de ma vie !

Les desseins du Dieu créateur du monde et de l'éternité sont impénétrables ; oui, impétrables.

Elle ne voulait pas m'aimer, et cependant son front avait pâli. Son visage était flétri comme les fleurs tombées sous les baisers du soleil. Elle était bien malheureuse ! Dans l'obscurité des nuits elle répandait des larmes qui embrasaient la fraîcheur de ses joues et parvenaient à éteindre les célestes rayons de ses regards.

Ah ! quels souvenirs ! quels souvenirs ! que de deuil et d'amertume !

Pourquoi Dieu ne l'avait-il pas fait naître à Haïti ?

Le rivage était solitaire. Le soleil avait été se cacher dans les profondeurs de l'horizon mystérieux. La vue tournée de nouveau vers l'onde transparente qui se perdait dans le sable comme les jours de la vie dans l'éternité, je pensais à la mort, à la mort,

consolatrice des affligés, et douce était ma douleur.

J'entendis l'écho d'une céleste harmonie.

Je crus que c'était la voix de ma mère qui m'appelait du sépulcre. C'était le chant de l'étrangère que la brise parfumée emportait sur ses ailes rapides.

Pourquoi t'ai-je vu, Guacanajari? disait-elle en gémissant. Je suis mère. Veux-tu que je souille la couche du père de mes enfants? Mon cœur t'aime. Mon esprit a besoin de respirer l'air que tu respires. Je me nourris de soupirs. Tu es mon espoir. Nous sommes nés pour tarir le fiel de la vie. Je t'aime comme l'ange de la lumière. Mais l'arc-en-ciel nous sépare et à nos pieds la mer ouvre ses abîmes. Je t'aime, Guacanajari, pour nous unir dans le ciel pendant l'éternité.

Le chant avait cessé, et je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. Le froid de la destruction s'empara de mon âme.

Il faut mourir, dis-je, sans verser une larme et sans détourner les yeux des ondes de la mer qui ouvrent à mes regards une

tombe immense. Adieu, Marien! Adieu, Haïti! Adieu, ma pauvre Ainaima!

Je sentis une main tremblante et glacée se poser sur ma tête.

Je levai les yeux dans un dernier effort de mon espoir vaincu. Une larme de flamme tomba sur mon visage et me ranima au moment où la vie allait s'envoler à tire-d'ailes de mon être.

L'étrangère baisa mon front; elle but sur mes lèvres un soupir que je croyais le dernier.

J'étais tombé moribond sur les roches.

II

AINAIMA

Pourquoi tous les souvenirs ne s'éteignent-ils pas dans l'obscurité de la tombe? Pourquoi ce qui s'est passé dans les siècles

rapides doit-il leur survivre et s'amonceler comme les nues au moment où l'orage va éclater?

Tout laisse un souvenir sur la terre.

Le sable n'est pas emporté par les vents; la fleur ne tombe pas de l'arbre où elle est née; la vague ne cesse pas d'exister en se heurtant au rivage, sans que la volonté de Dieu en ait décidé ainsi.

Dieu a tout prévu; Dieu signale tout dans le libre infini des générations, des esprits et des choses avec son doigt impitoyable.

C'est pour cette raison que les jours de ma triste vie passèrent en laissant une trace de larmes pour tous les âges.

Quelle race d'hommes verra le jour sur les collines fertiles et souriantes d'Haïti, sans tourner les regards avec tristesse vers les pierres oubliées de mon palais de Marien?

Toi qui as permis à ma tête de se relever dans la tombe et qui laisses flotter mes cheveux sous les baisers embaumés de la nuit; toi qui rafraîchis mon front, console la douleur de ma douleur, je t'en supplie; car elle n'est

égale à aucune autre de celles qui ont désolé les humains!

J'aurais voulu cesser de vivre sur le rocher qui m'avait reçu. Pourquoi, hélas! les ailes de l'ange de la mort ne demeurèrent-elles pas étendues sur moi pour l'éternité?

Mon sang s'était paralysé dans mes veines; mes yeux s'étaient fermés; l'ange du sépulcre aurait bien dû alors emporter mon dernier soupir. Le baiser de l'étrangère qui avait embrasé mon front accompagnait mon âme déjà prête à s'envoler au delà des plaines d'azur.

Mon Dieu! je sentis le froid de la mort s'emparer des artères de mon cœur; mais ce baiser allait jusqu'au fond de mes entrailles ranimer l'existence; il ne me laissait pas mourir.

Étendu sur les roches unies, sans entendre le bruit retentissant des ondes, l'obscurité de la nuit m'entoura et j'eus bientôt l'insensibilité de la matière. Pourquoi, hélas! les ailes de l'ange de la mort ne demeurèrent-elles pas étendues sur moi pour l'éternité?

Le silence régnait sur les cimes, et la mer reposait sa vague tranquille sur le sable solitaire de la plage. La brise emportait les nuages vers l'Orient; la lune se voilait à l'horizon.

Dans l'obscurité se leva tout à coup l'ombre d'une femme, blanche comme l'écume de la mer et mélancolique comme l'astre qui venait de se voiler. Elle traversa lentement la plaine, paraissant s'arrêter à chaque pas. Ses cheveux étaient en désordre, ses yeux languissants et pleins de larmes.

Pauvre Ainaima!

C'était toi qui, de ta demeure, avais entendu le son attristé de la harpe. La voix de l'étrangère était arrivée jusqu'à ton cœur pour le blesser mortellement, comme l'ouragan disperse les nues blanches ou comme la foudre flétrit et renverse les délicates fleurs du tamarinier.

Ainsi que l'aigle, gardant des sommets de l'espace le nid de ses fiers rejetons, tu vis la bouche de cette femme toucher mon front, et les larmes qu'elle répandit sur ma tête

coulèrent goutte à goutte, étincelles enflammées, fiel amer comme le venin du serpent, sur ton pauvre cœur déchiré!...

L'étrangère, qui était demeurée près de moi pleine d'inquiétude, leva la tête et vit Ainaima s'avancer.

Tel on voit le tremblant oiseau de la nuit s'enfuir au bruit de la mer fouettant la plage et se précipitant écumeuse dans les ouvertures des roches, telle l'étrangère, sautant de pierre en pierre, disparut dans le lointain.

Ainaima s'approcha de moi couverte d'une affreuse pâleur. La lune répandait sa lumière d'or sur son triste front. Ses soupirs émurent mes entrailles glacées par l'ingratitude; sa main caressante abrita ma tête sur les chauds contours de son sein malheureux.

— Guacanajari, me dit-elle, baignée de larmes, Vagoniona m'a conduite au bord de la mer à la recherche de l'ange de la vie. Ouvre les yeux et regarde-moi, car la douleur me consume.

Mes oreilles entendirent ces tremblantes paroles; mais mon esprit était loin de mon

cœur. La malheureuse, me croyant mort, poussa dans l'espace un cri retentissant qui glissa sur la mer et attendrit les rochers. Mes guerriers l'entendirent ; Caonabo accourut de sa retraite, m'enleva dans ses bras en maudissant le destin des rois d'Haïti, et me porta ainsi qu'un cadavre jusqu'au seuil de mon palais de Marien, à travers les roches escarpées.

L'ange des jours effaça entièrement cette nuit de mon existence ; car pendant son cours, mon sang, mes pensées et mon âme ne surent pas ce que c'est que la chaleur de la vie.

Le matin j'ouvris les yeux. La soif et la fièvre me consumaient. Ainaima était auprès de mon hamac, la tête penchée sur son sein, jaune comme de la cire.

Je tournai vers elle mes regards lugubres. La malheureuse respirait à peine ; aucun soupir ne s'échappait de sa poitrine.

Caonabo était à son côté, taciturne comme l'oiseau qui s'alimente de chair. Il avait le regard coloré comme la lumière du soleil

tombant à plat sur le versant d'une énorme vague.

« Ainaima ! » m'écriai-je en tendant les bras vers ma compagne.

Et comme, vers le soir, le rossignol, las de voler, trouve une bienfaisante fraîcheur dans les profondeurs du Cibao, je sentis un vent de mélancolie s'engouffrer dans les profondeurs de mes souvenirs.

« Pauvre âme chérie ! » repris-je avec un soupir.

Mes yeux lui dirent alors l'amertume profonde de ma douleur. Deux larmes de feu roulèrent des siens qu'inondait la tristesse cuisante. Hélas ! hélas ! le destin, brisant les ailes de mon cœur, avait empoisonné pour toujours l'existence de ma pauvre Ainaima.

La fièvre qui me dévorait dura pendant de longs jours. Brisé, sans haleine, étendu dans le hamac des rois d'Haïti, le corps de Guacanajari gisait sans mouvement. Mais mon esprit, enveloppé du parfum des fleurs, était allé se confondre dans le ciel avec les

rayons de la lune. Mon esprit avait cessé d'animer mon cœur.

Je ne ressentis ni douleur ni plaisir. Mes yeux ne voyaient plus le paisible sourire de mes tendres enfants qui posaient leurs mains caressantes sur mes lèvres; mes oreilles avaient cessé d'entendre le gémissement lent et plaintif d'Ainaima.

L'esprit, je le répète, avait abandonné le corps, parce que le Dieu de mes aïeux avait voulu qu'il se purifiât.

Durant ce paroxysme mortel, la lune traversa sept fois le ciel, accompagnée de l'étoile d'or qui brille d'une lueur candide et transparente comme l'âme d'Ainaima. Sept fois l'amertume, la tristesse et le désespoir, génies tutélaires de la nuit splendide, se réunirent avant l'arrivée du matin et répandirent leur venin, leurs ombres en deuil, le froid pénétrant de leur obscurité sur la surface de la terre. Sept fois le soleil sortit de la profondeur des eaux, et mon esprit divaguait toujours dans l'espace éthéré, enveloppé dans le triste chant de l'étrangère, confondu avec

les rayons de la lune, entouré des ombres de mes aïeux et arrosé par les amoureuses larmes de Vagoniona et de la déesse des mers, auteurs suprêmes de ma race.

Le huitième jour, la lune cessa de paraître. Mon corps sentit que mon esprit était venu de nouveau l'habiter; j'ouvris les yeux.

Ainaima était assise sur le banc d'or des rois, le coude sur les genoux; le menton appuyé sur sa main décharnée par la souffrance, les lèvres pâles, les yeux sans éclairs; le regard languissant des dernières heures de la vie, les deux sourcils contractés par la douleur.

Ainaima n'avait pris aucun aliment; elle n'avait point apaisé la soif qui la dévorait pendant les longs jours de ma maladie. Ce cadavre de la femme qu'idolâtra ma vie, c'était l'ange entre les mains duquel Dieu avait remis mon esprit; mais mon esprit avait déchiré l'enveloppe de ses entrailles.

Pauvre Ainaima!

Jamais ma bénédiction ne cessera de planer sur ton souvenir; elle accompagnera ta

mémoire à travers les siècles, car la reconnaissance ne saurait avoir de terme : elle est toujours telle qu'à l'heure où elle naquit, et se transmet de génération en génération.

Hélas ! hélas ! La reconnaissance est éternelle, parce que Dieu a jeté sur elle ses regards miséricordieux.

Quand je revins à moi de cette mort étrange, j'eus peur.

Je connus le remords, ignoré de moi jusqu'alors, aucun acte cruel n'ayant jamais souillé la pureté de ma vie.

Ainaima s'agenouilla à mon côté ; mes deux fils cherchèrent à étouffer leurs gémissements pour ne point m'affliger de leur tristesse. Les butios célébraient solennellement la dernière cérémonie de l'existence et levaient le glaive du sacrifice, déjà prêts à me trancher la tête [1] !

1. Avant la mort complète du roi, cette horrible cérémonie s'accomplissait. La tourte de cazabe était répartie entre les parents et les principaux caciques, et l'on entonnait ensuite des chants lugubres accompagnés du son du tambourin.

Caonabo, Manicate, Bohechio, tous mes capitaines, mes sages, mes vierges, entouraient mon lit et suppliaient le Tzimes de mes pères de porter au dieu d'Haïti leurs lamentables prières.

Le tambour sacré résonnait d'une façon précipitée dans l'enceinte de mon palais, et le butio, chef des prêtres, divisant le gâteau de cazabe, le répartissait entre les princes de mon sang.

Ainaima, toujours agenouillée dans un coin de ma couche, pleurait silencieusement. L'abattement désarticulait ses os; son regard était lugubre. Bientôt cependant elle revint s'asseoir sur le banc d'or des rois, et, exhalant un soupir, elle laissa de nouveau sa tête tomber sur sa poitrine.

A peine étais-je sorti de la stupeur et de la fièvre, que je vis Caonabo tourner ses regards troublés vers les portes de mon palais, puis entr'ouvrir les lèvres avec la fureur de l'utia [1], gémissant ainsi que le caïman entre

1. Espèce de rat sauvage de la grosseur du lapin. Il grandit dans l'épaisseur des monts, se nourrissant de

les joncs du Yaqui, lorsqu'il veut dévorer un homme.

Les caciques frémirent; les yeux d'Ainaima se dilatèrent comme ceux de l'oiseau de nuit au sein de l'obscurité; son front se couvrit de sueur; elle allait tomber comme la fleur de la yagruma [1], quand le jagueï [2] l'enlace pour la tuer.

Je repliai mes membres dans mon hamac, et mon esprit se cacha dans le fond de mon cœur.

— Roi Guacanajari, je t'apporte la santé,

fruits et de racines, vivant dans les fentes des arbres. Les naturels les séchaient au feu après leur mort, en gardaient longtemps la chair fumée, et la mangeaient dans les grandes occasions avec un extrême plaisir.

1. Arbre énorme, d'une grande élévation, de beaucoup d'ombre. La feuille en est petite et de couleur claire. Il abonde dans les monts et sur la rive des fleuves, et se couvre de fleurs au printemps.

2. Jagueï, ver assez long qui abonde dans les forêts de l'Amérique. Il s'entrelace autour des yagrumas, des cèdres, des hacanas et des palmiers. Les Indiens le considèrent comme le symbole de l'ingratitude, parce que, une fois enlacé autour des branches d'un arbre, il parvient à le dessécher, quelle que soit sa force.

me dit Colomb qui entrait par la porte, comme le soleil par la gorge du mont Cauta, quand il se lève éclatant de rayons de l'écume de la mer.

L'étrangère suivait ses pas, décolorée comme la feuille que le vent flétrit. — Dans ses mains, elle tenait une pierre de couleur d'eau que le seigneur de la lumière traversait de ses rayons et dans laquelle était renfermée une essence du ciel et une douce ambroisie capable d'apaiser l'ardeur du sang de mes veines.

Ainaima regarda l'étrangère et laissa de nouveau encore retomber sa tête sur sa poitrine.

Caonabo et les caciques s'approchèrent de mon hamac.

Colomb me donna sa main de fer ; l'étrangère porta à mes lèvres le remède doux comme la guanabana [1]. — A peine l'eus-je

1. Guanabana, arbre qui produit le fruit de ce nom. Sa couleur est verte et sa grosseur est celle du melon. La peau en est très-tendre et recouvre une substance blanche, gélatineuse et douce comme du sucre.

goûté, que ma soif fut calmée et que le sommeil s'empara de mes sens.

La furie de la jalousie brillait dans les yeux étincelants d'Ainaima.

L'étrangère fixa sur elle ses yeux d'aigle, noirs comme l'ennui qui la consumait, pleins de douleur, car elle était bonne.

— Femme du ciel, lui dit alors Ainaima avec le froid de la mort, plaise à Dieu que ton cœur se transforme en fiel amer! que l'ingratidude le torde et que la malédiction du Tzimes le réduise en cendres!

Malgré mon sommeil, j'entendis ces paroles empoisonnées par la haine, et je tremblai.

Les butios les entendirent en frémissant et regardèrent nos hôtes avec des yeux obliques.

L'étrangère, immobile devant mon hamac, comme l'esprit de la vengeance qui ne veut point abandonner sa victime, souriait au milieu du désespoir général. Mon âme et son âme étaient unies pour une éternité. Je crus voir dans mes songes sa bouche tremblante

baiser ma bouche amoureuse. La pâleur de la pudeur rendait ses yeux languissants et les remplissait d'un océan de céleste tendresse. Mon esprit et son esprit nageaient dans une extase infinie d'amour; mais, dans mon délire, j'entendais la voix d'Ainaima qui m'appelait lentement, comme on appelle ceux qui déjà sont dans le sépulcre !

Que ces souvenirs sont tristes et que de larmes couvrent en ce moment la mémoire de leur deuil !

Après de cruelles douleurs, la force revint à mes membres ; ma main put de nouveau tendre l'arc. Je franchis les montagnes, je me jetai dans les courants pour engager la lutte avec le caïman; je secouai la faiblesse de mon corps, mais mon esprit taciturne n'aimait pas la vie; c'était un poids qu'il voulait déposer dans la tombe.

Depuis ma maladie, je n'avais pas revu l'étrangère et je ne m'étais pas approché des rivages de la mer.

Quand je me rendis pour la première fois depuis mon rétablissement sur la plage, je

la trouvai occupée par une éminence [1] couverte de toutes parts de volcans prêts à lancer la foudre. Colomb, en me voyant, sortit de ses barques, vint à moi et me dit :

— Dieu te garde ! roi Guacanajari, je vais partir. Je te laisse trente-neuf de mes guerriers ; ils te défendront contre Caraibi ; tu seras invincible, parce que les rayons de leur fureur réduiront tes ennemis en poudre.

1. Forteresse, construite par Colomb sur le rivage de la mer avec les débris de la *Santa-Maria* sauvés des eaux. Elle était entourée d'un fossé et défendue par les bombardes. Il y laissa trente-neuf hommes choisis sous le commandement de Diego Avana, à qui il donna pouvoir absolu. Pour le remplacer en cas de mort, il désigna Pedro Guttierez et Rodrigo de Escobedo. Parmi ces soldats, il y avait des tailleurs, des cordonniers et des charpentiers. Il leur laissa des vivres, du vin et diverses classes de grains pour la semence, leur recommandant de vivre fraternellement entre eux et en paix avec les naturels. Avant de partir, il fit venir Guacanajari dans la forteresse et donna ordre devant lui à Avana de le défendre contre ses ennemis. En échange, Guacanajari jura de considérer les Espagnols comme ses fils, et en témoignage d'amitié il lui donna un de ses parents pour l'accompagner dans son voyage. Colomb mit à la voile le 4 mai.

Je bénis la parole de ses lèvres et, pour preuve de ma tendresse et de ma loyauté, je lui donnai un fils de mon sang pour l'accompagner au sein des mers. Je lui promis de prendre soin de ses guerriers comme de mes propres yeux, et le dieu d'Haïti me prêta la force de tenir ma promesse jusqu'au moment où je descendis dans la tombe, au milieu des plus horribles douleurs.

N'emmène pas l'étrangère, car tu vas me tuer, allais-je lui dire, quand les yeux de cette femme adorée pénétrèrent dans mon âme comme un rayon et glacèrent la parole sur mes lèvres.

Dernier regard qui a accompagné mes os dans la solitude du tombeau et qui a illuminé bien des fois pour moi l'obscurité de la nuit éternelle.

Quand je me réveille après les siècles écoulés pour pleurer les jours de ma triste vie, je la vois encore répandre les rayons de ses yeux sur mon front et embraser mon être avec l'inexplicable tendresse de son amour désespéré.

Les navires de Colomb s'éloignèrent enfin des plages d'Haïti, se confondant lentement avec l'horizon, comme se perd la mémoire des hommes dans la mer insondable et éternelle de l'oubli. J'aurais voulu, de la rive, m'élancer dans les nues et vaincre la distance, j'aurais voulu suivre dans l'infini l'ombre de cette femme; mais ma vue se heurtait aux voiles du couchant tissus de nuages épais et à l'ombre du soir qui ne me laissait déjà plus pénétrer l'espace.

Mon peuple, qui était descendu des montagnes pour dire adieu à l'étranger, se retirait silencieux des rivages de la mer. Je m'assis sur les roches solitaires, en compagnie de mes souvenirs et de l'éternelle douleur que je sentais dans les fibres de mon cœur, en compagnie de l'image de cette femme qui était l'âme de toutes mes pensées.

Elle reviendra, me disais-je, en tournant les regards vers le ciel, où tous les malheureux cherchent une consolation et où les ingrats, les pervers, se brisent à l'aspect

de la justice qui les épouvante mystérieusement et les rejette pour leurs crimes.

Hélas! ce fut ainsi qu'elle rejeta ma prière. Je baissai la tête, et, replié sur ma propre infortune, je quittai la plage.

J'arrivai à mon palais, quand la nuit descendait du chaos impénétrable et sublime des choses éternelles dont l'esprit créateur ignore le commencement et la fin, mais qui a dû cependant naître et devra mourir comme tout ce qui naît et meurt à la lumière incompréhensible du soleil.

Le ciel était transparent et tacheté de lueurs brillantes. Les étoiles semblaient autant de gouttes de feu. La lune, mélancolique au sein de l'horizon, reine du vaste royaume des ombres, répandait sa lumière d'argent sur l'épaule cristalline et tremblante des mers, illuminant de sa face sereine les forêts vierges et les vastes plaines.

La brise parfumée par la suave odeur des arbres, des herbes et des fleurs, rafraîchissait le délicieux silence. Tout était

tranquillité. Seul, le chant du rossignol se faisait entendre au lointain. Cette nuit était la plus belle et la plus paisible de celles qu'il a été donné d'admirer à mes yeux.

Mon Dieu, avec quelle imperturbabilité, avec quelle froideur la nature assiste-t-elle au spectacle de la douleur ou de la joie humaine, sans châtier le méchant à l'instant de son crime, sans défendre l'innocent qui meurt couvert de larmes, en soutenant héroïquement la vertu de l'âme au delà des portes du tombeau.

Le monde demeure impassible, remuant dans ses entrailles de boue les générations immenses des hommes.

J'allais mettre le pied sur le seuil de mon palais, quand un gémissement lamentable blessa mes oreilles. Je me détournai et, entre les tamariniers[1], je vis Ainaima assise sur le sépulcre des rois.

1. Tamarindo, arbre énorme. Les feuilles en sont très-petites et il étend ses branches en forme de tente. C'est à son ombre que les Indiens cherchaient un abri contre la chaleur.

Je m'acheminai vers elle.

« Viens, Guacanajari, » me dit-elle avec cette voix que la tombe seule connaît.

Je m'arrêtai devant elle, couvert de honte et croisant les bras sur ma poitrine, j'attendis que sa lèvre juste m'accusât d'ingratitude devant les fières ombres de mes aïeux.

La pauvre femme tourna vers moi ses yeux de cadavre dans lesquels brillait la tendresse lugubre de la mort et, exhalant un soupir qui déchira mes entrailles, elle me tendit sa tremblante main embrasée par la fièvre, en me disant d'une voix humble, plaintive et entrecoupée de gémissements :

— Je t'ai attendu. Je croyais que tu ne viendrais pas et que j'allais pour toujours reposer mon front sur la pierre funéraire, sans te dire le dernier adieu de la vie. Je vais mourir, Guacanajari. Pardonne si les lèvres de la malheureuse Ainaima fatiguent pour la dernière fois ton cœur. Je sais que tu es très-malheureux, mais je vais mourir !

Écoute, continua-t-elle, le dernier adieu de la pauvre femme qui t'a tant aimé

et qui va bientôt ensevelir dans l'obscurité du sépulcre la douleur de ses entrailles, pour que ses larmes n'attristent plus ton être, âme de ma vie. Je fus le soupir de tes soupirs; mes fils étaient la lumière de tes yeux. Leur pauvre mère va les bénir pour la dernière fois. Regarde-les, Guacanajari, exclama la moribonde, en écartant de la main les vertes branches au-dessous desquelles reposaient cachés les deux anges fatigués et tristes comme le gémissement de leur mère malheureuse.

Quand je dormirai dans le sépulcre, ils te rappelleront la femme aimée de ta vie, et quand les étoiles couronneront l'espace, quand la lune, parcourant le ciel, baignera les tombes de ses mélancoliques rayons, apprends-leur à bénir ma triste mémoire. Conduis-les pleurer sur la dernière demeure de leur pauvre mère. Ne prends le deuil ni sur ton corps ni dans ton cœur; ne répands pas de fleurs sur mon cadavre. Guacanajari, en mourant je te bénis et je te pardonne.

Elle dit, et elle expira laissant retomber

sa tête sur le corps de ses tendres enfants.

Remplis de terreur, ces infortunés se réveillèrent.

« Ma mère! ma mère! » crièrent-ils en baisant ses lèvres glacées par la mort. Mais Ainaima n'ouvrit plus les yeux. Elle était endormie pour toujours. Je recueillis sur mes lèvres son dernier soupir, je mouillai son corps de mes larmes, je l'appelai dans mon désespoir pour qu'elle vît l'immense douleur dont j'étais consumé.

Hélas! son âme était descendue dans la nuit éternelle. Ses fils me demandaient à genoux leur pauvre mère. Les tendres innocents baisaient mes mains et me caressaient comme pour attendrir ma cruauté. Ils me suppliaient de les prendre en pitié et de réveiller Ainaima de son profond sommeil.

Pourquoi l'homme, quand il souffre ainsi, n'a-t-il pas le droit de se déchirer le corps et de se jeter lui-même dans les bras du repos sublime que procure l'interminable destruction?

Je gardai dans mes bras, pendant toute la nuit, le cadavre froid d'Ainaima.

C'est dans cette situation que me trouva le soleil, père de l'univers. Les butios et les guerriers accoururent alors autour de moi, et, quand vint le soir du jour suivant, j'entourai moi-même de fleurs sa tête bénie; je la déposai moi-même sur la pierre sépulcrale des rois; je quittai les graines de mon cou et je les déposai pour toujours sur son cœur, Dieu m'ayant prophétisé par sa mort la fin prochaine des souverains d'Haïti.

III

CAONABO

L'âme du malheureux qui a perdu pour toujours l'espérance est plus triste que le dernier jour de l'homme.

Avec l'espérance, désirer c'est pouvoir.

La haine elle-même, la haine qui dort enfermée dans le cœur, et se réveille en agitant la raison; la haine implacable, qui est à toute heure l'unique délire de l'âme, qui commence par le ressentiment et finit par la vengeance; la haine, qui est ingénieuse et commet des actions inattendues auxquelles la seule volonté de Dieu peut s'opposer; la haine est terrible et toute-puissante, parce qu'elle est la fille maudite de l'espoir.

Malheur à la créature que la haine empoisonne de son venin, si cette créature possède une âme intelligente que la constance et la douleur dominent!

Malheur aussi à celui qui a perdu l'espérance!

Pleurant d'une façon lugubre sur les causes de son affliction, plein du souvenir des jours heureux qu'il regrette, les sourires de la joie des autres ne le soulagent pas; les consolations de l'oubli ne peuvent rien sur son être, et l'avenir enchanteur de l'éternité ne lui cause aucune émotion.

Hélas! hélas! ceux qui se désespèrent et sentent vivre en eux l'éternelle douleur ne peuvent être consolés ni par le baume de la science ni par le tranquille sommeil. Le temps, qui détruit tout, est pour eux stationnaire ; il ne peut s'élancer dans l'espace de l'avenir, parce que la douleur ne peut être adoucie que dans la tombe.

Pour ces raisons, je voulais mourir; j'avais à jamais perdu l'espérance.

Dans mon éternelle inquiétude, les souvenirs de l'étrangère me consumaient autant que les larmes d'Ainaima qui m'appelaient du sein de la terre.

La voix de ceux qui meurent se fait entendre de la tombe; on vit avec eux malgré soi, il y a entre eux et ceux qui vivent une continuelle entente qui entretient la tristesse dans l'âme des ingrats cruels.

Je nourrissais cette tristesse sans pouvoir l'arracher de mes entrailles, et cependant je souffrais horriblement de la cruauté avec laquelle mon être en était dévoré.

Mon cœur étant fermé pour tout l'univers,

mes guerriers n'entendaient plus ma voix. Les prêtres ne voyaient plus mon front, les vierges et les sages vivaient éloignés de mon palais. Mes yeux ne voulaient d'autre distraction que la vue de l'horizon vague, et ma douleur s'était accoutumée à traîner mon corps sur le rivage de la mer pour compter les flots qui venaient baiser le sable transparent. Dans chaque montagne d'écume, je voyais un souvenir et une larme de la femme qui avait empoisonné pour toujours les heures de ma triste existence.

Vers le soir, je conduisais mes fils pleurer sur le tombeau de leur mère, et je reposais moi-même ma tête sur la pierre où la malheureuse dormait du tranquille sommeil de la mort. J'avais juré de ne jamais me séparer de son cadavre jusqu'au jour où il plairait au dieu de mes ancêtres de trancher le fil de mon existence. Je ne pouvais enchaîner la pensée qui avait habité la dépouille exposée à mes regards; mais j'étais le maître des os et de la chair qu'avait animés cette pensée, et les os et la chair devaient rester Ainaima

jusqu'à l'heure de la destruction tant désirée de mon esprit.

Les jours de ma déplorable vie passaient ainsi, quand un soir, au coucher du soleil, j'entendis au loin une rumeur semblable à l'écho confus du tonnerre. Je levai les yeux, cherchant l'orage dans le ciel; mais le ciel était calme, les nues couleur de rose se balançaient au sein de l'azur transparent.

Le bruit cependant croissait ainsi que la rumeur terrible du torrent à mesure que ses ondes grossies se rapprochent, emportant vers la mer les quartiers énormes des roches brisées ou les arbres élevés qu'a déracinés l'ouragan.

La réalité ne tarda pas à être connue de moi. Ce bruit était produit par les cris de milliers de guerriers exaltés par le désespoir et altérés de vengeance.

Mes cheveux se hérissèrent, et, sans en croire mes yeux, je m'éloignai de la tombe d'Ainaima, en proie à un étourdissement étrange.

La plaine était couverte de caciques qui

s'avançaient ainsi que les nues dont la foudre a grossi les flancs. Leur cri de guerre cessa d'épouvanter l'étendue ; mais le bruit de leur marche était semblable à l'harmonie des vagues infatigables de l'Océan. Les files des combattants s'épaississaient comme les nuages dans l'espace. La lune n'était point arrivée à la moitié de sa course que déjà les cimes des montagnes étaient hérissées de capitaines prêts aux combats sanglants et impitoyables.

— Qui profane le silence du sépulcre des rois, m'écriai-je plein de fureur, et vient troubler la triste et mélancolique méditation de mon âme affligée?

L'écho répéta cette interrogation terrible.

Pendant quelque temps tout resta plongé dans un religieux et craintif silence, mais un guerrier sortit des épaisses phalanges et s'avança vers moi.

C'était Caonabo.

Caonabo, fier comme le caïman, sombre comme la tempête irritée.

— Roi Guacanajari, me dit-il en s'appro-

chant de moi, ton âme s'est avilie par l'ingratitude ; l'étranger a posé pour toujours la plante de ses pieds sur le sol de nos pères, et il répand à Samana[1] le sang de nos frères ; il s'empare de l'or des ruisseaux, des graines sacrées, de nos femmes, de nos fils ; il insulte notre dieu et profane les grottes divines de Cazibaxagua. Pendant ce temps, que fais-tu, roi lâche ? tu plonges dans les bras de la

1. C'était une grande baie de l'île dans laquelle Colomb se réfugia après avoir quitté Haïti. Il envoya une chaloupe et quelques hommes à terre ; mais ces derniers trouvèrent la plage pleine d'Indiens armés d'arcs et de flèches. Ils débarquèrent cependant et firent quelques échanges, puis ils retournèrent à bord avec un des naturels. Colomb l'interrogea, en reçut même des présents, mais essaya vainement de savoir si cette terre était celle de Caraibi, ennemi de Guacanajari ; il ne put en obtenir de réponse. De retour au rivage, les marins se trouvèrent tout à coup entourés d'Indiens qui s'étaient cachés derrière des arbustes ou des rochers. L'Indien venu à bord leur dit de ne rien craindre ; mais, effrayés de l'aspect martial des guerriers, ils tirèrent leurs épées, déchargèrent leurs armes et blessèrent ainsi deux sauvages. Ces derniers s'enfuirent abandonnant leurs arcs et leurs flèches. Ce fut le premier sang versé en Amérique par les Européens.

mort, par ta perfidie, Ainaima, plus belle que l'étoile du matin, plus douce que le miel de Guanani et que le soupir mélancolique de tes capitaines. Tu as enterré avec elle les graines de ton cou, parce que tu prévoyais sans doute la colère du dieu de nos ancêtres; tu as oublié ta religion, tu ne vas plus offrir de sacrifices au Tzimes: les butios ont cessé d'oindre ta tête avec le baume sacré; l'esprit infernal de l'égoïsme et de l'ingratitude s'est emparé de tes entrailles. Roi Guacanajari, laisse la vie dans ce sépulcre; que les butios tranchent ta tête pour que Dieu la purifie, ou saisis la flèche empoisonnée avec le venin du serpent, pour blesser l'ennemi à mort et arroser de son sang maudit la pierre sacrée où reposent les rois et Ainaima l'inconsolée. Les guerriers de Maguana, de Cibao et de Sanica ont affilé leurs armes, et, quand elles s'échapperont de l'arc, le soleil ne pourra traverser la nue épaisse qu'elles formeront dans l'air; leurs pointes vengeresses blesseront le cœur des étrangers pour que la patrie bénisse la main qui les extermine.

Chaque parole de Caonabo embrasait le sang de mes veines. La tristesse, fille du découragement, s'enfuit effrayée de mon cœur. La fureur et l'orgueil firent tressaillir mes entrailles, et je me croyais capable alors de toucher du front les étoiles, tant la colère de mon âme était terrible en ce moment.

— Guerrier audacieux et impie, m'écriai-je; homme impitoyable qui viens troubler le silence des tombeaux et la douleur inquiète et cruelle de mon cœur, flétrissant de ton amère salive l'honneur de tes rois; tais-toi, et écarte tes yeux de mon front, car ta vue profane la pureté de mes pensées, et je ne veux pas que ma mémoire se rappelle jamais l'audace de ta langue. Caciques de Haïti, à qui Vagoniona, du sein des grottes silencieuses de Cazibaxagua, confia la douce protection de mes amours, écoutez la voix de votre tendre père. Je suis le roi des rois, celui qui vous enseigna à cultiver la terre, à bénir votre dieu, à instruire vos enfants, à adorer la justice, à haïr avec un éternel mépris l'ingratitude des êtres nés. Je suis celui qui vain-

quit vos ennemis par les armes, qui entendit la voix du Tzimes dans les ombres sacrées, qui fut consacré par les butios et reçut de leurs mains les graines des rois. Je suis celui qui purifie le feu de l'autel avec la rectitude et la vérité, celui qui n'a jamais été injuste et qui n'a jamais connu la pensée ingrate, le mensonge ou la faiblesse vile. Écoutez ma voix, caciques de Haïti que la fureur précipite dans la nuit obscure de la profanation.

Voulez-vous, continuai-je, que le ciel nous accuse d'avoir trompé celui qui vint après la tempête implorer un asile dans nos foyers? Voulez-vous qu'endormi tranquillement sur votre sein, il soit réveillé par le serpent venimeux de la trahison infâme? Phalanges innombrables d'hommes courageux, vous qui êtes terribles comme l'ouragan, vous qui ne pouvez être vaincus par aucun pouvoir humain, irez-vous en aussi grand nombre frapper une poignée d'hommes qui dorment sans inquiétude sur les rivages de la mer, confiants dans la parole d'ami qu'ils ont reçue de votre roi Guacanajari? Voulez-vous que

l'amiral entende, au milieu des mers, le cri moribond de ses guerriers demandant vengeance? Voulez-vous que les ombres de nos pères, qui président aux batailles, se cachent honteuses dans les nuages noirs pour ne pas être tachées par la trahison impure? Voulez-vous assiéger celui qui dort, pour qu'il se réveille lâchement assassiné par la main des caciques d'Haïti? Fils des montagnes de Cibao et des épaisses forêts de Maguana, que le Tzimes calme la fureur de vos cœurs et les bénisse !

A peine avais-je prononcé ces paroles, que les phalanges des guerriers se dispersèrent dans l'obscurité, comme les nuages à l'approche du vent du nord. Le jour parut sans que je visse les caciques dont elles étaient précédées. Tous avaient craint sans doute que ma voix ne les appelât au tribunal terrible de la justice ou que mon âme ne les accusât devant le couteau du sacrifice et la majesté des dieux.

Quand le soir parut de nouveau, je me rendis au rivage de la mer et je m'approchai

de l'enceinte habitée par l'étranger. La nuit venait ; je frappai à sa porte.

— Ojeda, dis-je au capitaine, j'ai juré de t'aimer et de te défendre contre tes ennemis ; mais tes soldats insultent mes peuples, profanent l'autel sacré. Le cri de leur vengeance est venu troubler la méditation de mon esprit. Commande à tes guerriers de ne pas franchir le seuil des caciques de Maguana et de Cibao, car la mort les attend au delà.

Ojeda répondit à mes paroles avec le sourire du mépris. Je lui tournai les épaules avec le sentiment de la pitié qui n'a jamais manqué à mon esprit, même aux heures les plus désespérées de mon martyre.

Bien des jours se passèrent, et à chaque moment arrivait à mes oreilles la plainte désespérée des fils orphelins, des mères violées, des vierges innocentes arrachées au foyer par les guerriers impies. Les prêtres pleuraient la profanation des temples, et tous gémissaient dans l'esclavage de la terreur, parce que l'étranger, sans jamais rien demander, volait tout ce qui tentait ses regards avides.

Dans le cœur des caciques, la vengeance bouillonnait et le désespoir s'élevant du peuple faisait horizon dans l'avenir.

Sans que ma main de justice pût y remédier, la volonté de Dieu eut son cours, la volonté de Dieu qui veut que toutes les choses s'accomplissent, lors même que la force ridicule des hommes prétend s'y opposer en insensée.

Gutierrez et Escobedo, capitaines des étrangers, ayant abandonné les rivages de la mer, parcoururent Haïti, et, après avoir tué un homme de Sanica, envahirent les terres du puissant Caonabo, cacique des mines de Cibao, ayant avec eux neuf guerriers chargés des femmes qu'ils avaient enlevées.

Telle la couleuvre s'élance de l'herbe où elle était cachée, désireuse de clouer quelque part sa dent aiguë, tel se leva le cacique des montagnes de Cibao, d'où il épiait les pas de l'étranger pour satisfaire sur lui sa soif de vengeance.

Mon palais de Marien était loin; ma voix n'arrivait pas jusqu'aux confins de l'empire

de Caonabo; les grains d'or de ses mines le rendaient puissant et le faisaient aimer.

Dans sa fureur, il appela les sauvages des gorges de Yaqui, les habitants de Maguana présidés par Manicate, Anacaona, Bohechio, et leur dit :

— Guerriers, le jour de la vengeance est arrivé. L'heure des combats sonne dans le ciel et l'étoile sanglante se lève plus sereine et plus ardente que le soleil !

Telle la formidable roche se détache du sommet des montagnes, lancée par l'irruption du feu qui bouillonnait dans les entrailles de la terre, et tombe avec un bruit effroyable, en renversant tout ce qui s'oppose à son passage; tels les hommes des plaines et des forêts sortirent de leurs demeures, ayant à leur tête le terrible Caonabo, qui jetait la flamme par ses yeux, que la fureur avait rougis.

Il tenait à la main un gigantesque tronc d'arbre semé de clous d'or, et si pesant, que tout était désolation et ruine où il tombait. — Il le lançait dans l'air comme une plume légère, et à la tête de ses guerriers, le chef

couvert de vives couleurs, le corps sillonné de raies noires et jaunes, il semblait le dieu redoutable des batailles.

Mieux eût valu pour l'étranger ne jamais être sorti vivant du ventre de sa mère !

En arrivant auprès des téméraires, Caonabo déchargea sur la tête de Gutierrez, avec la vélocité de l'éclair, la pesante massue qu'agitait sa main destructrice. Le coup terrible résonna sur la cuirasse de fer du guerrier qui tomba privé de sentiment sur la terre, vomissant le sang par la bouche et par les oreilles.

Alors les siens attaquèrent les phalanges des caciques.

Escobedo et ses autres compagnons semaient la mort dans la plaine.

Mais Caonabo, s'élançant de nouveau vers Gutierrez, l'étrangla entre ses bras, l'obligeant à laisser la vie qui se défendait dans son corps et qui s'enfuit en maudissant la barbarie du cacique. Alors Caonabo arracha à son adversaire l'épée qu'agitait encore sa main mourante avec une telle force,

qu'on pouvait la croire soudée à cette main.

En voyant l'épée de Gutierrez au pouvoir de leur chef, les caciques redoublèrent d'audace. Les guerriers de Colomb détruisaient des files entières ; chacun d'eux luttait contre cent légions ; mais les phalanges des fils d'Haïti étaient innombrables et paraissaient naître de la vapeur du sang de ceux qui mouraient.

L'étranger succomba enfin, las de tuer, et mourut de soif, sans avoir la conscience de son trépas.

Caonabo, couvert de coups, luttait encore, tenant dans ses bras Escobedo. Plus la douleur qu'il ressentait de ses blessures était vive, plus il étreignait ce corps désarticulé, en arrachant avec ses dents des morceaux de chair vive.

La nuit couvrit la fin du combat, qui se termina, du reste, par la mort de neuf guerriers et des deux capitaines.

Quand la nouvelle de cette sanglante bataille arriva à mes oreilles, mon esprit se voila de douleur et de honte. Le ciel avait

décrété que tous les malheurs m'accableraient.

La lumière de ce jour maudit devait être bien fatale pour Haïti.

Le sang versé par mes caciques tomba goutte à goutte sur la couronne des rois qui pesait à mon front ; la fureur de mes guerriers m'avait couvert d'opprobre ; je ne commandais plus au cœur de mes peuples : tout me présageait que les derniers moments de mon règne étaient arrivés.

IV

LA MORT

A qui s'adresse l'esprit aux heures suprêmes et funestes qui voient s'éteindre notre raison et qui enveloppent le corps et l'âme dans la profonde obscurité de l'infini ?

A qui s'adresse-t-il ?

A Dieu qui dispose des âges et signale la marche des astres ; à Dieu qui donne le brillant et la couleur aux rayons du soleil, au sein du chaos éternel.

C'est vers lui que s'éleva mon cœur. Troublé, plein d'ennuis, je me traînai vers son temple sacré. De ma propre main, j'allumai le feu du Tzimes. Les butios, en voyant ma face voilée de tristesse, couvrirent leurs têtes de voiles de deuil et se prosternèrent affligés devant ma couronne. Le son du cor mystérieux appela à l'autel les caciques et les sages. Je me levai de la pierre des rois sur laquelle je m'étais assis; je saisis le glaive vénéré du sacrifice et, plein d'angoisses, je m'écriai :

— Sages et prêtres, qui gouvernez avec votre expérience les pensées de mon âme et qui distribuez avec sagesse la justice sur la terre, je vous ai appelés pour écouter vos conseils, pour que vous dissipiez l'incertitude de mon esprit et éclairiez la nuit dans laquelle se perdent mes idées. J'ai offert mon appui à l'étranger qui habite le rivage de la mer; j'ai promis à Colomb en l'embrassant pour

la dernière fois, en l'appelant mon ami, de veiller sur ses guerriers comme sur mes propres fils. Ses guerriers ont envahi témérairement les terres de Caonabo. Ils ont profané son hospitalité par l'ingratitude et l'homicide. Caonabo, s'arrachant au sommeil, les a déchirés, avec l'aide de ses caciques, puis a répandu leurs ossements dans les plaines de Maguana. J'ai juré de les protéger; Caonabo a juré leur extermination. Prêtres, sages, guerriers d'Haïti, j'ai besoin que vos conseils dissipent les nuages qui obscurcissent ma raison; et si le cri de guerre doit sortir de mes lèvres, votre volonté soutiendra la mienne dans les batailles. La voix du Tzimes me commande de saisir le glaive de la justice, pour protéger l'étranger à qui mon cœur offrit une hospitalité désintéressée.

Quand j'eus fini, les sages inclinèrent la tête; le cri de guerre fit trembler les murailles du temple; les caciques formèrent leur phalange; mes yeux ne pouvaient embrasser du regard cette multitude de guerriers qui se

préparaient au combat et qui étaient aussi nombreux que les grains de sable de la rive.

Alors le butio leva la branche d'ébène ; les caciques prêtèrent l'oreille ; il parla :

— Fils d'Haïti, s'écria-t-il animé par l'inspiration, le Tzimes a entendu dans l'éternelle obscurité l'heure sanglante du combat. Les ombres des rois sortent du sépulcre, brandissant la flèche aiguë, secouant d'un bras fort le bouclier rond comme le soleil ; elles se préparent à nous guider du ciel. Il n'y a pas de gloire plus grande que celle qui est acquise en combattant pour la patrie. Que les armes s'agitent dans vos mains, au vent de la colère de vos cœurs ; que le sang coule par torrents ; que le feu consume le lieu où se sont retranchés les ennemis ; que la femme n'attendrisse pas l'âme de celui qui tue ; que la veuve n'ensevelisse pas le lâche qui aura tourné le dos au combat ; que le cœur de tous soit bouillonnant de vengeance et de haine ; que les héros soient certains d'être heureux dans la tombe. Le Tzimes est avec vous !

Le butio donna ensuite le signal et les guerriers se levèrent pour me suivre.

Je marchais, entouré de mes capitaines, comme la lune s'avance entourée des étoiles au front des tranquilles nuits du printemps.

Je m'approchais déjà du rivage de la mer quand un cri de victoire arriva jusqu'à mes oreilles.

Mon cœur frémit d'épouvante. Rapide comme l'éclair, je m'avançai suivi de mes caciques. J'aperçus alors les flammes qui consumaient les bois, la savane et la forteresse des étrangers. Leurs volcans de fer étaient muets ; ils ne défendaient plus le foyer invincible sur lequel avait plané l'orgueilleuse bannière de Colomb.

Qui donc avait osé violer l'enceinte protégée par le serment des rois d'Haïti ?

Hélas ! le farouche Caonabo, qui avait juré l'extermination des étrangers.

A peine ses blessures avaient-elles été cicatrisées qu'il avait appelé ses caciques. Il les avait irrités avec la valeur sauvage de ses accents, et, comme la bête fauve conduit ses

enfants vers une proie sûre, il les avait entraînés vers la forteresse des étrangers pour la réduire en cendres.

Trois fois il se rua sur elle comme les vagues de la mer sur les récifs; les volcans de fer lancèrent la foudre et vomirent la mort, ouvrant dans les innombrables phalanges de larges trouées et semant la rive de cadavres.

Mais Caonabo, de plus en plus irrité, conduit par l'ange de la destruction, animé par un telle résistance, mit de sa propre main le feu au arbres du rivage, et, jetant lui-même les cadavres dans les flammes, il entassa autour de la forteresse le plus horrible des bûchers.

L'étranger trembla à la vue de cette épouvantable férocité, chercha sur les vagues un salut qu'elles lui refusèrent, et trouva la mort dans leur sein.

Tous les fils de Colomb luttèrent comme des héros contre la mer; tous périrent.

Il ne restait plus un seul des enfants orgueilleux du Soleil, quand mes caciques,

rangeant leurs troupes en bataille, se préparèrent à punir les phalanges de Caonabo.

Telles les ondes irritées s'entre-choquent et se fondent en écume au-dessus des écueils franchis par elles, telles s'entre-choquèrent les phalanges de nos guerriers.

Pas un cri ne troubla la rumeur du carnage. Les flèches sifflaient. Le bruit du choc des boucliers révélait l'acharnement de la lutte. Le sang coulait par torrents et augmentait la chaleur du sol. Je combattais couvert de blessures au milieu des files de mes caciques, lorsque Caonabo vint à ma rencontre.

Ses yeux lançaient des flammes ; son regard était celui du vautour. Je lui lançai au cœur ma flèche aiguë, mais l'Ange le protégeait !

Sa main planta dans mon sein le dard de la mort, et je tombai à ses pieds baigné dans mon sang.

Alors la lutte cessa. Les prêtres me prirent sur leurs épaules ; les guerriers s'agenouil-

lèrent remplissant l'air de leurs cris, et Caonabo s'enfuit de la mêlée pour se cacher dans la profondeur des cavernes.

Abattu par la perte de mon sang, je me fis porter à mon palais de Marien.

Les arbres consumés de la forêt fumaient toujours; les cendres de la forteresse étaient encore chaudes, lorsque les caciques aperçurent au loin dix-sept grandes barques[1]

1. Avec ces dix-sept barques, Colomb entra à Haïti dans le port nommé Puerto Real, le 17 octobre. Il avait quitté Cadix le 27 septembre. — Il avait à bord de ces navires quinze cents volontaires de toutes classes, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'hommes avides de gloire, et douze prêtres présidés par un Catalan, supérieur de l'ordre de Saint-Benoît, muni d'un brevet d'Alexandre VI, lui donnant des pouvoirs très-étendus pour surveiller la conduite des Espagnols envers les Indiens et les empêcher de maltraiter ces derniers. — On avait embarqué sur les navires des chevaux, toute sorte d'instruments de fer, toute espèce de grains et de légumes pour semences, et des provisions qui furent augmentées dans le port de Jomera, où Colomb se munit de chèvres, de brebis, de bœufs, de dindons, de poules et de colombes. — Ce fut dans ce dernier voyage qu'il découvrit Marigalanda, la Guadeloupe, Antigoa, Saint-Christophe, Saint-Jean-Baptiste et Porto-Rico.

qui s'approchaient du rivage, poussées par le vent.

Colomb avait entendu dans l'immensité des mers le cri lamentable de ses guerriers, et il accourait les venger.

Mon peuple courut se cacher dans les forêts et dans le creux des montagnes.

Les caciques de Cibao, de Maguana, de Saabana et de Sanica se retirèrent du côté de l'orient, là où n'avait point encore pénétré l'étranger.

Entouré de mes prêtres, j'entendis le bruit du volcan de fer qui retentit par deux fois sur les plages désertes sans obtenir d'autre réponse que celle de l'écho tremblant de la terre.

Plein d'affliction, j'envoyai mon frère [1]

1. Avant l'arrivée de l'envoyé de Guacanajari, quelques Indiens s'étaient approchés de la barque amirale en criant : Amiral! amiral! et n'avaient voulu monter à bord qu'après l'avoir vu. — Colomb leur ayant demandé où étaient ses soldats, ils répondirent que les uns étaient morts et que les autres avaient pénétré dans l'intérieur du pays. — Le jour suivant il descendit à terre, visita les ruines de la forteresse et se dirigea ensuite vers un

saluer l'étranger et lui raconter mes malheurs, la bataille contre les caciques, l'incendie de la forteresse, et l'horrible mort de ses guerriers.

L'amiral, en apprenant ma douleur et

puits profond, dans lequel Arana avait promis de jeter tous les objets précieux, dans le cas où il serait attaqué par les Indiens. — Il n'y trouva rien; mais en parcourant le rivage, il s'aperçut que la terre avait été remuée près de la forteresse; il fit creuser et rencontra sept cadavres que l'on crut espagnols, sans que rien cependant le prouvât. On ne put pas même savoir s'ils étaient morts de blessures ou de maladie, parce qu'il y avait plus d'un mois qu'ils avaient été enterrés. — Le jour suivant arriva le frère de Guacanajari, qui rendit compte à Colomb de la conduite imprudente d'Arana, d'Escobedo et de Gutierrez, qui avaient porté le déshonneur et la désolation sur les terres de Caonabo et s'étaient fait exterminer par lui. — Il apprit à Colomb la façon dont Guacanajari avait tenu ses serments, et les raisons qui l'empêchaient de venir le saluer.— Colomb, ayant pris conseil de ses capitaines, sauta à terre et fut voir le cacique, qu'il rencontra gravement blessé. — Le malheureux prince lui conta, plein de douleur, tout ce qui s'était passé, la triste fin des Espagnols, et lui fit présent de huit cents coquilles très-appréciées des Indiens, de cent lingots d'or, de trois sacs d'or en poudre et d'une couronne du même métal.

l'horrible fin de ses guerriers, répandit des larmes amères. La défiance s'empara de son âme; il crut que la trahison vivait dans la langue de mon frère; mais il vint me voir le jour suivant, et ses mains touchèrent mes blessures ouvertes.

Alors il pleura avec moi la rigueur de mes destinées; il me serra tendrement dans ses bras, me jura que son amitié durerait jusqu'au dernier moment de sa vie, et je sentis revivre mon âme en écoutant ses paroles.

— Roi Guacanajari, me dit-il, je te vengerai de tes ennemis parce que tu es bon. Caonabo et ses guerriers ne profaneront plus le sépulcre de tes pères et ne troubleront plus le sommeil de tes yeux.

Alors mes prêtres lui présentèrent la couronne d'or travaillée par mes sages, les plus gros lingots de ce métal qu'aient donnés jusqu'à ce jour les mines, et huit cents coquilles plus luisantes que les étoiles du ciel.

Colomb reçut mes présents avec la recon-

naissance de l'amitié et me serra dans ses bras.

— Où donc est l'étrangère, lui demandai-je en soupirant?

— Dans la terre de ses pères, me répondit-il; jamais elle ne reverra ces plages.

Ces paroles furent la derrière blessure que reçut mon cœur. Je n'étais pas mort, parce que j'espérais la revoir. Cette espérance perdue, je désirai la tombe.

Quel homme entre les hommes a répandu plus de larmes que moi?

Qui a vu mourir de douleur, repliée sur elle-même et blessée par l'ingratitude, la femme la plus tendre qui naquit d'une mère, la femme aussi pure que la lumière du matin?

Quel roi a vu sa couronne renversée dans la poussière et foulée aux pieds par ses propres soldats?

Quel chef guerrier a perdu son sang sous les coups de ses propres fils?

Qui donc enfin a perdu, par amour pour une étrangère, une épouse, sa patrie, ses

fils, sa couronne, héritage de cent rois, toutes ses illusions, et enfin sa vie au milieu des plus cruelles souffrances?

Dans l'histoire infinie des êtres nés, je serai le seul roi qui ait tari aussi complétement la coupe de fiel amer, sans avoir une heure de repos dans ma douleur, une minute de consolation des hommes ou du ciel.

Pour comble d'opprobre, pour que mon corps descendît au tombeau, éprouvé par toutes les cruautés injustes du malheur, moi qui naquis le roi des rois, qui appris à mes peuples à connaître, à bénir Dieu, à aimer le prochain; moi qui châtiai comme le plus grand des crimes l'ingratitude et la trahison; moi qui donnai aux étrangers, avec l'hospitalité de mon âme, mes fils, mes trésors et tout l'amour de mes entrailles, je vis, avant ma mort, mon palais détruit par leurs mains avides, le sépulcre de mes aïeux profané; je vis, avec mes yeux pleins de sanglantes larmes, la tombe d'Ainaima remuée et ses ossements dispersés dans la plaine, loin de la tombe où elle s'était endormie du

sommeil des anges. Moi enfin, moi-même, le roi des rois, le seigneur de tout ce que baigne la mer, je dus, comme un esclave, outragé misérablement par l'étranger, privé de toute joie, dépouillé de tout prestige, parcourir les champs désolés de ma patrie, essayant de retenir le soldat impie qui ensanglantait et incendiait la terre des fils d'Haïti.

Terrible, terrible et désastreuse est l'histoire des derniers jours de mon existence.

Mon Dieu ! mon Dieu ! mes infortunes ont été grandes, extraordinaires, cruelles...

D'elles seules est née la génération pour toujours maudite qui renaît sans cesse depuis dans les montagnes et dans les plaines de mon île désolée.

Ah ! pourquoi veux-tu m'obliger, Dieu qui me réveilles dans le sépulcre, à renouveler la douleur qui fait encore frémir mes os blanchis par les âges, glacés par le froid inhumain et destructeur des siècles ?

Écoute, Haïti, écoute le dernier de mes tourments.

Maintenant que le monde repose en paix, que tes champs sont couverts de fleurs, que tes collines sont émaillées de palais, qu'une autre race d'hommes peuple ton sol, qu'une autre tête, étrangère à la génération de Guacanajari, porte la couronne de Vagoniona... écoute, Haïti, écoute le récit de mon dernier martyre.

Après d'aussi cruelles et d'aussi nombreuses douleurs, la faiblesse s'empara de mes entrailles; la fièvre m'étouffa le jour et la nuit; je ne sus plus que pleurer.

Mes peuples fuyaient ma présence, et, pour se soustraire à la cruauté des étrangers, ils avaient cessé de cultiver la terre.

Affamé, l'étranger devenait plus exigeant. Son épée détruisit ce que le besoin et la maladie avaient épargné.

Me voyant insensible à tant d'infortunes, les caciques maudirent l'heure de ma naissance et jurèrent par l'autel du Tzimes, caché dans les profondes entrailles de Cazibaxagua, la mort de leur souverain.

Caonabo, Manicate, Anacoana, Bohechio,

les capitaines de la montagne, ceux qui vivaient inconnus et sauvages dans les profondeurs des cavernes, tous enfin réunirent leurs phalanges et me présentèrent ainsi qu'à l'étranger la plus terrible des batailles qu'ait éclairées le soleil.

La soif et le feu, le désespoir et le tranchant inexorable de l'épée enlevèrent du nombre des vivants la moitié de mes peuples. Tout fut détruit. Les guerriers, ne trouvant plus d'asile sur le sol de la patrie, s'enfuirent à la nage vers des rives inconnues. Haïti était dépeuplée, et cependant j'avais encore assez de forces pour supporter mon existence désespérée.

La volonté de Dieu qui châtie les rois s'accomplissait en moi. En moi s'accomplissait la malédiction du destin !

Enfin je cessai de pouvoir voler aux combats. Les maux de l'esprit firent naître ceux du corps ; la fièvre commença à me consumer rapidement ; je n'avais plus de larmes pour pleurer. Je devins fou.

Je retirai du sépulcre les os de ma pauvre

Ainaima; c'était l'unique trésor que possédât mon cœur. Je n'étais plus roi; la haine de mes peuples me poursuivait; la faim me conduisit au tombeau; je ne savais avec quoi panser mes blessures.

Je demeurais assis à la porte de l'étranger sans qu'une main amie soutînt mon corps affaissé. Je pouvais à peine, le soir, me soulever et abandonner la pierre nue pour ma couche déserte.

L'étranger, qui avait reçu de moi l'hospitalité lorsque j'étais le roi des rois et le seigneur de tout ce qu'arrose la mer, me voyait mourir de faim à la porte de son palais.

Et cependant tout cela était à moi... tout, jusqu'à l'air qu'il respirait.

Triste fatalité des choses humaines! Je ne pensais qu'à Dieu. En lui seul j'avais confiance encore.

Dans un de ces moments d'angoisses je vis venir à moi une nuée de soldats conduisant en grand triomphe un cacique chargé de chaînes. Mon cœur frémit. C'était le ter-

rible Caonabo [1], le guerrier des mines de Cibao, qui avait présagé la ruine de la patrie, qui, pour la sauver, n'avait point hé-

1. Colomb, décidé à faire la guerre aux caciques de l'île et craignant que ses forces ne fussent pas suffisantes pour lutter contre le nombre et la férocité, résolut de les détruire par surprise. Le plus terrible d'entre eux était Caonabo, qui avait antérieurement brûlé le premier établissement des Espagnols, tué Arana et ses compagnons, et qui, chaque jour, tendait une embuscade nouvelle aux soldats du fort de Cibao. Ce cacique eut la sottise de devenir amoureux de la cloche de la Isabela, parce qu'il croyait qu'elle parlait et que le bruit qu'elle répandait dans les airs avait une origine mystérieuse et céleste. Plusieurs fois il offrit pour elle une grande quantité d'or. Ojeda, le commandant de la forteresse, en avertit Colomb, et, sous prétexte de traiter avec le cacique de la vente de la cloche, il eut l'audace de s'emparer de lui dans ses propres États. Colomb, connaissant la valeur d'Ojeda, lui donna neuf hommes à cheval, avec lesquels il se rendit à l'habitation du cacique, sans que les Indiens, les voyant en si petit nombre, conçussent la moindre défiance.

Coanabo sortit pour le recevoir. Alors Ojeda, qui avait apporté une paire de menottes de laiton, brillantes comme de l'or, lui dit que ces menottes étaient les insignes des rois de Castille, et que Colomb les lui envoyait pour l'honorer au-dessus de tous les caciques. Il le pria de s'écarter un peu des siens, pour les essayer et reparaître

sité à répandre mon propre sang, qui m'avait aimé plus que sa vie; le cacique qui avait fait trembler par sa valeur Colomb et ses capitaines.

ensuite à leurs yeux dans toute la majesté des rois. L'Indien, ne pouvant croire que neuf hommes eussent l'audace de commettre un attentat sur lui, s'approcha et se laissa mettre les menottes. Le cacique une fois attaché ainsi, Ojeda saute sur son cheval, saisit l'Indien, et, au milieu des flèches de ses défenseurs, malgré leurs cris, l'emporte triomphant jusqu'à la demeure de l'amiral. Colomb le retint enchaîné, mais il ne put dompter son caractère sauvage ni obtenir de lui une seule parole, un seul regard. La conduite de ce sauvage était plus douce cependant envers cet Ojeda qui l'avait enlevé. Une fois, néanmoins, Colomb lui ayant demandé la raison de son indifférence, en obtint cette réponse : *Tu n'as pas osé venir me prendre dans ma maison, ton capitaine a été plus courageux que toi!* L'enlèvement de ce cacique fut le signal de l'insurrection de l'île entière; il fut envoyé en Espagne avec ses frères, le 10 mars 1496, sur l'une des deux caravelles qui partirent alors pour l'Espagne. La traversée fut longue; les vivres manquèrent un instant, et il fut question un moment de manger les Indiens, ce à quoi Colomb s'opposa de tout son pouvoir. Au milieu des mers, triste et désespéré, se voyant loin d'Anacaona et de la patrie, le malheureux Caonabo mourut de douleur.

Quand ceux qui le conduisaient se trouvèrent devant moi, ils le jetèrent sur le sol et il tomba à mes pieds.

— Roi Guacanajari, me dit-il, tu as sacrifié tes peuples en les livrant à la cruauté de l'étranger; le sang de tes fils a coulé par torrents; la flamme a embrasé nos demeures, consumé les forêts sacrées; la fureur de nos ennemis a réduit en cendres l'autel du Tzimes, les ornements des rois d'Haïti ont été arrachés du sépulcre; et toi, Guacanajari, malade, moribond, sans souffle qui puisse prolonger ta vie, tourmenté par la faim, maudit par tes peuples malheureux, te voilà comme un esclave à la porte de l'étranger qui n'a aucune compassion pour tes douleurs, qui n'apaise pas ta soif, qui ne satisfait aucun de tes besoins. Pauvre roi! Haïti n'oubliera pas ton triste nom. Je te pardonne de tout mon cœur. Ainsi te pardonne la patrie!

Il dit et tomba de nouveau à mes pieds, noyé dans ses larmes.

Je me levai pour répondre au cacique des-

cendant du sang de Vagoniona et frère de mon infortunée Ainaima. Mon cœur, cette fois, était transpercé de la flèche de la mort.

— Béni soit le Seigneur Dieu, lui dis-je, qui m'a permis de te revoir avant de me précipiter dans l'obscurité de la tombe ! Formidable guerrier des États de Maguana, la faim a dévoré mes fils ; je n'ai plus personne qui puisse me pleurer en ce monde. Aucun mortel ne me fermera les yeux et ne m'accompagnera de ses larmes dans le silence de la nuit souterraine. Cacique de Cibao, prends la couronne et les coquilles des rois. Au moins, en rendant le dernier soupir, lorsque mes yeux chercheront pour la dernière fois la lumière, j'emporterai dans l'éternité la consolation de savoir que ma couronne descendra au tombeau, parce qu'elle aura été portée par toi, par toi qui es fort, par toi dont le cœur n'a point été avili, par toi qui n'as pas vendu lâchement la patrie, mais qui l'as au contraire défendue jusqu'au dernier moment de ta vie avec l'héroïsme du désespoir.

La douleur m'étouffait; je sentais ma fin s'approcher. Je plaçai en tremblant ma couronne sur sa tête couverte de blessures; j'étendis mes mains sur lui en signe de bénédiction...

Mon âme venait d'abandonner mon corps, et depuis j'ai dormi dans la tombe jusqu'à ce jour où le destin a voulu que je chantasse pour la dernière fois les jours de ma triste vie.

ANACAONA

ANACAONA

REINE DE XARAGUA[1]

I

Comme les heures passent! Avec quelle mélancolie l'âme voit s'envoler les souvenirs! Avec quelle promptitude la tristesse remplace

1. Anacaona, en langue haïtienne, fleur d'or. — Cette femme cacique, sœur de Bohechio et épouse de Caonabo, fut une des plus jolies Indiennes et des plus valeureuses guerrières dont il soit question dans l'histoire des êtres nés. Elle fut aussi généreuse que courageuse et sage. Sa voix était douce, son chant toujours mélancolique. Poëte inspiré, elle enthousiasmait ses guerriers au moment de la bataille, en improvisant sur un rhythme énergique les événements accomplis, les malheurs de

la joie, la vieillesse le printemps de la vie, la mort la naissance !

Tout cela se succède sans intervalle, avec un ordre admirable et d'une façon tellement mystérieuse, que la raison n'a ni le pouvoir, ni le moyen, ni le temps de comprendre ce qui se passe dans la magnifique création et dans la ruine des esprits et des choses.

Quelle reconnaissance doivent professer les créatures pour la main toute-puissante qui a assis le monde sur sa base ignorée, et l'a entouré, dans l'éternel espace, de lumière et d'air, de vapeurs et d'ombres !

Écoutez ! ô rois qui, couronnés encore,

ses peuples ou la vie des rois. Cette femme avait une éloquence extraordinaire. Elle eût fait l'admiration des âges si elle était née en Europe. Aucun écrivain n'a parlé d'elle sans le plus grand respect. Seul Obiedo cherche à la calomnier dans son infortune, en racontant quelques détails qui répugnent à la pureté haïtienne. Obiedo a été injuste bien des fois en qualifiant les caciques d'une façon indigne d'un historien consciencieux ; et, pour les qualifier ainsi, il a volontairement négligé de consulter les récits des conquérants, bien plus à même que lui de dire la vérité sur ces hommes.

dormez du sommeil profond de la mort dans l'éternelle obscurité !

Écoutez ! générations malheureuses qui errez sans sépulture dans l'incompressible vapeur de l'espace ; vous qui vivez en arrosant la terre de vos larmes ; vous qui vous approchez avec ennui de la vieillesse et de la silencieuse limite de la tombe ; vous qui êtes pervers ; vous qui avez la justice du ciel comprimée dans vos cœurs ; vous qui vivez pleins d'illusions ; vous qui avez dû laisser l'espérance dans votre berceau, cette première étape de la vie ; vous qui avez une âme pour comprendre le crime et la vertu ; écoutez la triste histoire de ma vie !

Le soleil avait répandu ses rayons d'or sur les crêtes hérissées de Xaragua [1]. Il était rouge comme le sang qui s'échappe du cœur

1. La province de Xaragua comprenait toute la partie occidentale de l'île, s'étendant au sud jusqu'à la pointe Aguida. — C'est dans cette île que se trouve le fameux lac de Xaragua, qui commence à deux lieues de la mer, près de la ville d'Yaguana. Il a dans certains endroits plus de trois lieues de large et plus de dix-huit de long. On y trouve toutes sortes de poissons et surtout le

du guerrier blessé par l'épée. Il arrivait au terme de sa course.

Le ciel, couleur d'azur, était couvert de nuées blanches sur les collines de Cotuy [1]. Ces nuées étaient blanches comme l'écume

manati. Ses rives sont couvertes d'arbres. C'est là que commandait le cacique Bohechio.

Toute la terre était fertile, couverte de villages et des populations les plus civilisées de l'île. Les naturels y étaient bien faits, de couleur brun clair, les yeux obscurs, mais expressifs : leur physionomie était souriante et candide. Ils avaient les cheveux noirs. Les femmes portaient la chevelure flottante sur le cou ; les hommes la relevaient sur le haut de la tête. Les femmes mariées avaient pour vêtement une espèce de tunique tissue de fil de coton, de coco, de majagua, de heniquem ou de plumes d'oiseaux, qui leur tombait jusqu'aux genoux. Les vierges sortaient complétement nues ; elles ornaient leurs têtes avec des pierres de couleur, entremêlées de lames d'or et de plumes de tocororos, carpinteros, guaraguaos, aigles blancs et oiseaux de mer, vivant sur le lac qui débouchait dans la mer.

1. Cotuy était le plus riche des ruisseaux de l'île ; ses rives étaient émaillées d'azeche et de couleur bleue propre à la peinture. Cette couleur se trouvait aussi sur les roches où se rencontrèrent les plus gros morceaux d'or qui furent portés en Espagne.

de la mer, roses comme la fleur de la pitajaya [1], jaunes comme l'or du Janico [2].

Un suave arome embaumait l'espace et la brise caressait mon front couvert des rides de l'ennui.

Le ciel souriait; les cimes souriaient; les arbres énormes, revêtus de fleurs odorantes et nouvelles, imitaient le ciel et les cimes.

Les torrents et les ruisseaux murmuraient de plaisir; les tourterelles gémissantes ne troublaient pas les frais ombrages de leur murmure pitoyable; le zinzonté [3] et le rossignol se taisaient pour que le tomegin [4] et les

1. Pitajaya, espèce de cactus, qui produisait une belle fleur rouge et donnait pour fruit quelques graines renfermant une substance blanche et aigre-douce. Cette plante croissait entre les roches.

2. Janico, ruisseau qui coulait non loin des mines de Cibao. Il roulait de l'or.

3. Zinzonté, oiseau d'une plus belle espèce que le rossignol, de la même forme et du même plumage. Son chant est plus fort, plus continu, plus mélancolique. Il imite le chant de tous les autres oiseaux, et ne se fait entendre que le soir dans les forêts.

4. Tomegin, petit oiseau plus petit que le chardonneret, de couleur verdâtre. Son cou est entouré d'un

autres oiseaux de la forêt saluassent de leurs doux accords l'adieu paisible du soir.

Tout ce qui n'avait pas d'âme respirait avec bonheur, et moi, accablée de tristesse, j'avais les yeux baignés de larmes, l'aspect de la douleur. Mon cœur était malheureux.

Je me rappelais les premiers jours de ma jeunesse et cette heure solennelle où mon père, couvert de blessures, m'appela à côté de son hamac, me tendit sa main tremblante et me dit d'une voix mourante :

— Anacaona, le venin des flèches caribes[1] a dissous mon sang. Demain tu seras orpheline et cacique de Cibao. Que Vagoniona te garde et soutienne la couronne du vaillant Caonabo qui est venu des îles de Cibuqueira[2] me défendre contre mes ennemis !

collier d'ocre très-prononcé. Son chant est agréable. Quelques-uns ont le cou noir avec une étincelle jaune.

1. Caribes, habitants des îles Yuna, Guanima et Boriquen, continuellement en guerre avec les cinq rois d'Haïti.

2. Cibuqueira, île caraïbe, dont les guerriers empoisonnaient leurs flèches dans le mancenillier. Ces Indiens faisaient la guerre à tous les autres de l'Archipel. Ils

Déjà froid du froid de la mort, il unit ma débile main à la main nerveuse de Caonabo.

Le front couvert d'une pudique rougeur, je levai mes yeux timides pour voir le guerrier. Il était droit et fort comme

étaient marins, et en temps de guerre laissaient à leurs femmes le soin de garder le sol de la patrie. Armées de flèches, ces femmes se défendaient avec autant de férocité que leurs maris. Au retour de leurs expéditions, les Caribes étaient chargés de butin conquis dans les combats. Ce butin consistait dans l'ajuar de l'ennemi, dans la personne de ses femmes et de ses filles destinées aux usages les plus honteux. Quelques historiens assurent que ces sauvages mangeaient de la chair humaine. Un capitaine prétend même avoir vu l'épaule d'un homme dans une marmite ; mais cela est au moins douteux. Les conquérants ne comprirent pas tout d'abord le caractère et les pratiques religieuses de ces peuples primitifs. En entrant dans leurs cabanes désertes, ils y trouvèrent bien souvent des restes de cadavres disséqués au feu, des têtes cachées dans le coin le plus obscur du foyer. Ils prirent ces restes pour les preuves d'une horrible anthropophagie, et ce ne fut que plus tard qu'ils apprirent que ces têtes et ces restes de cadavres étaient pour les Indiens des objets sacrés, et que leur conservation devenait la plus grande preuve d'amour qu'on pût donner aux morts.

l'acana [1], bon comme l'âme de mon père, beau comme la transparente lumière de l'aube.

Je me rappelais avec quelle tendresse son cœur partagea mes innocentes amours, les nuits où teint de bixa [2], terrible comme le Tzimes [3], entouré de ses guerriers, il s'élan-

1. Acana, arbre élevé, rouge obscur comme l'acajou et plus dur que le noyer. Les Indiens en faisaient leurs dards en aiguisant ce bois avec des pierres après l'avoir durci à la chaleur du feu.

2. Bixa, arbuste sauvage de hauteur d'homme; il a la feuille du cotonnier; il produit des espèces de calices pleins de graines colorées dont on obtient en les dissolvant une couleur assez semblable à celle du vermillon. Les Indiens la mêlaient à la gomme des arbres; ils en faisaient des pelotes avec lesquelles ils se peignaient avant de se rendre au combat ou à la célébration des cérémonies; ils se servaient de cette peinture couleur de sang pour empêcher que l'ennemi ne distinguât leurs blessures.

3. Tzimes, Cemes ou Cemis, divinités indiennes de formes diaboliques. Chaque famille avait la sienne. Les Indiens les gravaient sur leurs bancs, sur les tambours de leurs fêtes, sur leurs tasses d'higuero. Ils se tatouaient sur le corps avec des épines de poisson ou d'arbre, remplissant les blessures faites d'une poudre très-fine d'azur, de bixa ou de xagua, de sorte qu'après la gué-

çait vers le rivage de la mer pour semer le feu, la désolation et la ruine parmi les phalanges de Caribes, pour la défense de Guacanajari, le seigneur des cinq rois d'Haïti et l'ami adoré de son âme[1].

rison la figure de leur dieu était pour toujours gravée sur eux-mêmes.

1. Les cinq rois d'Haïti furent Guacanajari, Guarionex, Caonabo, Bohechio et Gayacoa. Guarionex avait toute la plaine et possédait plus de soixante lieues au centre de l'île. Bohechio possédait la partie occidentale et la terre ou province de Xaragua, où se trouve le lac de Xaragua. Guacanajari, le roi des rois, était le possesseur de la partie nord où Colomb laissa ses trente-huit chrétiens quand il vint pour la première fois visiter l'île. Gayacoa possédait l'orient de l'île jusqu'au ruisseau de Haina et jusqu'à l'endroit où le ruisseau Yuna se jette dans la mer. C'était un des plus puissants caciques, et ses guerriers étaient les plus ardents, à cause du voisinage des Caribes. Ce dernier mourut peu de temps après le commencement de la guerre. Sa femme lui succéda, et se fit plus tard chrétienne sous le nom d'Inès de Gayacoa. Le roi Caonabo possédait les montagnes et étendait sa puissance sur une vaste étendue du pays. Il avait pour capitaine général un cacique du nom d'Umalex, qui était louche, mais d'une telle valeur que tous les caciques tremblaient devant lui. Caonabo épousa Anacaona, frère du cacique Bohechio. Caonabo, Caribe

Je me rappelais le pressentiment fatal avec lequel j'écoutais pour la première fois la voix austère des enfants du ciel; l'heure où, terrible comme l'ouragan, Caonabo jeta aux ondes salées les soldats déchirés du fort d'Isabela, sans que mes larmes pussent adoucir sa fureur toute-puissante.

Je me rappelais enfin le jour maudit qui le livra à la trahison, le dernier regard de ses yeux, noirs comme l'ébène, et pénétrants comme l'éclatante lumière, sa dernière larme et sa belle tête couronnée par l'infortuné roi de Marien, lors du trépas de ce malheureux vieillard.

Je le voyais tourmenté par des chaînes pesantes emprisonnant ses membres vigoureux, dans le coin obscur des vaisseaux de l'étranger; perdu au sein des ondes turbulentes de la mer, arraché de mon hamac nuptial, des foyers de mon cœur, ravi à mes

d'origine, était venu à Haïti en aventurier et avait établi sa résidence où se trouve aujourd'hui la ville de San-Juan de la Maguana. (Obiedo, *Histoire des Indes*, liv. III, c. 5.)

baisers, à mes larmes, à tout mon être enfin.

Hélas! tous ces souvenirs bouillonnaient dans ma tête, nourrissant dans mon sein une haine grande et envenimée, comme jamais un homme n'en a alimenté dans son sein.

Sans exhaler un soupir, possédée d'un désir de vengeance qui ne pouvait déjà plus se maintenir caché dans les limites de ma poitrine, souriant aux heures d'amertume, tremblant que le silence qui m'environnait ne devinât la pensée ensevelie dans mon âme, je levai les yeux vers l'horizon où se distinguait à peine alors le dernier profil d'or de l'astre du jour.

Je voulais pleurer.

Et deux larmes de feu mouillèrent mes joues livides de haine et d'ennui. La vengeance est l'unique aliment qui soutienne l'existence de celui qui a perdu le bonheur et toutes les illusions de la vie sous la pression cruelle de la tyrannie.

Quand le soleil reparaîtra, me disais-je en pleurant, je réunirai mes caciques, et le sang des étrangers ruissellera sur la terre.

Je frissonnai en voyant le ciel sourd à la voix malheureuse de ma tyrannique douleur. Mais j'entendis la voix d'Higuanamota[1] qui venait à moi, comme la tourterelle cherchant la douce chaleur de son amoureuse mère, sur les plumes légères d'où elle est née.

De même que parfois, au sein de la tourmente, luit un rayon qui pare et colore l'étendue, de même le sourire, jusqu'alors glacé dans mon cœur, se montra sur mes lèvres. Les jours de ma tendre fille étaient mes jours. Hélas! ils allaient être enveloppés et emportés par l'ouragan qui détruisait la génération des rois d'Haïti et ensevelissait leur histoire dans l'insondable mer de l'oubli.

Pauvre Higuanamota! Belle comme les étoiles, légère comme la flèche qui s'élance de l'arc, tendre comme la paisible tristesse du soir, douce comme le fruit blanc du guanabana[2]; avec tes yeux ardents comme la

1. Obiedo la nomme Aiguaimota; d'autres historiens, Higuanamota. C'était la fille d'Anacaona, cacique de Cibao, et de Caonabo, roi de Xaragua.

2. Guanabana, arbre très-élevé. Son fruit, dont nous avons déjà parlé, a quelque ressemblance avec le melon.

lumière, avec tes seins ronds comme le caimito, avec le délicieux sourire de ta bouche de perles, plus fraîche que le bouquet de fleurs de guyaba, avec ton front pur et tes cheveux noirs comme l'ébène, avec ta taille angélique et légère comme la palme, svelte reine de la savane.

Qui donc eût osé prévoir les maux qui allaient t'accabler, ô ma fille, ô mon Higuanamota!

Mes caciques te nommaient la fleur des montagnes.

Hélas! dans ma jeunesse ils m'avaient surnommée la fleur d'or du Cibao.

J'ai vu les feuilles de cette fleur desséchées par l'impitoyable tempête.

J'ai arrosé ton berceau de mes pleurs. Tu naquis au sein des larmes, et tu devais mourir, âme de mon âme, déchirée par la douleur et le désespoir.

Hélas! la volonté du Dieu qui connaît seul le résultat des événements devait s'accomplir en moi.

Ma mère, me dit-elle en arrivant à moi

toute tremblante d'une innocente émotion, la lune se lève d'entre les eaux, sa lueur moribonde baignera bientôt de sa couleur d'or le front de mon père. Demandons à la lune qu'elle lui porte notre prière, et il nous bénira comme nous le bénissons en regardant les rayons candides de la reine des nuits.

Je tournai les yeux vers la lune ; je posai les mains sur la tête d'Higuanamota ; ses paroles étaient entrées comme des épines dans mon cœur.

Caonabo ! Caonabo ! toi qui étais libre comme l'air, que tu devais souffrir sous l'insupportable poids de la chaîne de fer !

A ces paroles de ma bouche, Higuanamota éclata en sanglots :

— Ne pleure pas, fille de mes entrailles ! lui dis-je.

Alors, après un religieux silence et avec la sublime expression de la virginité, elle leva les yeux au ciel, et, comme la rosée tombe sur le blond calice des fleurs, la paix du ciel descendit sur son innocence que l'atmosphère pestilentielle du souffle des hommes

avait épargnée, et cette paix la remplit d'espérance. La vierge essuya ses yeux, et, légère comme le coris [1], elle courut jouer à l'ombre des arbres touffus.

Je me dirigeai solitaire vers les épais ombrages du Xaragua, les coquilles sacrées des rois au cou et la haine des désespérés au cœur. Ce n'était pas Anacaona qui traversait les montagnes, c'était la vengeance vivante : la rage s'était emparée de mon âme.

Mes cheveux flottaient au vent ; le panache des caciques flottait sur ma tête, composé de plumes noires comme ma douleur. J'avais à la main le dard empoisonné avec le venin du serpent, et, sur les épaules, trente flèches dont les pointes étaient imprégnées de guao [2],

1. Coris, animal de quatre pieds, petit comme le gazapo, le museau aigu, les oreilles petites et tellement serrées à sa tête qu'on croirait facilement qu'il n'en a pas. Il n'a pas de queue ; ses pattes et ses jambes ont une grande délicatesse ; elles sont d'un blanc d'hermine ou d'un noir d'ébène. Il est très-doux, ne pousse aucun cri et s'alimente d'herbes sauvages.

2. Guao et mancenillier, arbres bas et épais chargés de beaucoup de fruits gros comme des cerises et presque

de mancenillier et du jus des herbes mortelles du Yuna [1].

La nuit s'était revêtue de son manteau d'étoiles. Le silence et la tranquillité m'accompagnaient; mais l'air pesait sur mon cœur. La trace que mes pas laissaient derrière eux devait révéler la gravité de mon entreprise.

Les caciques de la montagne, en me voyant traverser les torrents, mon arc de guerre à la main, se prirent à frissonner.

La reine! cria Guaorocaya [2], capitaine de

complétement rouges. Ces fruits sont vénéneux comme l'arbre qui les porte. On ne peut dormir à l'ombre de ce dernier sans éprouver les effets du poison, qui produit une enflure immédiate de toutes les parties du corps. Le suc de ces arbres embrase, leur bois brûlé rend fou. La feuille du guao est plus ronde et d'un noir plus obscur. Les Caribes empoisonnent leurs flèches avec sa sève.

1. Yuna, ruisseau des plus importants de l'île. Il passe par la ville de Bonao et va se jeter au nord dans la mer. Ses rives étaient couvertes d'herbes et de fleurs. Après la conquête, elles se couvrirent de palais.

2. Guaorocaya, neveu d'Anacoana et capitaine de ses guerriers. Il se souleva dans la montagne de Bonao et fut pendu.

mes guerriers. Caciques, aux armes! répondirent les échos des montagnes où se cachait le fier Umatex[1], chef des Ciguayos[2], lanceurs de flèches.

Je n'étais pas arrivée à la cime de la montagne que déjà j'étais entourée de mes caciques, comme l'oiseau qui enseigne aux autres le chemin des airs se voit suivi de tous les autres, lorsqu'il s'agit d'émigrer vers de lointaines régions.

Mes vaillants capitaines se rangèrent autour de moi. Leur aspect était sombre comme la tourmente; ils s'avançaient silencieux à ma suite, comme les nuages à la suite de la lune mélancolique. Grands comme des cèdres, ils agitaient leurs têtes couvertes de plumes, noires comme leurs ténébreuses pensées. On eût dit d'un bosquet de palmiers surgi

1. Umatex, capitaine des guerriers de Caonabo; il était louche, et sa férocité était aussi grande que son aspect était terrible.

2. Ciguayos, Indiens lanceurs de flèches qui habitaient les côtes nord de l'île et les États de Caonabo.

par la volonté de Dieu du milieu de la savane [1].

— Où vas-tu avec ta douleur, ô reine! seule au milieu des ombres, le dard empoisonné dans ta puissante main?

Ainsi me parla Mayabonex [2], capitaine des guerriers de Cibao, de l'ouverture d'une caverne au seuil de laquelle il s'était placé pour surveiller les mouvements de l'ennemi.

— A la cime du Xaragua d'où le Nisao [3] se précipite, répondis-je, sans arrêter mon pied sur les pierres escarpées où jamais la plante d'un homme n'avait laissé de trace.

Trois cents caciques me suivaient effrayés. Rapide comme le vol du guaraguao [4], je traversai la Cuesta-Rasa, suivant les rives du

1. Savane, grande plaine sans arbres, couverte d'herbes jaunes et sauvages.

2. Mayabonex, capitaine des troupes du roi Guarionex.

3. Nisao, fleuve qui mugit au sommet du Xaragua et se jette dans la mer à la côte sud. Ses rives sont d'une fertilité excessive.

4. Guaraguao, espèce d'aigle rapide qui se nourrit de reptiles et d'oiseaux.

Pani[1], et j'arrivai pleine de sérénité à l'endroit où le fleuve fécond se divise en quatre torrents.

Là mes capitaines s'arrêtèrent frémissants, et je vis se hérisser leurs cheveux.

Personne n'était allé au delà de cet endroit. Personne, jamais!

Les eaux sacrées du Pani couraient silencieusement depuis la naissance des âges. Personne n'avait osé pénétrer jusqu'à sa

1. Pedro de Lumbreras remonta le fleuve qui roule dans ces montagnes et porte le nom de Pani. Il s'avança ensuite par la Cuesta-Rasa au nord-est de l'île. Il arriva brisé, presque évanoui, au sommet des plus hautes cimes et s'y reposa un instant. Là il se recommanda au Seigneur, effrayé par le bruit épouvantable qui retentissait autour de lui. Il continua sa route et arriva enfin dans un endroit où personne n'était arrivé avant lui, par un chemin hérissé d'obstacles et où l'on pouvait à peine se tenir debout. Là, il se trouva devant un lac qui pouvait bien avoir trois tires d'arbalète de large et une seule de long. Il regarda ce lac l'espace de trois *Credo* et sa frayeur augmenta, car le bruit qu'il entendait n'a point son pareil sur la terre. Plein d'effroi et n'osant rester dans cette solitude, il descendit précipitamment. (Livre III, chap. 5, *Histoire générale et naturelle des Indes.*)

source mystérieuse, la volonté de Vagoniona en ayant ainsi disposé depuis la création du monde.

Les eaux du lac mort reposaient sur la cime la plus haute du Nisao, sans être ridées par la brise, agitées par les tempêtes, troublées par les pluies du ciel, tiédies par la chaleur du soleil.

Tout homme qui osait se mirer dans ses ondes mourait sur le rivage. Seul le butio Biautex [1], cacique des montagnes, avait pu y vivre, parce qu'il connaissait et interprétait les secrets redoutables du ciel.

Je laissai les coquilles sacrées de mon cou sur les rives du Pani. Les caciques inclinèrent

1. A la page 66 du même chapitre V de l'*Histoire des Indes,* il est dit que d'autres chrétiens parvinrent au sommet de Xaragua, où naît le fleuve Nisao; que là vivait le cacique Biâutex, à quinze ou seize lieues de Santo-Domingo, et qu'il était impossible d'y arriver d'un autre côté que du côté nord à cause de l'escarpement des rochers; le bruit qui retentit au sommet de ces cimes est tellement épouvantable que peu d'Espagnols les visitèrent après la conquête; aucun Indien de la plaine ne les avait visitées.

leurs têtes en les entourant de la pointe de leurs flèches; et, comme le poisson, je me plongeai dans les ondes cristallines. Je luttai contre leur impétueuse furie, et peu de temps après je sautai, comme l'hirondelle de mer, sur les rives opposées. Un bruit épouvantable étourdit ma raison... Je voulus un instant avoir peur; mais j'étais de la race des rois d'Haïti : je poursuivis mon chemin.

J'achevai de traverser la Cuesta-Rasa; je grimpai comme le Mohuy[1] sur le sommet des cimes. Sous mes pieds d'énormes quartiers de roches, détachés de la montagne par le poids de mon corps, roulaient dans l'abîme avec un bruit épouvantable. Chaque pas était un nouveau péril; mais ma tête ne se troubla pas; je franchis la distance, de chaîne en chaîne, de tronc en tronc, de précipice en précipice, plus légère que les aigles blancs et plus sereine que la lune.

1. Mohuy, animal de la forme du quemis, plus petit et de couleur plus claire, poil rude et frisé; la chair de ce quadrupède est excellente.

J'étais née des rois fils du Soleil, et mon sang descendait de Vagoniona.

Pour cette raison, je souris au bord de l'abîme, pendant que l'aquilon mêlait les touffes de mes cheveux et que le bruit épouvantable de millions de cataractes étourdissait ma tête, d'où jaillissaient les étincelles de l'agitation.

II

J'arrivai enfin à la cime du Xaragua, sur les rives sacrées du lac de la mort. L'air m'étouffait. La voix confuse des immortels, des hommes et des bêtes fauves, des tempêtes déchaînées sur mon front, ne retenait point mes pas, n'épouvantait en aucune façon mon cœur.

— Cacique Biautex ! criai-je de ma voix claire comme la lune et sonore comme le

chant du rossignol au sein de la paisible nuit.

Pendant quelques moments je n'entendis que le bruit redoutable des ondes du lac. Puis mes oreilles furent frappées par le sifflement du serpent.

Bientôt des épaisses guazumas[1] sortit le vieux cacique. Sa tête était blanche comme la pointe des vagues qui se brisent; son front large était divisé par une cicatrice profonde; ses yeux étaient ardents et colorés comme la flamme; ses sourcils extrêmement arqués, ses joues très-sèches. Ses épaules étaient osseuses et développées; trois hicos[2] garnis de dents de Caribes tués de sa propre macana[3] en pendaient inégalement. Sa main

1. Guazumas, arbre qui produit un fruit pareil aux mûres, dont on fait un breuvage qui a pour propriété principale celle d'engraisser.

2. Hicos, fils de magey, filaments de coco, de heniquem, de yagua ou de coton.

3. Macanas, espèce de lances faites d'acana, de palmier ou de corbana, matières très-dures. Elles étaient larges de trois doigts, de hauteur d'homme et terminées par une poignée. On s'en servait à deux mains comme d'une hache d'armes.

droite était armée de la hache tranchante[1] du sacrifice, et sa main gauche de la flèche affilée. En arrivant auprès de moi, ses prunelles se dilatèrent, sa bouche contractée par la fureur s'ouvrit pour un sourire cruel et laissa voir ses dents aiguës, blanches comme la fleur de la papaya[2].

— Bution, m'écriai-je, écoute la reine Anacaona!

Et mon cœur s'émut devant la majesté de ce chef des prêtres.

— Parle, me répondit le vieillard, frissonnant au son de ma voix et le visage voilé, comme le ciel du soir par les ombres qui montent d'en bas.

— L'étranger, lui dis-je avec une amertume profonde, vient d'arracher aux plages qui l'ont vu naître mon époux Caonabo, le

1. Hache de pierre tranchante comme l'acier, incrustée dans une branche de majagua et ornée de dents de caïman ou d'épines de poissons.

2. Papaya, arbre dont les fleurs sont blanches comme la neige et le fruit couleur d'or sous une croûte verte. Le goût de ce fruit est suave et aromatique.

vaillant guerrier des Cibuqueira qui délivra la patrie du fléau des Caribes, qui dompta les tribus des Ciguayos, les lanceurs de flèches, et qui en fut adoré plus tard, parce qu'il était invincible, grand, généreux comme le soleil, dont les prodigues rayons se répandent sur le front du printemps aimé. La race de Guacanajari a disparu avec la tribu de Marien, jadis l'orgueil des plages de la mer du Nord. Bohechio expire de douleur dans le hamac des rois, et les butios sépareront bientôt de son corps cette tête superbe qui unit les tribus des montagnes arides et des fertiles plaines du Xaragua, pour leur apprendre les secrets de la guerre, pour les conduire puissantes et redoutables aux combats. Guarionex, saisi de terreur, cache ses quatorze tribus dans l'épaisseur des monts boisés; et Gayacoa, comme le serpent, se glisse dans l'ombre, après avoir renfermé ses caciques atterrés dans la profondeur des cavernes d'Amayauna et de Cazibaxagua. L'ennemi devient chaque jour plus orgueilleux; sa cruauté n'a rien d'humain. Nous

autres, rois et reines, il nous oblige à payer le tribut comme des esclaves. Vois plutôt à mon cou ce signe de ma honte[1]. Des races entières disparaissent. Il n'y a plus de patrie; il n'y a plus d'autels; il n'y a plus de prêtres. Toi seul vis tranquille, puissant butio. Quoi! le soleil peut éclairer de telles choses sans que ses rayons de feu tombent sur la terre de nos aïeux et propagent au souffle des vents un épouvantable incendie? Interroge les dieux du ciel, ô vieillard! interroge les esprits de la terre, l'ange de la lumière, l'ange de la mort, et dis-moi la volonté du Tzimes!

Biautex inclina la tête. Ses joues s'inondèrent de larmes, les gémissements étouffèrent ce sublime vieillard, dont les regards lugubres et interrogateurs se promenaient dans l'espace désert de l'éternité.

Il arrêta soudainement sa vue sur le Tzimes d'azur et d'or, gravé de ses propres

1. Bobadilla et Obando firent attacher au cou de chaque Indien tributaire une plaque de cuivre sur laquelle était gravé le tribut qu'il devait acquitter.

mains le jour de ma naissance sur ma poitrine, à l'endroit où battait mon cœur.

— Cacique, me dit-il, le destin des rois d'Haïti est écrit en lettres de feu dans la nuit obscure des temps. Leur race va disparaître. La main du prêtre n'oubliera pas de faire un nœud de plus au quipo[1] des siècles. L'étranger détruira les générations présentes; la renommée de tes aïeux te suivra dans la tombe. Personne ne saura dans l'avenir l'origine de nos dieux, ni celle de ta race généreuse et grande, de ta race aussi vieille que les astres de la nuit et du jour. La race des blancs peuplera tes campagnes, après avoir arrosé les vertes et souriantes collines d'Haïti du sang des tribus vaillantes. Plus tard elle périra, cette race blanche, sous le tranchant de l'épée d'une race complétement

1. On appelait ainsi les écheveaux de fils gardés par les butios, et au moyen desquels ils parvenaient, en les nouant de diverses façons, à garder le souvenir des principaux événements de leur histoire. Ces fils étaient de plusieurs couleurs, et la forme ou la grosseur des nœuds qu'ils faisaient étaient aussi intelligibles pour les butios que les lettres le sont pour nous.

noire qu'elle amènera en esclavage des rives éloignées où commence la terre. Ses larmes n'attendriront pas la justice du ciel. La race blanche périra. La race noire, affranchie de ses fers, engendrera de nouveau des générations jaunes comme la nôtre ; la descendance de Vagoniona sortira de nouveau de la tombe, et la terre de ses pères sera peuplée par les fils des fils du Soleil et de la Lune. Tu connais la loi du destin. Maintenant il s'agit pour toi de mourir en reine.

Je me croisai les bras sur la poitrine, et, fronçant le sourcil comme l'oiseau nocturne, j'essayai de plonger mes regards dans le cœur du butio.

— Pauvre reine, me dit-il, approche-toi de la lagune sur le sein de laquelle la mort a dormi pendant tant de siècles ; baigne dans ses eaux ton front que le désespoir embrase, et renferme dans tes entrailles les secrets impénétrables et mystérieux du destin.

Je m'agenouillai à ses pieds ; j'embrassai ses cheveux blancs.

Il oignit mes membres fatigués avec le suc

balsamique du hobo[1]. Il me donna de l'aniguamar[2] pour apaiser la faim et la soif qui me dévoraient, et, couronnant ma tête des fleurs du penebezenuc[3], il m'accompagna jusqu'au bord du Pani.

1. Arbre très-élevé, dont le fruit est jaune comme la prune de cette couleur. Les Indiens se baignaient dans une infusion de son écorce pour reposer leurs membres. Ils s'endormaient à son ombre pour se guérir des maux de nerfs. Cet arbre n'a de feuilles qu'au printemps. Privés d'eau, les Indiens le déracinaient et se désaltéraient en suçant ses racines, dont la séve abondante est délicieusement rafraîchissante.

2. Aniguamar, la plus délicate et la plus douce des racines, de la classe des patates et de la famille des oignons, qui se compose des atibianeix, des guaracas, des guacaraycas et des guanénagax. Les Indiens les mangeaient bouillies ou rôties, en potage ou en conserve, mais jamais crues.

3. Penebezenuc, herbe merveilleuse qui abonde dans les monts de l'île. Les feuilles en sont larges, aiguës et légères. Elles sont vertes, à l'exception de leur pointe qui est violette. La fleur du penebezenuc est rouge comme le corail. Son fruit tient du raisin et de la mûre. Il croît à hauteur d'homme et parfois atteint la grosseur du bras. Une infusion de ses feuilles guérit les plaies invétérées. Le suc de ses jeunes branches écrasées avec des pierres donne les mêmes résultats.

En me voyant de retour, mes guerriers s'inclinèrent. Le butio étendit ses mains sur mon front. Après avoir reçu sa bénédiction, je me précipitai dans les ondes du Pani et je me trouvai bientôt sur la rive où m'attendaient mes capitaines.

Tous cherchaient à lire dans mes yeux, mais aucun d'eux ne rompait le silence.

Le mystère de mon cœur était sacré pour mes guerriers.

Guaorocaya replaça sur mon cou les coquilles sacrées qu'ils avaient gardées en mon absence, et que les plus féroces d'entre les tribus caribes n'eussent point osé profaner alors.

Pendant la nuit je quittai les montagnes. Au lever du soleil j'entrai dans mon palais de Xaragua :

— Caciques, leur dis-je en m'arrêtant sur le seuil et en m'adressant plus particulièrement à Mayabonex, à Guaorocaya et à Umatex, quand la nuit tombera, soyez avec la tribu des guerriers sur les rives du Bonao, ainsi que mes frères les rois Guarionex et Gayacoa.

Et comme on voit le tas de feuilles sèches rassemblé sous les arbres s'envoler au souffle de l'autan, je vis se disperser au souffle de ma parole les caciques d'Haïti.

III

Le sommeil n'est pas fait pour ceux qui souffrent ; il est inconnu des malheureux.

Ceux qui connaissent la joie jouissent du sommeil pour la goûter de nouveau sans mélange.

Ceux qui ont l'esprit accablé d'angoisses et sont submergés par la douleur, ceux dont l'âme est esclave de la matière et qui doivent subir la tyrannie de leurs semblables, sont dignes de leur sort s'ils peuvent sourire et se livrer au sommeil sans honte.

Je n'avais pas besoin de repos, moi. La fièvre de la vengeance embrasait ma pensée

et me faisait oublier les fatigues de mon corps.

Je vivais sans fermer un instant les yeux. Mes regards erraient dans l'éternelle nuit de mes heures malheureuses.

Je m'assis sur le buho[1] des caciques, et je laissai tranquille près de moi le dard que ma main agitée par la fièvre brandissait depuis la chute du jour sans rencontrer un cœur où le plonger. Je cachai mon front dans mes mains et méditai sur mon destin, sur le sort que le ciel réservait à mes peuples : mon âme brisée voulait s'échapper de mon corps.

La nuit de la mort déployait de plus en plus ses ombres sur tout mon être, que déjà le matin se levait de nouveau à l'horizon. Je sentais la flèche aiguë de la douleur traverser les fibres de mes entrailles, et, cependant, la lumière naissait plus douce que jamais, saluée par les fertiles collines et par les ondes transparentes du Xaragua.

Hélas! ceux qui, mélancoliques et silen-

1. Buho, banc sur lequel s'asseyaient les caciques pour se livrer à leurs prières; les figures des dieux y étaient sculptées avec un certain art.

cieux, pensent à Dieu quelquefois, et sentent une larme de désespoir s'élancer de leur cœur vers leurs yeux rougis, comprendront seuls la douleur de ma douleur ?

Je ne pus contenir le ruisseau de pleurs qui m'étouffait, en voyant naître cette clarté bénie qui se répandait en torrents de feu sur le monde.

— Adieu, m'écriai-je, ciel d'azur de mes aïeux ; adieu, sommets verts du Cauta, du Xaragua et du Cibao ; adieu, fertile Ozama[1], Neira transparent, Juna couronné de fleurs, et toi, Cotuy, sur les rivages bleus duquel les ondes viennent balayer la poussière d'or ; adieu, Janico, sur les rives agrestes et mystérieuses duquel j'ai entendu la douce voix de

1. Ozama et Neira, deux ruisseaux qui traversent l'île dans toute sa longueur. L'Ozama se jette dans la mer du côté sud ; il traverse la ville de Saint-Domingue en venant du nord, où il prend sa source, et reçoit, à une lieue en avant de la ville, le grand fleuve Isabela, qui vient du nord-est ; il a quatre brasses de profondeur. Le Neira prend sa source au nord et se jette également vers le sud dans la mer. Il traverse la ville San-Juan de Maguana, il est rapide et profond ; c'est dans les eaux de ce fleuve que l'on pêche le manati.

mon père pendant les soirées délicieuses du printemps; adieu, palmiers couronnés de fruits délicieux; adieu, jarumas [1], xagua [2], copeyes [3], majaguas [4], caobas, guaconaxes [5],

1. Jarumas, arbre énorme aux larges et épaisses feuilles, plus grandes que celles du figuier d'Espagne. Le fruit en est large d'un doigt et très-doux. Les sauvages le mangeaient et guérissaient les blessures avec son suc. D'un côté ses feuilles sont vert clair et de l'autre presque blanches.

2. Xagua, arbre élevé, haut et droit. Son bois est plus court que celui du frêne; les sauvages s'en servaient pour leurs lances. Son fruit est de la grosseur du pavot; il a très-bon goût, et on en extrait une eau transparente avec laquelle les naturels s'oignaient les jambes et le corps quand ils se sentaient fatigués. Cette eau a la faculté de resserrer les chairs et de les teindre en noir pour plusieurs jours. Les sauvages se préparant à la guerre se peignaient avec cette eau, et parvenaient à revêtir la couleur du jais.

3. Copeyes, arbre énorme de matière très-dure, sur les feuilles duquel les sauvages gravaient certains signes pour aider leur mémoire. Dans les premiers jours de la conquête, les Espagnols se servaient de ces feuilles comme de papier.

4. Majagua, arbre gigantesque dont la feuille est verte, fraîche et très-large. Le fruit de cet arbre a la forme de l'olive et la saveur des cerises.

5. Guaconax, arbre de la grandeur du poirier. Sa

macaguas[1], guayacanes, qui entourez de votre ombre le palais des rois! Adieu, m'écriai-je, monde inondé de larmes, rossignol mélancolique, oiseau chanteur, tomégin léger, tourterelle jalouse et paisible, tocororo[2], couvert de plumes d'émeraude, charpentier couleur de feu; adieu, touffes de

feuille est semblable à celle du grenadier, un peu plus étroite cependant. Malgré son apparence sèche, le tronc du guaconax est plein de séve, et ses branches s'élancent droites vers le ciel. Allumé, il sert de flambeau; des tisons de son bois servent aux pêches nocturnes. Ses branches, bouillies dans une certaine quantité d'eau, produisent une espèce d'huile qui arrête le sang et guérit les blessures de l'arme blanche; elle guérit également les humeurs froides. Cet arbre est un des plus extraordinairement utiles à l'humanité.

1. Macagua, arbre fruitier assez semblable au guyacan; son écorce est tachée de vert et de gris, sa feuille est semblable à celle du madrono, mais plus petite et moins verte. Il produit un petit fruit jaune comme l'ambre; son bois est fort et très-noir au cœur. Une infusion de ce bois guérit les boutons, les abcès et les plaies anciennes.

2. Tocororo, oiseau très-joli de couleur vert tournesol. Sa tête et son collier sont écarlates ou d'un bleu foncé et blanc.

curia[1], herbes et fleurs par lesquelles j'aimais, avec la tendresse indicible de l'âme éprise, tout ce qui avait la vie, la couleur, le mouvement, la voix et l'intelligence, sur le sol adoré d'Haïti.

Les paroles du cacique Biautex résonnaient sans cesse à mes oreilles.

Les heures augmentaient mon ennui.

Tout s'achevait pour moi ; je croyais voir pour la dernière fois la terre de nos aïeux ; je connaissais ma destinée ; mais j'ignorais encore le moment où mes yeux se fermeraient pour toujours à la lumière.

Le soleil avait laissé son lit couleur de rose ; il se levait des mers, serein, majestueux et grand, resplendissant de cette justice impartiale qui nourrit et vivifie avec la même bonté les hautes cimes et les grains

1. Curia, herbe odorante et très-fraîche qui sort à peine de terre. Elle produit des fleurs grises très-petites et très-jolies, qui sont le symbole de l'amour. Une infusion de ces fleurs réveille les sensations et dispose au plaisir. Les naturels s'en lavaient les épaules, tant à cause de cette faculté que de celle qu'elle a d'éloigner toute espèce d'insectes.

de poussière, les arbres orgueilleux dont le front se perd dans la nue et les humbles herbes qui osent à peine détacher le leur de la superficie de la terre.

Sa lumière vivifiante reconfortait le cœur des forts et le tremblant esprit des pacifiques, la tête courbée de la vieillesse et le front souriant de l'adolescence ; il faisait à tous une part proportionnelle de ses rayons, sans imiter l'orgueilleuse humanité dans l'inégale distribution que son cœur avare et malade fait de ses rares bienfaits.

Je considérais sa grandeur, accablée sous le poids de mon infortune, quand j'entendis une voix lointaine qui disait :

— Je te salue, seigneur du ciel et de la terre ; ta lumière remplit de gloire tout ce qui existe ; les ruisseaux, les arbres, les oiseaux et les fleurs te bénissent avec leur champêtre harmonie. Mon cœur te salue comme eux, mais il est mélancolique. Pourquoi donc l'amour de mes amours, l'âme de mon âme ne chante-t-elle pas ainsi que moi ton retour? Son esprit cependant est

pur comme tes rayons, son amour innocent comme l'amour de ma mère. Éclaire son chemin; illumine sur ses lèvres le divin sourire; donne, ô soleil, la joie et la paix à son tendre cœur.

La voix qui chantait ainsi était celle de ma fille.

Je me levai précipitamment du buho; je la cherchai entre les arbres épais.

La vierge était aux pieds des tamariniers; elle pleurait.

— Ma mère! s'écria-t-elle, dès qu'elle m'aperçut.

— Ma fille! lui répondis-je, en regardant ses joues pâles et humides.

— Ma mère! ta douleur est infinie!

— Ma fille! ton cœur est plein d'angoisses!

Alors elle se jeta dans mes bras; elle me couvrit de baisers; les sources de nos cœurs s'ouvrirent et nos larmes d'amertume se mêlèrent.

—Ma mère, j'aime, de tout l'amour de mes

entrailles, me dit tout bas la tremblante Higuanamota.

Je l'écoutai pensive, et fixai sur son front l'éclair du regard maternel qui plongea dans la profondeur de son être.

Pauvre fille de mon âme !

Jamais elle ne s'était écartée de la chaleur de mon sein; j'avais veillé sur ses sourires, sur ses songes, sur ses jeux et sur ses prières; ma main conduisit sa main sur l'areito [1]; ma voix apprit à sa voix l'harmonieux cantique du rossignol; mais, hélas ! je n'avais pas vu à temps le venin qui empoisonnait ses jours innocents.

— Qui donc aimes-tu? lui demandai-je pleine de crainte, attendant que ses lèvres me révélassent le nom de celui qui me remplaçait dans son cœur.

— Cet étranger, me répondit-elle pleine

1. Areito, romance qui décrivait les événements passés. Les sages l'enseignaient aux vierges qui la chantaient quelques jours consécutifs; et, de butios en butios, de vierges en vierges, ils transmettaient l'histoire de la patrie et des grandes actions de ses enfants.

de candeur, en tendant la main vers la route ombreuse par laquelle s'avançait un guerrier couvert de fer et armé pour les combats[1].

J'allais la maudire quand j'entendis la voix de mon destin qui me criait :

— Tu vas bientôt mourir, Anacaona, et ta race cessera d'être pour l'éternité.

Je jetai les yeux sur Guevara qui s'avançait en silence.

— Bénie sois-tu, Higuanamota, belle et pure comme l'étoile du matin, dit-il à ma fille en s'approchant d'elle ! que le ciel couronne tes ans de ses fleurs et sèche les larmes de ta pauvre mère !

La vierge tendit la main au guerrier et

1. Ce jeune homme se nommait Hernando de Guevara ; il appartenait à une famille distinguée ; ses manières étaient excellentes et sa beauté parfaite ; il était brave, généreux, mais libertin, révolutionnaire et inquiet. Colomb l'exila d'Haïti et l'envoya en Espagne ; mais n'étant pas arrivé à temps pour s'embarquer avec Ojeda, il demeura à Cahoyes, village voisin de Xaragua ; il visita fréquemment la maison d'Anacaona et se fit aimer de sa fille Higuanamota, qui, selon les historiens, était un modèle de beauté. (Oviedo.)

l'amena près de moi avec l'innocence d'un esprit céleste dont la tendresse divine a inondé le regard.

— Mère, me dit-elle toute tremblante, je l'aime de toute mon âme; je l'adore !

— Je l'aime également, reine Anacaona, ajouta le guerrier, et je ne me séparerai d'elle que pour descendre dans la tombe. Je lui apprendrai à bénir Dieu ; je sèmerai son chemin de plaisir et de félicité.

Sa voix était bonne, et je n'éprouvai rien de douloureux au cœur en l'écoutant ; mais j'entendis la malédiction de Caonabo qui s'élevait vers nous de la profondeur des mers ; son ombre couverte de sang se dressa devant moi en criant vengeance ; mes cheveux se hérissèrent !

Ma fille et le guerrier demeuraient à genoux devant moi.

J'étais mère !

Le destin me répétait à chaque moment que ma dernière heure marquée par l'ange était arrivée. Étouffant la haine de mon âme, fermant les yeux à la vengeance provoca-

trice, je couronnai leurs têtes de fleurs, unissant pour tous les jours de la vie leurs innocentes mains.

Le guerrier baisa mon front; il semblait plein d'amour et de reconnaissance. Puis il disparut entre les arbres après avoir pressé la main de mon enfant.

La vierge, remplie de joie, me conduisit à la grotte qui renfermait mes armes, et je m'y livrai de nouveau à mes lugubres pensées.

IV

Je couvris mon front de la couronne des rois; j'ornai mon cou des cibas et des coquilles sacrées; je teignis mes paupières; je frottai mon corps avec des feuilles de boho; je vernis mes bras avec le suc de la xagua; je suspendis à mes épaules les flèches empoisonnées avec le guao et le mancenillier; j'at-

tachai à ma ceinture le guïro de higuëro[1], plein de suc de guaconax; ma main brandissait le dard aigu trempé dans le sang des serpents de Guanima.

Higuanamota me contemplait avec surprise; et moi, en voyant la tendresse et l'indécision dans ses regards si chers, je renfermai dans le plus profond de mon être la douleur cuisante et l'agitation fébrile de celui qui se couvre de ses armes de guerre pour voler à une mort certaine, et qui voit pour la dernière fois les personnes chéries de son cœur.

Armée de la sorte, j'entrai dans la salle des caciques.

1. Higuëro, arbre de la grosseur du maral de Castille; son fruit, assez semblable aux citrouilles, se nomme guïro; il est rond ou allongé et peut contenir trois ou quatre litres d'eau. Les Indiens en façonnaient l'écorce, qu'ils polissaient avec soin après l'avoir ornée de dessins de couleur et de coquilles d'or. Ils donnaient aux vases résultant de ce travail le nom de xicara; ils servaient dans des vases de cette nature leurs breuvages, leurs baumes et quelquefois leur nourriture; ils employaient également des tasses de coco poli qu'ils teignaient de noir.

Bohechio venait d'expirer; ses femmes répandaient des larmes autour du lit mortuaire. Aucun sacrificateur n'était là pour lui couper la tête; le tambour sacré ne résonnait pas dans l'enceinte; le xauxau[1] ne se distribuait point aux guerriers; il n'y avait auprès de sa dépouille funèbre ni butios, ni sages, ni vierges, et cependant ce cadavre était celui du chef de guerre des vaillantes tribus de Xaragua.

A quelle misérable situation la tyrannie étrangère avait-elle réduit les rois d'Haïti!

Je contemplai silencieuse la pompe et la vanité de la grandeur, fétide comme la mort

1. Xauxau, pain blanc et très-fin que les sauvages extrayaient d'une racine nommé ipatex, draconan, nubaja, tubaja ou coro. Ils l'écrasaient entre deux pierres, la passaient ensuite dans un tamis, ne conservant que la substance farineuse. L'eau résultant de cette mouture était un poison subtil. Ils plaçaient le pain pétri sur des espèces de pierres, nommées bourren, sous lesquelles ils allumaient un grand feu. Ils obtenaient ainsi des cazalis, tourtes excellentes qui apaisèrent plus d'une fois la faim des conquérants eux-mêmes.

et dispersée comme la fumée par le vent de l'adversité.

Je compris, pleine d'affliction, que la majesté des rois est aussi éphémère que le nuage; que leur grandeur n'est rien sans la vertu et sans la piété de leur cœur; que l'adulation des vivants n'accompagne les puissants que jusqu'au sépulcre sur la pierre duquel elle se répand en éclats de rire au mépris de l'humanité.

Absorbée par ces tristes idées, le cœur soulevé de dégoût, je quittai la salle.

— Reine de Xaragua, me dirent Umatex et Guaorocaya, en me voyant sur le seuil du palais, les tribus te jurent fidélité et courbent les genoux devant toi.

Le batey [1] était plein de capitaines qui désiraient pleurer la mort de Bohechio, mais qui acclamaient avec enthousiasme mon avé-

1. Batey, place destinée aux jeux de balle que les naturels affectionnaient. Les balles dont ils se servaient étaient faites de résine et préparées au feu de telle sorte qu'elles étaient plus élastiques que celles de gomme employées en Europe au même usage. Les areibas se chantaient également sur ces places.

nement au trône, suivant l'habitude fatale qui consiste à acclamer le souverain nouveau et à tourner les épaules à celui qui est mort.

Je me plaçai au milieu d'eux et leur tins ce langage :

— Guerriers des tribus de Xaragua, de Cibao, de Higuey, de Guahava[1], de Sabana, d'Amigayahua, de Guacayarima et des peuples errants qui vivent dans la profonde obscurité de Cazibaxagua ou dans les déserts impénétrables des montagnes du Nisao, que Vagoniona fasse descendre dans vos cœurs le courage indomptable des héros, pour que vous puissiez délivrer de la tyrannie le sépulcre de vos pères et la terre de vos fils, baignés de vos larmes amères! A la chute du jour, conduisez les tribus sur les rives de Bonao; Anacaona s'y rendra; et que le Dieu du ciel et de la terre nous assiste!

1. Guahava, Sabana, Amigayahua, Guacayarima, tribus sauvages et féroces qui vivaient dans la profondeur des cavernes souterraines ou sur les cimes inaccessibles des montagnes. La ville de Santa-Maria de la Paix fut construite en 1500 pour rappeler leur extermination.

V

Ainsi que des oiseaux débandés, les caciques se répandirent à la recherche de leurs hommes de guerre, par les sierras et par les savanes.

Le soir venait.

Les ombres se groupaient à l'horizon en nuages qui semblaient vivre, elles attendaient que la nuit fût complète.

Guaorocaya et Umatex suivaient mes pas ainsi que l'eussent fait des xulos [1].

Nous étions à Bonao, vers les premières heures de l'obscurité. A peine étais-je entrée dans la savane que je commençai à voir les montagnes illuminées par les caobas [2] qui

1. Xulos, chiens d'Haïti, très-fidèles, mais sans voix.
2. Caobas; on appelle de ce nom des torches de pin

répandaient dans la nuit leur aromatique lumière.

Chaque flamme était un cacique ; les phalanges semblaient une multitude d'étoiles, les guerriers s'étant graissé le front avec les entrailles du cocuyo[1].

Pas une voix, pas un bruit ne troublait le vague silence qui régnait parmi les tribus réunies ; elles s'approchaient dans l'obscurité comme autant de nues grossies par l'orage, et elles se préparaient au combat.

Toutes descendirent dans la savane, commandées par Guayacoa, le plus prudent, le plus astucieux, le plus rapide des caciques, roi de Guahava et de Guacayarima. Il était suivi du roi Guarionex, le paisible seigneur

enduites de résine qui donnent une lumière très-belle et de beaucoup de durée.

1. Cocuyo, espèce de scarabée dont les yeux jettent une lueur bleue resplendissante ; ils ont sous le ventre une ouverture de la grosseur d'une lentille qui projette une lueur semblable. Les Indiens s'éclairaient la nuit au moyen de ces insectes, et pour causer de l'épouvante à leurs ennemis ils se frottaient le front et les paupières avec les entrailles de cet animal qui avaient la propriété de briller pendant longtemps.

des quatorze tribus de la plaine, dont il avait remis le commandement au fier Mayabonex, semblable à l'ouragan destructeur et regardé par les caciques comme le dieu des batailles. Les tribus du Xaragua venaient ensuite ; ces reines du grand lac et des hautes sierras du Nisao obéissaient au grand butio Biautex, dont le nom faisait trembler les Caribes du Boriquen et du Juna, et dont l'inspiration descendait du ciel.

Aux côtés de Biautex marchaient les tribus de Ciguayos, adroites à lancer des flèches empoisonnées; elles étaient commandées par Umatex, guerrier prudent, ayant le regard de la couleuvre, les yeux enflammés, cruels et menaçants. Sa poitrine était couverte de cicatrices et son bras faisait courber les pins les plus hauts sous ses efforts puissants.

Les tribus des cimes arides du Cibao venaient ensuite ; leurs capitaines paraissaient des phalanges de guaraguaos pour la légèreté et pour l'amour du sang. Elles avaient appris de Caonabo à tendre l'arc, à se servir des ter-

ribles macanas et à lancer la pierre avec les lanières du majagua [1]. Guaorocaya les commandait, beau comme la lumière du matin, droit comme le cèdre du Cibao, dur comme l'acana et puissant à lui seul comme une multitude de tribus.

Chaque phalange avait avec elle son roi, chaque roi ses caciques, chaque cacique ses guerriers accoutumés à la fatigue.

D'un côté étaient ceux qui lançaient le dard, de l'autre ceux qui lançaient la flèche empoisonnée.

Là, on voyait ceux qui combattaient avec la fronde ; ici, ceux qui se servaient de la pesante majana.

Plus loin, enfin, ceux qui tuaient avec l'os du manati [2], avec l'épine aiguë du porte-épée ou avec la hache destructrice, constel-

1. Majagua, arbre dont l'écorce servait aux naturels pour tresser des cordes et faire des frondes.

2. Manati, espèce de poisson ; sa peau, très-épaisse, servait d'arme aux Indiens, qui la découpaient en longues baleines. Ses os aigus, qui sont durs comme le fer, leur servaient de pointe de lances.

lée de pointes marines et armée des dents pointues du caïman [1].

La plaine semblait une mer immense d'hommes et d'armes, éclairée d'une façon sinistre par la lueur des caobas.

Guarionex, Guayacoa et Biautex s'avancèrent vers moi et me dirent :

— Reine Anacaona, nous sommes ici avec nos vaillants.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse! caciques, leur répondis-je. Guacanajari et sa tribu ont disparu de la terre. Mes guerriers sont les seuls qui demeurent sur le Cibao; les anciens et les vierges dorment dans le sépulcre. Le roi de Xaragua vient de succomber solitaire et plein d'angoisses sous le joug amer de la servitude. La patrie est menacée par le fer impie de l'étranger que la maladie retient aujourd'hui dans les murailles de ses forts. Aujourd'hui ses soldats luttent contre la faim et contre le désespoir, lâchement cachés dans la Vega-

1. Caïman, espèce de crocodile que l'on voit en grand nombre dans les eaux du lac Xaragua.

Real[1]. Nous sommes innombrables, pleins de force et de jeunesse; leurs armes sont terribles; elles tuent avec le feu; leurs épées fendent comme des éclairs; les bêtes fauves qui les accompagnent sont cruelles et ont des dents dévastatrices; mais nos flèches sont trempées dans un poison qui fera couler la mort jusqu'aux sources de leur existence; le dard aiguisé à la chaleur de la caoba vibrera dans leurs chairs; la manaca des ciguayos brisera leurs crânes, et la pierre mortelle du jeniguen fendra sans pitié leurs fronts. Nos mains mettront le feu à leurs forteresses, et nous n'aurons pas besoin demain que le soleil resplendisse, parce que la terre sera illuminée par les flammes de leurs bûchers. Caciques, la patrie nous devra la vie et la liberté.

Après mes paroles, un silence profond régna parmi les rois.

1. Vega-Real, emplacement sur lequel était construit le fort de la Conception, au pied des montagnes du Cibao et à une demi-lieue de la résidence de Guarionex.

— Au combat! allais-je m'écrier, lorsque Biautex s'avançant vers moi posa ses mains sur ma tête.

— Arrête, reine, me dit-il, et vous, caciques, écoutez la volonté du ciel!

Les capitaines se groupèrent autour du vieillard pensif, qui, tournant vers la lune ses yeux épouvantés, attendait l'inspiration suprême du Tzimes.

Le butio mit le feu aux branches entassées, et les chefs des tribus s'assirent en cercle autour des flammes sur leurs cibucanes [1].

Le prêtre jeta au feu les feuilles du sacrifice, et les caciques placèrent les tabacos dans leurs narines pour aspirer le parfum sacré [2].

1. Cibucanes, sacs tissés avec l'écorce des arbres ou les fils du heniquem, du coco, du maguei et du cabuya. Les Indiens s'en servaient pour porter leurs provisions de guerre.

2. Oviedo, dans son *Histoire générale et naturelle des Indiens,* chap. XI, pag. 130 et 131, s'exprime ainsi : « Les caciques et les guerriers donnaient le nom de tabacos à certains petits bâtons creux de la grosseur

Biautex remplit la tasse des immortels, et en distribua la liqueur à mes guerriers. Transporté soudain par l'inspiration d'en haut, il lança dans les airs sur mes peuples la volonté du ciel, que lui seul pouvait arracher aux profondeurs impénétrables de l'éternité.

— Anacaona, roi des tribus, capitaines et guerriers, vous voulez lutter en vain contre la volonté de Dieu, dit-il d'une voix sépulcrale et pleine de sanglots. La race de Vagoniona va disparaître de la surface de la terre pour renaître de nouveau avec son esprit dans une nouvelle génération d'hommes quand le destin, qui renoue le fil des temps, donnera le signal de la résurrection.

du petit doigt de la main. Ces tubes étaient divisés en deux parties communiquant entre elles; ils en plaçaient dans leurs narines l'extrémité supérieure, et plongeaient l'autre extrémité dans la fumée des herbes qui brûlaient devant eux. Les Indiens brûlaient parfois cette herbe et la fumaient ainsi que nous; ils respiraient le parfum aromatique des tabacos jusqu'à ce qu'ils tombassent sur la terre, en proie à un sommeil pesant et excessivement agité. »

Mes tribus frémirent d'épouvante, et la crainte courut parmi mes capitaines. Biautex immobile, luttant contre la fermentation du maguei [1], tomba endormi sur la terre dans une extase divine.

Remplie de terreur, contemplant les rois, les caciques et les capitaines, enivrée par la fumée et par la liqueur du sacrifice, j'élevai mon esprit vers le ciel; je versai des larmes abondantes, tremblant que cette heure ne fût l'heure fatale signalée par le ciel pour mon trépas.

A peine le crépuscule paraissait-il à l'horizon que la retentissante clameur de mes tribus fit frémir mes os.

— Rois et capitaines, m'écriai-je, aux armes!

Mais les rois et les capitaines étaient étendus comme des pierres sur les cibucanes.

Le gouverneur, semblable à l'aigle, accourut de la Vega-Real, à la tête de ses

1. Maguei, infusion de la plante de ce nom avec laquelle les prêtres indiens s'enivraient pour recevoir l'inspiration du Tzimes.

guerriers, et tomba à l'improviste sur mes tribus négligentes.

Mes capitaines dormaient du sommeil du sacrifice, les tribus se heurtèrent entre elles; tout fut épouvante et confusion; du milieu des ombres épaisses tombaient sur nous des animaux féroces, rompant les os et déchirant les chairs nues de mes Indiens. Des files entières de mes lanceurs de flèches succombaient au tranchant de l'épée; tout fut désolation et ruine. Le hennissement des chevaux, les terribles aboiements des chiens, les cris des moribonds firent entrer la crainte dans toutes les têtes, et mes tribus démoralisées s'enfuirent honteusement.

Les xulos furieux arrivaient déjà jusqu'à moi et me montraient leurs dents voraces, quand, au bruit de la lutte et aux cris des mourants, Guayacoa et Guarionex ouvrirent les yeux pour fuir le nuage de feu qui les entourait, pour éviter le piétinement des chevaux et les morsures cruelles des chiens insatiables du gouverneur.

Bien que d'une façon tardive et inutile,

Mayabonex, Guaorocaya et Umatex combattaient en héros. Guaorocaya, couvert de blessures, me voyant chercher la mort et diriger mon dard vers le cœur de l'ennemi, me saisit dans ses bras nerveux, et, comme l'ouragan emporte les feuilles et les disperse au travers des savanes, il m'emporta toute sanglante dans les profondes cavernes des sierras du Xaragua.

Umatex me suivait; Mayabonex était tombé, criblé de blessures, au pouvoir de l'ennemi avec les quatorze caciques de son roi Guarionex [1]. La campagne resta couverte

1. Guarionex, cacique de la Vega-Real, était sur le point de se convertir au christianisme, lorsque sa femme fut violée par un des soldats du fort de la Conception nommé Barahona. Le cacique furieux brisa l'image de la Vierge, laissée dans une chapelle par des missionnaires, et souleva le peuple. Les Espagnols se vengèrent cruellement des tribus de ce cacique et torturèrent plusieurs de ses capitaines. L'horreur de ces supplices irrita de plus en plus les Indiens, et comme Guarionex voulait venger l'honneur de sa femme, il prépara le soulèvement de Bonao.

Malgré le secret recommandé à tous, la nouvelle de la conjuration parvint au fort de la Conception. Les

de cadavres; mes Indiens faisaient de leurs corps déchirés une garde d'honneur au vieux Biautex, cacique des cimes inhabitées du Nisao.

Et le jour parut!

Jour d'opprobre et de honte pour l'histoire.

Il n'y avait plus de guerriers vivants dans la savane; la terreur et le désespoir régnaient autour de Bonao, ainsi que le silence

Espagnols envoyèrent alors un Indien porter dans une canne une lettre au gouverneur, qui se trouvait à Saint-Domingue. Ce messager, bien qu'arrêté par les naturels, parvint cependant à remplir sa mission. Colomb arriva en toute hâte avec ses soldats au fort de la Vega, d'où il partit à leur tête pour Bonao, et il surprit les caciques pendant leur sommeil. Oviedo, chap. XI, p. 61 de son *Histoire générale et naturelle des Indiens,* s'exprime ainsi : « Le gouverneur marcha toute la nuit, et arriva près de la demeure du roi Guarionex, qu'il assaillit avec cinq cents hommes. L'impétuosité de l'attaque fut telle, que la victoire ne fut pas un instant douteuse. Comme les Indiens ignoraient l'art de la guerre, on en tua un grand nombre. Le roi Guarionex et quatorze caciques furent faits prisonniers et pendus. » Quelques historiens affirment que quinze mille Indiens furent tués cette nuit-là.

profond que l'extermination des batailles laisse derrière elle.

Le ciel souriait, et le soleil dorait délicieusement le profil des nues couleur de rose; et, pendant que l'aura et le guarago promenaient leurs yeux étincelants sur la proie magnifique que leur offrait la volonté de Dieu, l'étranger, rassasié de sang, triomphateur et superbe, regagnait la Vega-Real, traînant à sa suite les quatorze caciques enchaînés.

Et moi, pauvre reine d'Haïti, cachant ma honte et l'opprobre de mes tribus, blessée et baignée de larmes, je demeurais au fond des cavernes, sur les hauteurs du Xaragua.

Hélas! combien sont mystérieux et incompréhensibles les desseins du Créateur du ciel et de la terre!

VI

Concevoir les plus grandes entreprises; rêver leur réalisation dans l'espace infini de la pensée; attendre de leur réussite le bonheur et la vie, puis les voir s'évanouir comme une vaine fumée au souffle de la volonté du Tzimes, est la plus cruelle des amertumes qui puissent abreuver notre esprit.

Voir des yeux le péril, toucher le bord du précipice, comprendre le salut et rouler jusqu'au fond de l'abîme, poussé par la fatalité, est une chose affreuse que jamais le cœur malheureux des créatures n'achève de maudire et de pleurer.

Je compris, après ce combat, que la ruine des tribus peut résulter parfois d'un excès d'attention pour le Dieu des batailles.

Mon cœur me l'avait dit.

La grandeur de l'entreprise et la gravité

du péril voulaient une extrême rapidité d'exécution ; mais la piété religieuse voulait que la vaine fumée du sacrifice arrivât au ciel, que le butio pénétrât les secrètes volontés du destin et que l'extase sainte enivrât les rois et les caciques.

Dieu l'avait dit ; la coutume sacrée du culte le voulait ; il en fut ainsi pour la ruine de mes peuples et le désespoir de mon esprit affligé.

Accablée de fatigue, couverte de blessures, pensive, mélancolique et triste comme la tourterelle qui a perdu ses petits ou qui les a vus mourir sans défense entre les serres cruelles du guaraguao, abandonnée du ciel et de la terre, je courbai la tête et je m'assis sur une pierre dans l'intérieur de la grotte obscure de Cazibaxagua.

Maudit soit celui qui est né sous les ailes empoisonnées de l'ange du malheur!

La malédiction du ciel est écrite sur son front, comme un rayon de flamme que rien ne peut écarter de la terre, lorsque le soleil a resplendi.

Vivre pour pleurer; pleurer jusqu'à la mort; mourir dans le désespoir sous les coups du malheur !

Tel était mon destin.

Guaorocaya et Umatex me contemplaient immobiles, appuyés sur leurs arcs, l'âme transpercée d'ennui, comprenant la douleur de ma douleur.

Pauvres guerriers, la patrie bénira vos noms dans l'avenir, comme je les bénis aux jours de deuil de mon existence.

— Laissez-moi seule avec ma douleur, leur dis-je.

Les deux caciques se retirèrent abattus à l'entrée de la grotte ombreuse et cachée de Cazibaxagua, retraite vénérée de mes peuples et inconnue des étrangers.

La perte de mon sang avait affaibli mon corps, et à peine m'était-il possible de lui rendre sa vigueur avec le guaconax que je venais d'appliquer sur mes blessures, ou avec le suc du hobo dont je me frottais les jointures.

Accablée de fatigue, je tombai sur les

feuilles qui jonchaient le sol, et mes yeux se fermèrent pour la première fois, après bien des jours de tribulations et d'angoisses.

Ils venaient à peine de se clore à la lumière, lorsque je m'entendis appeler par une voix du ciel, confuse d'abord comme le bruit du torrent, mais bientôt harmonieuse et douce comme le chant du rossignol qui pleure la chute du jour.

— Anacoana, me disait cette voix, réveille-toi, car je viens adoucir les heures de ta triste vie.

Je sentis sur ma bouche un baiser amoureux, doux comme le miel de Guanani.

Mes sens s'émurent doucement au suave parfum des herbes de la montagne.

J'ouvris les yeux, et je me trouvai entourée de la transparente lumière de la première heure du jour, parée de nuages couleur de rose, d'azur et d'or.

Pleine de grandeur et de majesté, ma pauvre sœur Ainaima était assise près de moi.

Ses yeux ne versaient aucune larme; son front n'était plus pâle; ses joues ne portaient

point la trace de la souffrance; elle souriait comme les arbres pendant la saison des fleurs; ses prunelles brillaient ainsi que brille le ver luisant, compagnon de la lune candide; ses cheveux flottaient embaumés des plus suaves parfums. Ses belles épaules étaient doucement caressées par deux ailes vaporeuses de plumes nacrées, pourpres et transparentes comme l'écume des mers; son corps, blanc comme la neige des monts, était enveloppé d'une gaze céleste, brodée d'écarlate et d'or.

Ainaima m'attira sur son cœur, versa sur mon front ses larmes bénies, et bientôt, comme si elle se fût endormie, elle laissa sur mon sein tomber sa tête charmante. Mon cœur sentait le battement imperceptible de ses tempes couronnées de feuilles et de pierres précieuses.

— Anacaona, me dit-elle, je me lève de la ténébreuse obscurité du sépulcre pour consoler ta douleur. Je passe tranquillement les jours dans cette obscurité, sans que ma tombe soit troublée par l'impiété des vivants ou

par l'infatigable persécution des années. Guacanajari sommeille à mes côtés, malheureux encore, même dans la silencieuse région de la mort, parce que ses ossements sont embrasés par son amour pour la femme qui empoisonna sa vie. Auprès de moi reposent également comme deux anges les fils de mon cœur. Ainsi que l'ombre de Caonabo qui t'attend pleine de deuil au delà des limites poudreuses de la tombe, les esprits immortels des rois m'entourent. Vagoniona, descendant du soleil et de la lune, préside au silence sépulcral de nos générations endormies. Ne pleure pas, Anacaona, tes derniers jours sont proches et tu viendras me rejoindre couronnée de fleurs dans la nuit tranquille et bénie du tombeau.

Je caressai ma sœur, enivrée de son amour infini. Je couvris sa tête de baisers, et, dans un transport d'allégresse, je l'étreignis dans mes bras.

Le rossignol chanta.

Je la vis trembler et pâlir.

— Qu'as-tu, mon âme, lui demandai-je !

— La lune se cache, me répondit-elle ; le matin va venir ; il faut que je retourne dans ma tombe avant que reparaisse le jour, car autrement les portes de l'éternité me seraient à jamais fermées.

Conduis-moi jusqu'à ma demeure sombre, me dit-elle avec mélancolie, avec cette tendresse infinie et pleine d'angoisses que répandent les regards de celui qui aime comme on aime au ciel.

Je lui donnai ma main brûlante de fièvre et, réunies comme deux colombes dont les ailes se touchent, nous traversâmes les ruisseaux, les monts boisés, les savanes désertes, à la lueur azurée de la lune.

Nous arrivâmes enfin au sépulcre d'Ainaima.

Étouffée par les sanglots, elle s'évanouit dans ses larmes comme une vapeur qui disparaît dans la mer. Je demeurai seule, la tête perdue, dans le silence et dans la solitude du matin.

Je rouvris les yeux enfin.

L'aube naissait en réalité.

Le soleil dorait de ses rayons enflammés les ombrages épais qui cachent l'entrée de Cazibaxagua.

J'étais assise sur la pierre qui recouvrait la tombe dans laquelle j'avais enterré de mes propres mains les ossements d'Ainaima et de Guacanajari, pour que l'irrévérence des étrangers ne profanât pas leur sommeil éternel.

VII

Trois fois la lumière qui éclaire le jour avait brillé à l'horizon, sans que mes caciques vissent les plumes de ma tête onduler parmi les tribus éparses de Xaragua.

Mon palais était enveloppé dans la céleste malédiction, et mes peuples, désespérés et malades, souhaitaient la mort pour être plus promptement délivrés de l'insupportable poids de l'existence.

Mais l'espoir qui n'abandonne jamais les malheureux soutenait mon corps et, par éclairs aussi, l'âme de mes tribus désolées.

Les étrangers commençaient déjà à remarquer mon absence lorsque je rentrai dans mes domaines. L'ennemi ne m'avait pas reconnue lors du combat de Bonao, et mes caciques se seraient laissé arracher le cœur avant de trahir leur reine.

Les sauvages ne connaissent pas la trahison.

Le gouverneur ne se doutait pas de la soif de vengeance qui dévorait mes entrailles.

Rusée comme le serpent, je me présentai dans mes domaines la tête ornée de frais rameaux de penebezenuc et de guayaba, comme si je venais des fêtes délicieuses de la virginité.

Mon cou était orné de guirlandes de curias et mes mains faisaient résonner la marimba[1] mélancolique, qui accompagna

1. Marimba, espèce de tronc carré et percé au milieu, ayant une longueur d'une demi-coudée. — Sur l'ouverture les Indiens plaçaient des lames très-fines d'or, de

jadis les chants amoureux de mon heureuse jeunesse.

Ma fille Higuanamota m'attendait sur le seuil de mon palais, joyeuse et sans inquiétude comme le sont toujours celles qui ne connaissent que les premiers âges de la vie. — Folle d'amour, elle contait les secrets de sa tendresse aux ruisseaux et aux buissons, aux oiseaux et aux fleurs de toutes les rives.

Pauvre fille de mon cœur!

Si tes yeux avaient pu pénétrer la ténébreuse nuit de l'avenir, avec quelle promptitude tu aurais voulu remettre ta vie entre les mains de l'ange de la mort!

Elle me sauta au cou, légère comme l'air.

Les sages et mes caciques s'agenouillèrent à mes pieds, en admirant la sérénité avec laquelle je revenais de la désastreuse entreprise.

jonc ou de coquilles de carey, au moyen desquelles ils parvenaient à lui faire rendre un son doux et mélancolique dont ils accompagnaient leurs chants.

Les portes de mon palais étaient parées de feuilles d'acana et d'ébénier noir.

Pauvres caciques! avec quel soin ils cachaient leur tristesse dans le coin le plus obscur de leur cœur en deuil.

Quelques instants après mon retour, je reçus la visite de Roldan[1] et de Barahona.

1. Francisco Roldan Ximenes, alcade mayor de l'île. C'était un homme pervers, ambitieux et ami de Barahona, qui, pour avoir violé la femme de Guarionex et commis d'autres excès, fut condamné à mort, mais absous. Tous deux se soulevèrent contre le gouverneur et s'enfuirent d'abord par la Vega-Real, puis s'unirent à Guarionex, frère de Caonabo, à qui ils donnèrent le nom de frère. Ils soulevèrent les caciques de l'île contre Colomb, en leur disant qu'ils allaient les délivrer des Espagnols, et assiégèrent le gouverneur dans le fort de la Conception jusqu'au 3 février 1498, époque à laquelle il reçut des renforts d'Espagne. Alors Roldan s'établit à cinq lieues de Saint-Domingue, poussant les Indiens à un soulèvement général. Les Indiens se soulevèrent, et ce fut alors que, pour la dernière fois, le malheureux Guarionex fut fait prisonnier, après s'être caché pendant longtemps dans les montagnes de Ciguay qui s'étendent au nord de l'île. Le cacique de ces montagnes était le noble et vaillant Mayabonex dont l'habitation était située à dix lieues à l'occident d'Isabela. Sachant qu'il risquait sa vie en cachant Guarionex, il ne

La perfidie injectait leurs yeux, et le faux sourire de la cruauté ne pouvait se déguiser derrière leurs lèvres.

Pendant qu'ils s'entretenaient avec moi, Guevara vint, conduit par Higuanamota.

Que ces deux âmes étaient heureuses!

Roldan les contempla furieux, la jalouse envie au cœur.

— Sors de Xaragua, dit-il à Guevara, ou sinon je te fais mettre à mort.

Higuanamota demeura immobile, comme si elle avait vu se dresser sur ses pas, dans les monts, le serpent au dard venimeux.

Guevara me serra dans ses bras, baisa le front de ma pauvre fille et s'éloigna, le visage voilé par le désespoir.

Roldan suivit ses pas.

Ma fille Higuanamota se jeta alors dans mes bras en fondant en larmes, et me dit :

— La douleur me déchire les fibres du

lui donna pas moins l'hospitalité et le défendit jusqu'au jour où on l'enleva par surprise. Cette noble conduite causa à Mayabonex la perte de sa vie et la ruine de son pays.

cœur, ma mère. Je sens la vie m'abandonner!

— Ne pleure pas, pauvre enfant, lui répondis-je.

A peine avais-je prononcé ces mots que Guevara parut couvert de ses larmes et accompagné de Pane l'ermite[1].

— Père, dit-il au butio chrétien qui cachait son front plissé par les années et sa barbe blanche sous une draperie bleue comme les ondes de la mer, père, j'aime Higuanamota. Verse sur sa tête l'eau du christianisme pour que je sois consolé de mes peines et que je sauve mon âme de la damnation.

— Agenouille-toi, jeune Indienne, dit l'ermite.

Higuanamota inclina sa tête sur son sein.

Le vieillard, d'une main tremblante, répandit l'eau du baptême sur son front virginal. Elle était plus jolie alors que

1. Roman Pane et Juan Borgonon, compagnons du père Boll. — Ce Borgonon fut chargé de la conversion de Guarionex.

toutes les fleurs d'Haïti, et l'auréole des immortels brillait autour de sa tête.

— Demain, je vous unirai pour toujours, lui dit-il, en la pressant tendrement entre ses bras.

Demain!

Ce lendemain n'arriva jamais pour les malheureux.

Roldan sut que Higuanamota était chrétienne.

Alors la jalousie enflamma le perfide; il ordonna à Guevara de quitter Xaragua.

Le malheureux jeune homme, torturé dans son amour, vint se réfugier dans mon palais. Le tigre le poursuivit jusque dans la couche de Higuanamota.

Ma fille s'était cramponnée à mon cou, comme le lierre des forêts au tronc vert des hautes yarumas.

Les soldats du tyran n'eurent point pitié des larmes de ces enfants. La pâleur cadavéreuse des vierges ne put les attendrir; les prières de mon cœur de mère, le cri déses-

péré de ma douleur n'eurent aucun empire sur ces cruels.

Roldan chargea de chaînes sa victime et la traîna au milieu de ses soldats jusqu'au fort de Saint-Domingue[1], où il la jeta dans le cachot obscur et humide réservé aux caciques condamnés à mourir de faim pour avoir défendu avec la pointe du dard la liberté de la patrie.

1. Guevara fut retenu prisonnier dans ce lieu jusqu'à l'arrivée de don Francisco Bobadilla, officier de la maison royale, commandant militaire, le 23 août 1500. — En arrivant dans la rivière de Saint-Domingue, ce nouveau gouverneur vit une potence de chaque côté de la rive et les corps de sept Espagnols pendus la semaine précédente. — Cinq autres, parmi lesquels se trouvait Guevara, allaient périr par le même supplice; Bobadilla les fit mettre en liberté. Malgré cet acte de justice, le nouveau gouverneur est loin de mériter l'estime des historiens. Il se conduisit envers Colomb de la façon la plus indigne, et le renvoya en Espagne chargé de chaînes ainsi que ses frères. Il abusa de lettres perfidement obtenues des rois catholiques, et ne tint aucune des brillantes promesses qu'il avait faites à son départ. Il distribua les Indiens aux colons comme un vil bétail, les marqua et les fit périr en exigeant d'eux les plus durs travaux.

C'était la dernière goutte qui manquait à la coupe de mon destin.

La coupe déborda!

VIII

De même que le Seigneur du ciel récompense les bons, il châtie la cruauté des pervers.

Seulement le coup vengeur se fait souvent attendre.

Bien des fois les pervers sont déjà sur le bord du sépulcre, courbés par la vieillesse ou consumés par les jouissances de la terre, lorsque le châtiment les atteint et leur prouve que Dieu dispose tout ici-bas selon sa volonté et non selon celle des créatures.

Les dessins du Créateur sont impénétrables pour les butios et pour les rois, pour

les sages et pour les ignorants, pour les hommes et pour les animaux.

C'est en vain, âmes superbes, que vous disposez des événements de la vie; votre œuvre sera comme la fumée, et tout aura lieu dans le monde, non comme vous le souhaitez. mais comme le voudra celui dont la puissance est au-dessus de toutes les puissances.

Roldan, couvert de crimes, répandit tant de sang qu'il aurait pu, comme sur un fleuve rouge, faire naviguer ses trésors sur cette onde humaine si la terre honteuse ne l'eût bue.

Il vécut avide de méfaits; il insulta les rois, brûla les autels, dépouilla les caciques. leurs femmes et leurs filles, et paya le bien de la plus amère ingratitude.

Mais Dieu signala son heure au firmament de la justice éternelle. Orgueilleusement paré de son injustice, il s'élança sur le sein d s océans...

Dieu avait parlé.

Roldan s'abîma dans les flots avec ses

trésors et ses perversités, en vue des plages d'Haïti[1].

Pauvre Guarionex, tu péris également, toi qui étais ici-bas le personnification de l'amour et de la justice. La volonté de Dieu est impénétrable, je le répète.

Tu allais sur un sol étranger répandre des larmes qui auraient eu l'amertume du fiel; tu avais perdu ta couronne, ô Guarionex, ta couronne, ta femme, les fils adorés de ton cœur.

La vie pouvait-elle avoir pour toi des charmes?

Les temps passaient en m'abreuvant ainsi de toutes les douleurs.

1. Bobadilla, Roldan et Guarionex, qui était prisonnier depuis la guerre de Hiquey, s'embarquèrent à bord de la flotte qui avait amené Obando. Elle était chargée de grandes richesses et, entre autres, du gros morceau d'or qu'envoyait aux rois catholiques le cacique Catalina. Tous étaient joyeux, moins l'Indien qui pleurait. L'amiral, au sortir du port, le 29 juin 1502, prévit l'horrible tempête et vint demander à Obando l'ordre de contre-mander le départ. Obando refusa, et deux jours après la flotte n'était plus : Dieu s'était prononcé déjà entre l'Indien et ses bourreaux.

Higuanamota ressemblait depuis longtemps à un cadavre.

Ainsi que l'ouragan du nord sèche de son souffle les fleurs du tamarinier, de même le désespoir consumait la vierge infortunée.

La voir mourir, hélas! et ne pouvoir trouver le remède à l'amour immense dont elle mourait!

Trois fois je me rendis à Saint-Domingue. L'étranger me laissa pénétrer dans la prison de Guevara.

O bonheur fugitif! Mais le commandant Bobadilla étant arrivé des terres lointaines, celui qu'adorait ma fille fut rendu à la liberté.

Higuanamota se reprit à la vie comme la fleur dévorée de soif, lorsque la veine transparente de cristal qui descend des montagnes, grossie par l'ouragan, la rafraîchit à l'improviste.

La vierge se couronna de curias, lava son corps d'infusions odorantes et courut sur les rives du Juna mirer son visage dans la clarté des eaux; puis elle s'en alla attendre ses amours sur les crêtes solitaires de la Sierra.

Que de jours d'angoisses elle passa dans l'attente inutile!

Pauvre et innocente enfant!

Qui donc t'eût dit, lors de ces instants de tendre allégresse, que l'homme adoré de ton âme, et pour lequel tes yeux de colombe avaient répandu tant de larmes, serait insensible à ton amour et aurait la dureté des cailloux épars sur les rives du Cibao?

Guevara ne reparut pas sur les terres de Xaragua.

Higuanamota, sans pousser un gémissement, se retira pour mourir dans les sombres profondeurs des forêts.

Je ne sus plus rien du jeune guerrier.

Au milieu de tant de douleurs, les temps couraient et la race d'Haïti disparaissait de la surface de la terre.

Les rois et leurs tribus devinrent esclaves. On distribua nos caciques comme un bétail.

En vain mon esprit cherchait un moyen de venger nos injures.

La peur courbait le front de mes peuples.

Guarionex, Mayabonex, Biautex et Guao-

rocaya étaient morts en luttant les armes à la main.

Cotobanama[1], seigneur de Hiquey, était le dernier cacique qui défendît encore, sur le sommet touffu des monts et dans l'obscurité des cavernes, la liberté chère à la patrie.

La destruction était terrible, lors de l'arrivée d'Obando[2], mais sa tyrannie fut plus cruelle encore que celle de ses prédécesseurs.

Les habitations étaient désertes; mes Indiens mouraient de faim sur les routes ou se pendaient aux arbres; les mères étouffaient leurs enfants, désespérées de ne point avoir dans le sein de quoi les nourrir.

1. Cotobanama, dernier roi cacique de Hiquey. Il mourut pendu. C'était le géant le plus fort que l'on ait jamais vu.

2. En 1501, Nicolas Obando, commandeur d'Alcantara, fut nommé gouverneur de l'île. On lui confia trente bâtiments montés de plus de 1,500 hommes. Il quitta l'Espagne le 13 février 1502, et, le 15 avril, il arriva à Saint-Domingue, ayant perdu un vaisseau et cent trente passagers sur les côtes d'Espagne.

Tout était dévastation et ruine, solitude et tristesse[1], mélancolie sépulcrale.

Haïti était moribonde ; ma pauvre île poussait le hoquet du trépas.

Haïti ! Haïti ! terre de mes aïeux !

Ton existence se terminait dans la tristesse qui enveloppe les rayons du soleil lorsqu'il se couche à l'horizon.

Je n'avais plus personne à aimer. Mes parents étaient morts. Le malheureux Caonabo avait péri sur les mers. Higuanamota n'avait plus sa raison. Ma couronne était foulée aux pieds. Les graines sacrées de mon cou étaient éparses sur le sol. Mes peuples étaient dispersés. Mes caciques épouvantés se cachaient dans les profondeurs des cavernes.

Mais mon âme, pleine d'abattement, grande et généreuse cependant en face de

1. En 1503, la tyrannie d'Obando était pire que celle de Bobadilla. Les Indiens mouraient de faim dans les monts et sur les chemins. Les habitations étaient désertes. Les mères étouffaient leurs enfants. La faim et la soif en finissaient avec les tribus, selon le dire du vénérable Las Casas, témoin de ces atrocités.

la rigueur de mon destin, rêvait l'implacable vengeance, sans que Dieu daignât me permettre de la réaliser.

Cotobanama et Gayacoa restaient seuls des rois et des capitaines du terrible Umatex.

J'invoquais le ciel à toute heure, bien que la foi s'envolât de mon âme. L'espérance abandonnait mon esprit. Je n'avais plus d'amis, plus de liberté, plus de patrie. L'amour de mon sol natal s'était brisé avec mon cœur.

Et me voir obligée d'attendre la mort, sans empoisonner avec la baygua[1] et le suc du xauxau le misérable étranger!

Et souffrir tant d'heures après tant d'autres heures, sans briser la main infâme du bourreau qui daignait me nourrir!

Cela devait arriver ainsi. Dieu l'avait décidé dans le secret impénétrable de sa volonté!

1. Baygua, herbe que l'on jetait dans l'eau des ruisseaux pour endormir le poisson, qui, comme mort, montait à la surface. Cette herbe est un poison.

IX

Mes tribus ayant été détruites, je me réfugiai, malade et désespérée, dans les bois épais du Xaragua, taciturne et mélancolique comme celui qui voit s'élargir chaque jour de plus en plus la plaie incurable qui doit mettre fin à son existence.

La folie conduisait Higuanamota au tombeau.

Tout m'annonçait l'heure à laquelle mon destin devait enfin s'accomplir.

Les temps se précipitaient avec cette lenteur rapide qui forme la chaîne des âges éternels.

Je pensais au sort des rois.

Entourée du reste de mes fidèles, je levais les yeux au ciel, au ciel, sourd à ma voix pleine de larmes et de douleur.

Mon esprit méditait sur la mort!

J'étais absorbée par cette méditation quand les cris de mes caciques troublèrent mon silence et me firent lever la tête.

Telle à l'horizon apparaît d'abord imperceptible la nuée vaporeuse qui grandit, couvre le ciel et le remplit enfin d'obscurité; telle mes yeux aperçurent dans la plaine la cohorte étrangère qui se dirigait en épaisse phalange vers Xaragua, déployant ses drapeaux dans les airs et épouvantant les forêts du bruit de ses trompes de guerre.

Mes caciques, les derniers des derniers, hélas! coururent aux armes; ma tribu décimée se prépara au combat. Les vierges coururent se réfugier dans les obscurités de ma retraite, pleurant à chaudes larmes et implorant à genoux la pitié du Tzimes des rois.

Lorsque je levai les yeux, mes caciques armés se tenaient auprès de moi.

— Malheureux, leur dis-je, résignée à la fatale rigueur de mon destin, pourquoi chercher la mort dans le combat, pourquoi offrir votre poitrine à l'épée? Laissez l'arc, aban-

donnez le glaive, la macana puissante et la menaçante hache de pierre. Tout cela est vain. Vos flèches peuvent-elles atteindre le ciel? Il ne faut plus combattre, caciques. L'étranger est couvert de fer. Vous ne pouvez dans tout son corps trouver une place où puisse pénétrer l'épine aiguë. Ses chevaux sont fiers et rapides, ses armes terribles frappent comme la foudre; ses bombardes et ses arquebuses vomissent le feu qui a renversé des files entières de nos pères. A quoi sert-il de chercher une mort horrible, quand vous pouvez mourir résignés et victimes sublimes sous les miséricordieux regards du Seigneur du ciel et de la terre. Brisez vos armes et préparez-vous à la fête joyeuse.

L'étranger touchait déjà le seuil de ma retraite, lorsque mes caciques jetèrent leurs armes et courbèrent la tête silencieux.

— Vierges d'Haïti, dis-je aux jeunes filles, tressez des couronnes et séchez les larmes de vos yeux. Que le tyran vous voie jolies comme la lune, légères et joyeuses comme le tomegin du mont.

Depuis longtemps les gouverneurs d'Isabela ne se rendaient plus à ma demeure. Colomb avait laissé dans ma mémoire des souvenirs d'estime[1], malgré la profonde blessure ouverte dans mon cœur par son

1. Anacaona, après l'emprisonnement de Caonabo, alla vivre avec son frère Bohechio. Le fort de Saint-Domingue terminé, le gouverneur alla lui rendre une visite, et traversa trente lieues de pays pour arriver jusqu'à elle. Trente vierges du sang de Bohechio allèrent à sa rencontre couronnées de fleurs, jetant des palmes et chantant leur areito mélancolique, qui allait rappeler l'histoire de cet événement aux temps à venir. Quand elles arrivèrent devant Bartolomé Colomb, elles s'agenouillèrent, jetant leurs palmes à ses pieds, et lui présentant leurs fleurs aromatiques. Anacaona vint bientôt après sur les épaules de ses Indiens, couronnée de curias et de fleurs du maquey, triste au fond du cœur du souvenir de la mort de son mari. Cette femme généreuse conduisit les Espagnols à la demeure de Bohechio, leur servit le guanas, espèce de serpent très-laid, mais d'un goût très-savoureux, et plusieurs espèces d'aliments du pays, des racines et des fruits. Les Espagnols passèrent deux jours auprès d'Anacaona et demandèrent ensuite de l'or au cacique. Bohechio répondit qu'il ne s'en trouvait pas dans ses domaines, et que, par conséquent, il ne pouvait leur en donner. Le gouverneur lui répondit qu'en ce cas il exigeait le tribut en racines,

frère. Mais depuis son départ mon âme n'avait connu que des amertumes, mes yeux n'avaient vu que les crimes, la désolation et la mort.

Les guerriers arrivèrent ; j'allai à leur rencontre sans ma couronne, entourée de mes vierges qui leur offraient, en chantant, des palmes et des guirlandes de fleurs.

Obando était à la tête de ses légions vêtues de fer, montées sur des coursiers

en coton et en cazabe. Le cacique accepta cette transaction avec joie et elle fut religieusement exécutée.

En 1497, les envoyés de Bohechio vinrent offrir à Bartolomé Colomb le payement du tribut promis. Bartolomé alla le recevoir. Trente-deux caciques, tributaires du roi Bohechio, l'attendaient, et, à son arrivée, ils lui remirent un magasin entier de coton, de pain de cazabe et des racines alimentaires dont ils remplirent une caravelle qui fut visitée par Anacaona et Bohechio. Avant d'arriver à la caravelle, Anacaona montra au gouverneur, sur le bord de la mer, la maison dans laquelle elle gardait ses richesses, consistant en meubles de matière dure, plumes et tissus de fil et de coton, diverses pierres, coquilles et arbres. L'amabilité et la généreuse conduite du gouverneur lui concilièrent le cœur de la cacique, qui se sépara de lui, lors de son départ pour Isabela, en pardonnant à son frère la mort du vaillant Caonabo.

terribles qui hennissaient, esclaves des hommes gigantesques dont les jambes robustes pressaient leurs flancs.

Des chiens avides de sang venaient à la suite de ces légions.

— Que le soleil éclaire favorablement ta venue, dis-je à Obando! Mes caciques tiennent fidèlement le serment de fidélité fait par eux à tes rois. Je te paye le tribut, et le ciel sait combien de larmes il en coûte à mon peuple, malade et pauvre, de le recueillir dans ces champs embrasés par le feu de la vengeance et du désespoir.

— Anacaona, me répondit-il, tes caciques, dans l'obscurité des cavernes, méditent l'extermination de mes guerriers.

— Obando, repris-je, la reine Anacaona, orpheline, veuve, sans patrie, sans amis, ne sait que pleurer dans le coin obscur où ta pitié la laisse vivre. Tu m'accuses, si tu accuses mes caciques.

Alors le guerrier me tendit sa main de fer. J'éprouvai une grande douleur; mais il fit moins de mal à mes os avec son gantelet

d'airain qu'avec ses paroles aux fibres de mon cœur.

Mais je souriais, parce qu'il m'était impossible de faire autrement.

Les vierges commencèrent l'areito; les mères jonchèrent la terre de fleurs; mes caciques étendirent sur l'herbe des toiles blanches de mirabolano [1], et sur elles l'ector [2] suave, le xauxau rond, l'ipotec rôti, le savoureux guaraca, l'axi [3] ardent, des tourterelles cuites au feu, de tendres xaxabes [4], des corisets, des quemix frais [5], le poisson blanc du lac de Xaragua, le doux hanon [6] des pa-

1. Mirabolanos, arbres qui produisent le coton.

2. Maïs en lait; il se mangeait grillé sur des plaques et formait un aliment très-substantiel.

3. Espèce de piment très-piquant, très-échauffant, et avec lequel ils assaisonnaient leurs repas. La plante a plus d'une vare de hauteur; le fruit est long d'un doigt, rouge vert tirant sur le bleu, de la rondeur des cerises; sa fleur est blanche, sans odeur; ses feuilles remplacent le persil dans les sauces.

4. Perroquets verts, ayant le dessous du cou rouge.

5. Quemix, quadrupède, moins grand que le podeuco, gris et très-savoureux.

6. Hanon, fruit semblable à la guanabana, plus petit

payas, le yayana [1] jaune, le caimito [2], le rose mamey [3], la guayaba [4], le suc du

cependant, aigre-doux, très-délicat, plus suave et moins filandreux que le guanabana.

1. Yayana jaune, espèce d'arbuste comme le cardon, âpre et épineux. C'est l'ananas d'Europe. Il met dix mois à mûrir, et chaque plante ne produit qu'un seul fruit. — Ses espèces sont : la yayana, la boniana et la yayaqua : la yayana est la meilleure ; elle se rencontre à l'état sauvage, mais à la culture elle gagne en douceur et en grandeur.

2. Caimito, arbre élevé dont les feuilles sont rondes, vertes d'un côté et rougeâtres de l'autre. Il produit un fruit assez semblable à l'orange, petit, grisâtre ou vert. L'intérieur de ce fruit est blanc comme le lait, doux et gélatineux. Il est d'une grande fraîcheur et très-sain. En se frottant les dents avec les feuilles du caimito, on les rend extrêmement blanches.

3. Mamey, un des arbres les plus beaux du monde, très-vert et très-vaste au sommet. Sa feuille est pareille à celle du noyer, mais plus longue et plus étroite. Ses fleurs sont grandes comme la paume de la main et écarlates. Son fruit est deux ou trois fois gros comme le poing ; son écorce est sèche et pâle ; sa chair rouge est très-douce. Le pepin noir, assez grand et très-rare, qui occupe le centre de ce fruit, donne d'excellente huile.

4. Guayaba, un des arbres fruitiers les plus estimés des Indiens. Grand comme un oranger, sa feuille est

maquey[1], l'eau de hobo, l'essence de guazuma[2] almibarada, et le festin frugal commença.

Obando était au centre; j'étais à son côté.

Mes vierges en chœur et se donnant la main commencèrent leur chant.

Dernier chant qu'entendit mon oreille!

L'étranger, en acceptant nos fruits, nous offrit du vin rouge et de l'eau-de-vie transparente et pure.

La joie régna pendant le repas; mais mon

moins foncée que celle du laurier; son fruit a la forme de la poire. Il y en a de verts, de blancs et de roses extérieurement. Ses pepins sont petits et doux. On peut le manger vert ou mûr. Certaines fleurs de guayaba, très-blanches, ont une odeur préférable à celle de l'azahar.

1. Maquey, plante semblable au cardon. Les Indiens en faisaient des cordes et des manteaux. On en extrayait au feu une sorte de vin ou de sirop enivrant facilement.

2. Guazuma, arbre très-élevé, dont le fruit ressemble aux mûres. Les Indiens en obtiennent un breuvage qui engraisse. Les Espagnols firent de cet arbre un excellente poudre.

âme était noire de douleurs, et les yeux de mes caciques étincelants de haine.

Pauvres Indiens!

Le banquet se termina. Les soldats s'abritèrent sous leurs tentes au milieu de la place de Xaragua, les capitaines dans les habitations des caciques. Obando vint dormir dans mon palais.

Je lui donnai ma couche; je jonchai son hamac de feuilles fraîches, et deux vierges, pures comme les gouttes transparentes de la rosée, éventaient l'air autour du front sinistre du guerrier.

Le sommeil s'empara de mes sens.

Ma main aurait dû traverser mille fois d'un trait aigu le cœur orgueilleux du traître.

X

Avec quelle sérénité les âmes cruelles parviennent à cacher leurs iniques desseins!

Avec quelle terrible sûreté frappe l'homme qui médite le crime et peut sourire sans que sa physionomie soit voilée de l'obscurité du crime!

Qui se méfie de la couleuvre cachée sous l'herbe?

Qui se méfie de la flèche aiguë venant le frapper pendant son sommeil?

Qui se méfie de la mort préparée par une main amie, au milieu des sourires perfides et des flatteries trompeuses?

Personne dans le monde; personne.

Je me réveillai pendant que l'étranger dormait tranquille, son cruel projet dans le cœur. Ses jours se passaient en plaisirs et en fêtes.

J'accusai mon âme de la faiblesse qui me laissait vivre.

Mon âme répondait à mes accusations par une inquiétude sombre, par une crainte dévorante, par une languissante tristesse qui engourdissait mon corps brisé.

Et les heures couraient ainsi.

Un soir, Obando me dit, non loin du Mont-Vert :

— Demain, je veux te faire mes adieux ; réunis tes caciques, et tu jouiras de la fête que je leur prépare avant de quitter Xaragua.

Lorsque les caciques apprirent qu'il allait abandonner mes domaines, ils bondirent de joie.

L'étranger comprit leur allégresse, et un sourire erra sur ses lèvres.

Mes yeux, qui épiaient ses regards, virent en eux le sombre éclair du crime; mon âme vaillante prit le deuil et je fondis en larmes qui se figèrent sur mon cœur à la pensée du crime que cette bête fauve pouvait avoir conçu.

— Reine, à demain, me dirent mes caciques.

— Non, jusqu'à l'éternité, allais-je leur répondre, lorsque Obando, avec une apparente amitié, me prit la main et me conduisit dans mon palais.

La nuit s'écoula.

Nuit de malédiction! nuit horrible!

Je ne fermai pas un instant les yeux, cette fois. J'entendais une voix du ciel qui me criait :

— Prépare-toi à mourir, Anacaona!

— Je suis prête, mon Dieu, répondirent mes lèvres en baisant le Tzimes que grava sur mon sein la main sacrée du vieux Biautex.

Étouffée par les sanglots, je quittai le hamac des rois et allai baiser le front de ma pauvre Higuanamota qui dormait comme un ange et se reposait, au gré d'un tranquille songe, des heures trop longues de sa folie.

La vierge souriait. Sa couche était jonchée de fleurs jaunes flétries.

Ame de mon âme!

Pauvre fille!

Le matin parut, triste et nuageux. Le soleil ne voulait pas éclairer la terre. Les montagnes étaient noyées dans le brouillard, le vent était froid.

Avant ces derniers jours de fête, Xaragua était déjà un sépulcre solitaire et en deuil.

Le firmament s'était couronné de nuées plus sombres ; le ciel n'avait pas voulu voir de fêtes.

J'arrivai sur la place. Mes caciques m'attendaient. Qu'ils étaient beaux à mes yeux, couverts de leurs plumes de tocororo bleu, rouge et noir !

Umatex, comme l'ange de la vie entre ces guerriers, me regardait et me disait :

— Reine, mon cœur m'annonce de grands malheurs !

— Umatex, lui répondis-je, que la volonté du Tzimes s'accomplisse !

Bientôt les vierges arrivèrent couronnées de curias, et mon peuple remplit enfin l'immensité de la grande place.

J'entrai dans le palais de la fête, entourée de tous mes caciques. En mettant le pied sur

son seuil je crus franchir les limites froides de la tombe.

La pauvre Higuanamota me suivait pâle et mourante.

La table du festin était préparée. Umatex y prit place ainsi que mes guerriers. La triste Higuanamota s'assit à mon côté. Seule, elle était heureuse; elle souriait; la folie consolait son âme. Tous les autres regardaient tristement mon front chargé d'angoisses.

Pauvre race d'héroïques capitaines!

Le ciel voulut vous arracher de la surface maudite de la terre; il voulut que vos ombres s'élançassent en phalanges d'immortelles victimes vers la lumière éternelle, avant que l'épouvantable ruine de la patrie fût entièrement consommée.

Nous attendions Obando, et il ne venait pas. Tous se taisaient, croyant que les paroles errantes sur mes lèvres allaient en sortir; mais, le front appuyé dans mes mains, je pensais à Dieu!

Le son des trompettes guerrières retentit. Je sentis mes cheveux se hérisser. Les

yeux de mes caciques se fixèrent sur les miens.

Je me rappelai avec épouvante le dernier jour prédit au monde.

Mon cœur entendit cette harmonie comme si elle était l'appel de l'ange du jugement dernier des chrétiens.

De mon siége, je vis s'avancer des soldats par les avenues de la place et les fermer avec leurs lances.

Mes caciques ne pouvaient plus fuir.

La cavalerie arriva ensuite et tira ses épées.

Obando se plaça au milieu de tous. Le ciel illumina mon cœur, et je vis devant mes yeux l'éternité resplendissante dans laquelle se mirait le Dieu du ciel et de la terre.

— Caciques, m'écriai-je vaillante et forte, notre dernière heure est arrivée ; il faut mourir en héros.

Les caciques se levèrent comme des martyrs, et, prosternés à mes pieds, courbèrent leurs fronts plissés. Je bénis au nom de l'esprit de Dieu leurs têtes généreuses que la

volonté immuable allait couronner de fleurs que nul ne pourrait flétrir.

Obando, qui se trouvait au centre de la place, couvrit de sa main la croix rouge qu'il portait sur la poitrine [1], et alors le feu, le fil

1. Page 90 du chapitre XII de l'*Histoire générale et naturelle des Indiens* écrite par Oviedo, on lit le récit de cet événement dans les termes suivants : « Justice fut faite également d'Anacaona en la forme que l'on va voir. Le commandant, ayant eu des détails plus précis sur la trahison de l'an 1503, prit soixante-dix cavaliers et deux cents hommes de pied, et partit pour la province de Xaragua, qui était commandée par la cacique, alliée à beaucoup d'autres chefs. Le gouverneur, arrivé au centre de cette province, commanda que le dimanche prochain les chrétiens jouassent au jeu de cannes et que les chevaliers se mêlassent aux Indiens, qui seraient tous admis à prendre part à la fête. Après le dîner, tous les caciques et tous les principaux Indiens confédérés de cette province étant réunis dans un cancy, habitation très-vaste d'alors, et les cavaliers se trouvant rangés sur la place, on pria le commandant, qui jouait à quelques pas pour ne point donner des soupçons aux Indiens, de se rendre dans la salle, où parut aussi la cacique Anacaona. Un signal retentit. Les caciques furent entourés et faits prisonnier par Diego Velasquez et Rodrigo Mexia qui savaient les desseins d'Obando. On mit le feu aux habitations ; tous les chefs,

de l'épée, la pointe acérée de la lance terrible firent leur office parmi cette multitude sans défense.

Le cri des femmes et des enfants arrivait jusqu'au ciel, qui voyait, impassible, cette scène affreuse se consommer, et qui, certes, n'en vit jamais de plus honteuse depuis que la terre est habitée par des vivants.

Le soldat impie s'empara des portes de mon palais.

Mes caciques étaient tranquilles, attendant le sacrifice avec la sérénité des dieux.

Les capitaines Velasquez et Mejia entrèrent dans la salle du festin.

— Est-ce donc là cette fête promise à la reine, votre alliée? leur dis-je avec le mépris d'une âme que le ciel remplit de sa divine inspiration.

Les soldats alors plantèrent dans le cœur

tous les habitants périrent par tous les genres de mort possibles dans un tel moment, à l'exception d'Anacaona qui fut pendue trois mois après, en vertu d'une sentence légale. »

des caciques la pointe de leurs armes.

Pas un gémissement ne vint ajouter à l'horreur de cette boucherie. Mes capitaines, blessés à mort, furent pendus aux poutres qui soutenaient le toit. Je vis mourir ma pauvre Higuanamota.

Aveugle d'horreur, désespérée, me heurtant aux cadavres encore chauds, je cherchais ma fille de mes tremblantes mains. Ma fille !

J'étreignis son corps sur mon cœur. Les convulsions de la mort l'animaient encore. Hélas ! les larmes et le voile obscur de la douleur m'empêchaient de la revoir avec les yeux de la tête.

Peu à peu les flammes parurent jusqu'à la salle du festin. Les poutres brûlaient ainsi que les cadavres des caciques, dont les tortures n'avaient pu obtenir un seul cri, et que la flamme dévorait silencieusement.

En quelques minutes la place de Xaragua se transforma en une mer embrasée sur laquelle errait une tempête de cris désespérés

arrachés par la douleur aux vieillards, aux enfants et aux femmes.

Tous périrent par la flamme, la potence ou le tranchant de l'épée.

Mon Dieu ! mon Dieu !

Quel jour horrible pour l'histoire du monde !

La chaleur croissante torturait mon corps, et mon âme voulait l'abandonner au sein de ce bûcher; mais les liens de mes os et de mes chairs me poussaient machinalement hors de la salle incendiée, ainsi que font les muscles du serpent déjà privé de sa tête, lorsqu'il se tord en tous sens sur le sol.

Folle, les yeux hors de leur orbite, les cheveux brûlés par les torrents de feu qui s'élançaient de cet antre de ruines et de sang, j'arrivai sur la place où j'aspirais l'air à pleins poumons.

Mais alors la main de fer des soldats d'Obando s'abaissa sur mes épaules et me précipita à terre. Ils me chargèrent de chaînes. La plante barbare de leurs pieds foula la tête malheureuse de la reine de Xaragua, qu'ils

traînèrent, comme une lionne attachée aux flancs des chevaux rapides, vers Haïti, par le chemin des montagnes.

Dieu fit bien en faisant disparaître ainsi le reste de mes tribus de la surface de la terre, avant les derniers jours d'épouvante, de deuil et de honte.

Les crêtes des monts étaient solitaires, ainsi que les forêts, ainsi que les savanes immenses, ainsi que la rive des ruisseaux. La tristesse de la mort présidait à mes derniers tourments. Mordue par les chiens, couverte de blessures, j'arrivai sur la place de Saint-Domingue.

Je ne pouvais davantage supporter la vie qui s'élançait épouvantée aux extrémités de mon corps, désirant le fuir.

J'étais à peine sur la place que le bourreau s'empara de ma chair et de mes os.

Je levai les yeux au ciel ; mon esprit, plein de justice et de charité, pur comme les eaux du Juna, sur les bords duquel je suis née, s'échappa de la prison qu'il habitait pour monter dans l'éternité des immortels.

La main du bourreau entoura mon cou du fil de la mort et me précipita dans les airs.

Les artères de ma gorge se rompirent.

Moi, la reine de Xaragua et de Cibao, je mourus de cette mort, l'an 1503, sur la place de Saint-Domingue !

QUIBIAM

QUIBIAM

ROI DE VERAGOA[1]

I

Anzi pur vivo ed dor fatta immortale,
Acciò che 'l mondo la conosca ed ame.
(PETRARCA, sonnet LX.)

L'ouragan soulève jusqu'au ciel les ondes de la mer; le tonnerre gronde au sein des

1. Le roi de Quibio ou Quibia, que les historiens appellent Quibiam, était cacique de l'opulente province du Darien, des bords du fleuve Yebra, des pics élevés qu'habitaient les races des Doraces et des Gumies, des tribus Urirayas et Juries, des terres de Cariary, des tribus Cubigaes, de l'immense lagune de Chiriquiri, des plages de la mer du Sud et de toutes les côtes des Antilles. Ces pays étaient habités par une infinité de peuplades civilisées et commerçantes, qui transportaient

nuages, jetant l'épouvante jusqu'à l'extrémité de la terre; la lune disparaît dans l'obs-

des étoffes de coton brodées d'or et teintes de couleurs éclatantes, et des fourrures d'animaux dans les autres îles de l'archipel, en échange d'autres produits à leur usage et qui leur étaient nécessaires.

Ce roi était craint de ses peuples, parce qu'il était guerrier et courageux, et aussi parce qu'il était rusé. Ses connaissances de la nature et des inventions de la science étaient très-étendues. Il connaissait l'art de fondre le cuivre et celui de travailler et de polir l'or. Il savait se diriger sur les mers par l'inspection des étoiles, et guérir les maladies de ses peuples au moyen d'herbes et de coquillages. Il avait trente-huit ans lorsque les Espagnols lui parlèrent pour la première fois. Il était de taille ordinaire, de couleur moins jaune que les hommes de sa race; son front était vaste, ses yeux gris étaient très-animés, pénétrants et toujours empreints de mélancolie; sa physionomie était convenable, et il savait, quand il le voulait, y retracer tous les sentiments de son âme. Bien qu'en apparence il fût lent dans ses mouvements, sa légèreté était celle de l'aigle, et il savait concentrer dans son esprit toutes ses pensées, sans que personne pût les deviner. Marié avec la cacique Iraiba, de la tribu des Naitingas, il en eut deux fils. Il habitait dans des cavernes couvertes d'arbres et de fleurs, situées au bord du fleuve Yebra, à deux lieues de la mer. Le roi naviguait le long des côtes la plus grande partie de l'année. En 1502, lorsque Co-

curité. Tout est froid et silence plein de terreur : des épais brouillards amoncelés

lomb arriva, il soutenait une guerre sanglante contre les tribus du Nicaragua, qui s'étaient affranchies de sa domination. Cet Indien, dominé par un sentiment de vengeance qu'on découvrit à la fin, fit une guerre de dévastation aux établissements espagnols : et cela au point que les conquérants furent obligés, en avril 1503, d'abandonner ces rivages pour ne pas y périr jusqu'au dernier.

Ce fut le mercredi 11 mai de l'année 1502 que Colomb sortit de la baie de Cadix pour entreprendre son quatrième voyage, dans lequel il découvrit Veragoa (qui s'appela depuis Veragua). Il fit route pour les îles de Fer, mettant le cap sur les Indes, à l'ouest-quart-sud-ouest. Le 16 du même mois il perdit de vue les Canaries, et le 15 juin il arriva à l'île Matinino, trois cents lieues avant celle d'Española. Il suivit sa route jusqu'à ce qu'il aperçût le port de Saint-Domingue, mais sans y rentrer. Le 14 juillet, il s'éloigna du port, mettant cap sur l'ouest, Le 16, il arriva à la Jamaïque, puis continua pendant quatre jours dans la direction de l'ouest-quart-sud-ouest. Naviguant pendant deux jours au nord-ouest et pendant deux autres au nord, il aperçut, le 24, la terre appelée Cayo Largo, petite île près de Cuba, et déjà découverte dans les précédents voyages. Il partit de là le 26, traversa un petit golfe de quatre-vingt-dix lieues dans la direction du sud-quart-sud-ouest, et le 30 il découvrit l'île Guanaja. De cette île il s'en alla à celle de Truxillo, éloignée de dix lieues dans la direction du sud. Bientôt

comme des phalanges de tempêtes, se détache une goutte de feu, transparente comme

il se dirigea vers la pointe de Caxinas, et navigua le long de la côte, ayant toujours des vents contraires qui se levaient, pendant la nuit, du côté de la terre.

Quinze lieues après Caxinas, il découvrit le fleuve Tinto, et, le 14 septembre, il arriva au cap que nous appelons *Gracias a Dios*. Il visita, un peu plus loin, la province de Cariari; il y rencontra des gens de très-belles formes qui portaient au cou des morceaux d'or, quoique d'une qualité inférieure. Hommes et femmes couvraient leurs nudités avec une certaine écorce fine d'arbre et des toiles de coton. Il alla plus loin, et rencontra une baie très-grande, que les Indiens appelaient Cerabaro ou Caribaro, à laquelle Colomb donna le nom de baie de l'Amiral, et, plus tard, d'autres navigateurs, celui de Bouche du Taureau. Dans cette contrée, les Indiens portaient au cou, suspendus par de petits cordons, des morceaux d'or très-bien polis et des aigles grossiers faits de grains de même métal, broyés avec de grosses pierres. De là, il gagna une autre baie, nommée Aburen, où était la grande lagune de Chiriquiri. Le 17 octobre 1502, il sortit de cette baie, et, au bout de douze lieues, il trouva le fleuve appelé Guyga, que Colomb appela Guaig. C'est par ce fleuve qu'on pénétrait chez les peuplades d'Indiens, qui portaient, ainsi que ceux de Caribaro, des miroirs d'or suspendus au cou. La nature de ces peuples était féroce et méfiante; ils étaient armés d'arcs et de flèches. En poursuivant

l'eau très-claire de l'Yebra [1]. Elle tourne dans l'espace, légère comme le chant plaintif du zinsonte [2]; elle s'agrandit et s'étend jus-

sa route, il trouva le fleuve Gatiba, et, deux jours après, en longeant la côte, il arriva dans un lieu appelé Cubiga, province de Cobrabe. La dernière contrée découverte par l'amiral fut le port appelé du Retranchement, où il entra le samedi 26 novembre, après avoir découvert, jusqu'à ce lieu, trois cent cinquante lieues de côtes. Voyant qu'à mesure qu'il avançait il trouvait moins de richesses et de civilisation, le 5 décembre 1502 il sortit du Retranchement, se dirigeant vers l'occident, à la recherche de l'endroit où il avait trouvé les Indiens portant au cou des aigles d'or, et qui s'appelait Veragoa. La même nuit il mouilla à Puerto-Bello, éloigné de ce point de dix lieues. Pendant neuf jours il fut en proie aux plus épouvantables tempêtes qu'un marin ait éprouvées sur mer, et le 17 décembre il entra avec ses navires dans le port, où il resta trois jours. Le 3 janvier il arriva dans les ports du Darien, et le jour de l'Épiphanie, qui fut le 6 janvier 1503, il entra avec deux de ses navires dans le fleuve Yebra, qui forme l'entrée des terres de Veragoa. Il lui donna le nom de fleuve de Bethléem, et y resta jusqu'au dernier jour du mois d'avril 1503.

1. Fleuve très-abondant pendant les mois de pluie, et par où Colomb pénétra dans les terres de Veragoa.

2. Oiseau de l'Amérique septentrionale, semblable au rossignol, et dont le chant est aussi doux que varié. Dans l'idiome mexicain, son nom signifie *quatre cents voix*.

qu'à remplir les espaces de l'orient et de l'occident. Mon esprit s'agite et la rafale interminable de clarté enveloppe mon squelette, soulevé du sépulcre par la volonté mystérieuse du Seigneur du monde.

D'où vient cette lumière d'éclair, semblable au vêtement d'un ange? Qui êtes-vous, ô vous qui venez parmi ces nuages vaporeux de nacre azurée, de voix harmonieuses et de parfums suaves de fleurs?... Personne ne répond à mes paroles!... L'ouragan replie ses ailes puissantes; il n'y a plus pour moi ni chaleur, ni mouvement. Mon âme frémit, dévorée encore par la douleur infinie de l'infortune, et solitaire au milieu du monde désert... Qui êtes-vous, céleste esprit de la nuit, qui venez, couvert de deuil, dans ces nuages brillants d'une sainte immortalité?...

En perçant l'espace, l'étoile qui accompagne la lune mystérieuse dans son long chemin descend du ciel. La lumière d'or, détachée du cercle éternel des astres, rayonne comme le premier jour de la création sur les crêtes hérissées de Veragoa, les

rivages de l'Yebra et de l'Urira, les deux mers qui baignent le monde [1], et les fantômes des rois qui s'asseyent silencieux sur le sommet des montages. A leurs pieds sont prosternées et enveloppées dans leurs draps mortuaires les innombrables générations des tribus d'Haïti qui gisaient oubliées dans les tombes cachées des savanes désertes. Combien de temps ont dormi mes ossements sous la pierre du tombeau? Combien d'années a-t-il erré dans les nuages, l'esprit qui donna la chaleur et le mouvement aux fibres brisées de mon corps? Ombres des héros qui séchez les pleurs de nos yeux enflammés par la douleur; anges infortunés, couronnés de chagrins, pourquoi pleurez-vous encore, à travers les siècles, la ruine de la patrie?... Le sommeil du sépulcre avait effacé de mon esprit votre souvenir, grand comme la mer et comme le ciel. Mais la clarté pénètre de nouveau dans la nuit de mon entendement, et je vous bénis, esprits immortels

1. Les deux mers sont l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.

des infortunés rois d'Haïti et de Veragoa.

Machocahel, Vagoniona, Guacanajari, Caonabo, Guarionex, Bohechio, Guaorocaya, Cotobanama, Ainaima et Anacaona, je vous salue, blancs fantômes qui avez abandonné la paix lugubre des tombeaux pour entendre l'écho plaintif de mon doux marimba [1]. Qu'elle est blanche la couronne de siècles qui orne votre front! Qu'elle est voilée et mystérieuse la lumière qui assoupit vos yeux! Quel froid engourdit vos squelettes ensevelis dans la nuit meurtrière de l'adversité ! Salut, ombres immortelles des rois : je sens revivre dans mon cœur le feu sacré de l'inspiration. Vous baissez votre tête, appesantie par la mélancolique tristesse, esprits infortunés! Le flot infatigable des temps fait vibrer les échos plaintifs de mes chants : écoutez, guerriers, la triste histoire de Quibiam, le roi des montagnes et le maître des îles et des mers.

Quarante fois la chaleur vivifiante du ciel

1. Instrument mexicain qui a de l'analogie avec l'harmonica.

et de la terre avait couronné les arbres de fleurs; quarante fois les tribus Gumies [1], Doraces et Juries étaient venues verser des larmes sur la pierre sacrée des rois immortels. Les monts Darien m'appartenaient; mon bras les avait conquis en versant à torrents le sang des tribus. Veragoa bénissait mon règne : les deux mers, sur leurs ondes écumantes, supportaient le poids de mes innombrables canots. Les îles de Cubanacan, de la Jamaïque, de Boriquen, de Guahaneni et de Guayarina tremblaient au seul bruit de mon nom. J'étais roi des côtes du Nicaragua, des montagnes agrestes couvertes de volcans, et maître des eaux amères. Ma voix dominait la terre entière.

Depuis que je suis né, j'ai ignoré la haine, je n'ai point éprouvé l'amer plaisir de la vengeance, ni un seul instant de joie. Toute

1. Ces races habitaient, depuis le fleuve Matinino, toute la cordilière du pic Blanc et du pic Rabalo, et s'étendaient sur les bords du fleuve des Doraces. Elles avaient colonisé par le cap Valliente, à l'entrée du Toro, et un peu au delà de la pointe de Veragoa, dans la partie de l'Atlantique.

ma vie, mon cœur a été comme étouffé par l'amertume. Mes premières années s'écoulèrent sans jeunesse et sans amours. Encore enfant, je saisis l'arc pour accomplir la volonté de Dieu, et je portai avec courage la couronne des rois. Lorsque Mayarima [1] descendit au sépulcre, ma mère se fit enterrer à son côté pour l'accompagner dans la nuit souterraine. Cent caciques [2] courbèrent en ce jour la tête

1. Père de Quibiam.

2. Lorsque le roi mourait, on avait coutume d'enterrer à son côté un grand nombre de seigneurs, les plus puissants du pays. A la mort de Mayarima, cent caciques le suivirent au tombeau. L'origine de cette étrange barbarie provenait de la grande vénération des peuples pour leurs rois, qu'ils croyaient descendus du soleil ou de la lune, ou qu'ils pensaient servir encore après la mort dans une autre vie. Dans les contrées du Darien, de Nicaragua, de Veragoa et leur prolongement pendant plus de trois cents lieues, non-seulement on enterrait près du mort quelques caciques, mais encore les meubles à leur usage, de la nourriture et des appareils de guerre. On précipitait les autres dans la mer, afin que si, par hasard, dans le monde de la mort, le roi se décidait à voyager dans les ondes, il les trouvât tout prêts à le servir. Ce sublime fanatisme, en même temps que barbare, était grand et chevaleresque. Il laisse entrevoir

et emprisonnèrent leur existence dans les ténébreuses limites de son tombeau, semé de perles et d'or. Quarante fois la lune me vit pleurant sur la pierre où reposait le puissant roi de Veragoa. Mon front se couvrit de deuil depuis ce jour, et mon âme demeura comme noyée dans les larmes.

Iraiba, de la tribu des Naitingas, arriva par l'Yebra, un soir que je méditais en Dieu. Elle était fille des rois du Darien; elle m'apporta une couronne de fleurs de curias. Accablé de tristesse, je lui tendis les mains, et depuis lors je partageai avec elle mon hamac. Elle fut la mère de mes enfants; je lui donnai mon cœur mélancolique, qui battait solitaire sans trouver un abri dans le monde, et errant comme les nuages dans l'éternel espace...

A son côté je vécus taciturne, sans jamais sourire et sans une heure de consolation.

quelle était l'abnégation de ces peuples, qui reconnaissaient un Dieu, une autre vie et une résurrection plus ou moins bizarre, mais offrant tous les caractères des idées sublimes et saintes.

Mon Dieu! je n'avais pu rencontrer, en aucun endroit de la terre, un cœur qui s'ouvrît à la tendresse de mon cœur. Quand l'ouragan ébranlait le ciel, en montant aux sommets de Veragoa, je faisais mes délices du grondement du tonnerre et de l'effrayante clarté de la foudre, refroidie par les nuages orageux, obscurcie par le choc des ouragans. Mon esprit se dilatait, et il me semblait atteindre le ciel par ma volonté infinie. Bien des fois je crus pouvoir pénétrer avec les yeux, aveuglés par la lumière azurée des étoiles, le dernier terme des choses, et alors quelle puissance surnaturelle s'emparait de mes idées!... Hélas! l'univers ne suffisait plus à contenir mon esprit; et lorsque la tempête, se résolvant en des torrents formidables, s'ensevelissait dans la mer, ce bruit magnifique entretenait la peine qui me dévorait; et bientôt je m'endormais au milieu des arbres, vieux comme le monde, où venait me réveiller le féroce jaguar avec ses yeux enflammés. Parfois je me lançais dans les ondes amères, apportant la guerre aux

îles Caraïbes, et je revenais chargé de butin et de gloire. L'ange des batailles me couvrait de ses ailes, et je souriais mélancolique... Mais rien ne consolait l'amertume de mon âme... Ainsi passaient les jours de ma triste vie.

Déjà fatigué, je partis un soir afin de sillonner les mers. Je suivis au large les rivages si étendus du Nicaragua. J'étais escorté par cent canots, conduits par les caciques conquérants des îles Caraïbes. Je cheminai plusieurs jours sans pouvoir lutter contre les vents : entraîné par les courants, j'arrivai à Ornofay. A peine les tribus de cette heureuse contrée eurent-elles aperçu les plumes coloriées qui étaient sur ma tête, ainsi que ma couronne d'or, que les sierras se couvrirent de guerriers. Le sage Caimara [1] monta sur

1. Caimara était cacique d'Ornofay, terre située au bord de la mer de Cuba, entre la baie de Jagua et le cap de Cruz. En 1494, Christophe Colomb arriva dans cette contrée, et ce fut sous les ceibas touffus qui ombrageaient les rivières qu'il fit dire la première messe que l'on célébra dans l'île. Ce cacique était le chef des tribus Guamuhaya, Hanamanaya et Guamaroce. Il gou-

un rocher élevé, et de là me salua avec des cris de joie : « Bénie soit, me dit-il, puissant Quibiam, la main de Dieu qui t'amène aux rives tranquilles d'Ornofay. Dans les riantes années de ma jeunesse, j'ai versé le sang de mes veines, et, dans les combats, j'ai protégé ton père, Mayarima, contre la fureur de ses ennemis; il m'a donné sa fille, belle comme une grappe de fleurs. J'ai conquis ces rivages, couvrant de peuples les plaines de Cubanacan, et je leur enseignai à aimer Dieu et à aimer le nom de Mayarima...

vernait avec une grande prudence des peuples dociles, et il donnait l'exemple de la générosité et de la justice. Les tribus étaient hospitalières, parce qu'il pensait que personne ne devait répandre le sang des hommes, ni faire tort à ses semblables; qu'au contraire, on devait venir en aide au malheureux, en portant secours au faible et en donnant un asile à celui qui n'en a point. Cet Indien était un grand philosophe et un homme admirable par sa sagesse et sa gravité. En 1514, les Espagnols fondèrent dans ses États la ville de Trinité; en 1516, celle de Port-au-Prince, et, en 1522, celle de Saint-Esprit. C'est dans la terre de Guamuhaya que vivait le très-vertueux frère Bartolomé de Las Casas, vers l'année 1514, dans ce qu'on appelait le port et la baie de Jagua. Caimara était père de la belle Lianata.

Puissant roi de Veragoa, je t'offre mon hospitalité, et, quand la lune se cachera, mes tribus garderont ta couronne au bruit de l'areito. Lianata [1] fera vibrer de ses doigts ravissants la marimba d'ébène noire, et les harmonieux échos de son chant mélodieux

1. Lianata, fille du vieux Caimara et de Cubanaca, cacique d'Ariguanabo et de Guaniguanico, avait seize ans lorsque fut célébrée la première messe dans cette île, en 1494. C'était un prodige de beauté : elle était plus blanche que la généralité des Indiennes. Dans les écrits conservés, à Cuba, dans la demeure des Ruiz Gomez qui peuplèrent les premiers cette contrée, j'ai lu avec plaisir une très-charmante relation de la pureté et de la vénération avec lesquelles cette innocente Indienne plaçait des bouquets de fleurs sur l'autel élevé à la Vierge, et où les Espagnols célébrèrent, pour la première fois, la messe. Pendant ce temps, son père, avec la solennité d'un profond penseur, adressait à Christophe Colomb un discours plein de philosophie, que, par bonheur, les historiens de cette époque ont conservé, et qui est arrivé jusqu'à notre temps. Cette jeune fille indienne, douce et bonne, est une des figures qui se détachent avec le plus de charme du grand tableau de la conquête. Il est à regretter que la nuit des temps obscurcisse aussi complétement les coutumes et les mœurs de ces naturels, qui, étudiées aujourd'hui, feraient les délices de la civilisation européenne.

adouciront le noir chagrin de ton cœur. »

J'abordai le rivage, en serrant dans mes bras le cacique d'Ornofay. De ses yeux coulaient des larmes d'une douce tristesse. Il avait la tête blanche et le visage sillonné par la main dévastatrice des années. Le vénérable vieillard me conduisit à sa demeure. Les jeunes filles avaient parsemé mon chemin de verts rameaux, et le hamac où je devais dormir était couvert de fleurs odorantes. Les ombres envahirent le ciel bleu, qui, grâce à l'élévation des étoiles, distillait la douce tendresse qui enivre l'âme de ceux qui aiment et ressentent la mélancolie des malheureux. L'air était délicieux et embaumé de suaves parfums. Les jeunes filles apportèrent le hibuero contenant la liqueur d'ananas et de maguey. Mes membres fatigués se délassèrent au contact de l'eau de l'hobo. La fraîcheur de leurs plumes et le murmure délicat de l'areito ferma mes yeux, et je m'endormis dans Ornofay du sommeil céleste des bienheureux.

Le matin déploya ses plumes de carmin ;

le doux rossignol chanta dans la forêt; la brise voluptueuse secouait les flexibles rameaux des arbres, les torrents ornaient de perles les fleurs matinales couvertes de brillantes gouttes de rosée, et l'étoile de l'aurore s'évanouissait déjà dans l'horizon, quand j'entendis résonner la marimba, ainsi que la voix harmonieuse d'une jeune fille. C'était Lianata, qui, au pied des antiques et énormes ceibas [1], bénissait l'ange qui guida mon canot sur les mers, pour me conduire aux plages fortunées d'Ornofay. Enivré de joie, je me levai de mon hamac : c'était la première harmonie qui avait pu réussir à calmer les douleurs de mon existence.

Léger comme l'aigle, cherchant la main qui répandait le son dans les airs, je pénétrai dans l'épaisseur des bois. La jeune fille était assise sur les rochers, nue comme l'ange de la vie, pudique comme la fleur aromatique du goyavier, aussi légère que le petit nuage rouge qui sillonne le ciel. La brise

1. Arbre qui ressemble au chêne.

se jouait avec ses cheveux fins et noirs comme l'ébène ; son front était large et blanc comme la couleur nacrée des perles ; son sourire ressemblait au printemps; son haleine était parfumée. Elle avait les lèvres rouges comme le corail du fond de la mer, les dents brillantes comme l'écume des eaux, les yeux noirs comme les ailes du guaraguao [1], inondés de mélancolie et éclatants comme deux étoiles enchâssées dans le voile transparent de la nuit. Mon Dieu ! je crus voir devant moi l'ange divin de la création, et mon cœur tressaillit d'amour.

La jeune fille acheva son chant : je restai devant elle immobile, comme le rocher battu par les eaux de la mer et le souffle terrible des ouragans. Je ne sais ce qu'il advint de moi pendant quelques instants. Sa voix était l'esprit de mon esprit, qui, toute ma vie, n'aurait vécu que dans l'âme de la jeune fille d'Ornofay ; sa voix était mon sentiment.

1. Oiseau qui ressemble au corbeau et est un peu plus gros que lui.

Cette jeune fille était l'idée que Dieu avait créée pour que je la plaçasse comme un sceau sur mon cœur, qu'elle remplît à jamais mon souvenir, et devînt mon étoile et l'éternité de toutes mes pensées.

Lianata cessa de jouer du marimba, et me tendit ses bras innocents : « Roi de Veragoa, me dit-elle, mon père te bénit, et moi je te donne avec lui tout l'amour tendre de mon âme. » Je sentis tressaillir les muscles de mon corps. « Cacique, lui répondis-je en mettant la main sur sa tête, tu seras l'étoile de ma vie ; ta voix apaisera mes tourments. Le regard de tes yeux est doux comme le miel de Guahanani ; tes sourires dissipent la noirceur sauvage de mes pensées. Viens à moi, Lianata, car le chemin de la vie me paraît bien long ! » Quand j'achevai mes paroles, une petite fleur jaune s'ouvrait au milieu de l'herbe verte ; je l'arrachai de son humble tige et lui dis avec émotion : « Lianata, garde-la jusqu'au dernier moment de ton existence. » La timide vierge la prit avec attendrissement et rougit de la pudeur

divine de l'innocence. Elle la serra sur son cœur, et sans me répondre, légère comme une colombe, elle se perdit dans l'épaisseur des forêts.

II

Je restai un grand nombre de jours dans Ornofay. Mon âme taciturne était revenue de son accablement. Le monde, désert pour moi, se couvrit de fleurs; tout respirait la jeunesse, tout m'attendrissait. Le désir ardent de descendre au tombeau disparut de mes lugubres pensées. J'étais impatient : la vie semblait courte à mon amoureuse et céleste tendresse, et les heures couraient avec la rapidité de la flèche échappée de l'arc.

En tous lieux, je cherchais le visage de Lianata. Je souriais à ses sourires, je pleurais à son innocent amour. La douce pa-

role de ses lèvres résonnait sans cesse au fond de mon cœur; je l'aimais très-tendrement, avec la pureté angélique dont j'adorais mes fils, comme j'aimais, lorsque j'étais enfant, l'amour béni de ma douce mère. Avec l'esprit sublime de son intelligence et la vérité de son âme pure, Lianata comprenait la virginale ardeur de mes amours. Ses yeux, noirs et mélancoliques comme la lumière de la lune, me disaient : « Je t'aime! » Sa voix, harmonieuse comme le chant du rossignol, me disait : « Je t'aime! » La vierge tremblait devant moi : moi, je rougissais devant la vierge, et le Ciel avait déjà uni nos cœurs pour une éternité de siècles et de larmes. Pauvre Lianata! Pourquoi Dieu permit-il que mes yeux te vissent, ô vierge si belle d'Ornofay!

Silencieux était Caimara; le guerrier inflexible qui faisait trembler les tribus au seul bruit de son nom, le prêtre interprète des volontés du Tzimes, le sage qui guérissait toutes les maladies de la vie, avait courbé la tête avec tristesse... Quelle douleur renfermait

le cœur de Caimara? Un soir, il me conduisit dans les cavernes des montagnes : « Quibiam, me dit-il, tu as vu se voiler la gaieté de mes regards, et tu t'inquiètes de l'air sombre de mon visage : écoute-moi, roi de Veragoa. Trente lunes avant ton arrivée, abordèrent sur ces places plusieurs grands canots venant de la mer. Je crus que c'était toi qui arrivais avec eux, et je montai sur le grand rocher de l'Orient; je t'appelai en bénissant ton nom... Ces canots ne ressemblaient pas aux nôtres; mais, comme tu es le roi de la terre, je crus que tu les avais conquis sur quelques tribus des confins du ciel... De ces canots débarquèrent des hommes inconnus, maîtres du tonnerre et de la foudre. Ils étaient plus blancs que les fleurs du cocotier, élevés comme des cèdres et durs comme des rochers : ils avaient le visage couvert de barbes très-noires... Mes caciques, terrifiés, s'enfuirent dans les montagnes. Je me cachai dans les rochers. Les étrangers dressèrent un autel au pied de ces ceibas, et se jetèrent à genoux en élevant

leurs mains vers le ciel. Je compris qu'ils avaient un Dieu, et qu'ils lui adressaient leurs prières sur la terre de nos ancêtres. Alors mon cœur respira; j'appelai mes caciques, et je me dirigeai vers le chef de ces guerriers.

« — Tu es venu, lui dis-je, avec une grande puissance, dans ces contrées que tu n'avais point encore vues. Ton arrivée a jeté une grande terreur parmi les peuplades qui les habitent. Je te fais savoir que, d'après nos croyances, il y a dans l'autre vie deux séjours où vont les âmes en quittant le corps: un mauvais et plein de ténèbres, réservé pour ceux qui troublent et oppriment l'espèce humaine; un autre heureux et bon, où viennent demeurer ceux qui, durant leur vie, aimèrent la paix et la tranquillité des peuples. C'est pourquoi, si tu comprends que tu dois mourir un jour, et si tu crois que chacun, selon ses œuvres, doit attendre une récompense ou un châtiment, ne sois pas mauvais ou préjudiciable à celui qui ne te sera ni mauvais, ni préjudiciable. Ce que tu viens de

faire ici est digne d'éloges, puisque c'est ta manière à toi et celle de tes peuples de rendre grâce à ton Dieu[1].

« Le chef de ces étrangers me répondit :

« — Cacique, ce que tu me dis est vrai. Oui, les âmes doivent survivre à cette vie. Tout ce que tu viens de dire a été dit, par le Dieu qui créa le ciel et la terre, aux générations du monde. Mais je te fais savoir que je suis l'envoyé de plusieurs grands rois très-puissants, très-riches, et maîtres des royaumes de Castille, pour découvrir ces contrées qu'ils ne connaissent pas encore. Nous ne venons pas ici pour faire du mal aux peuples; au contraire, l'ange de la paix nous accompagne pour défendre les faibles et punir les Caraïbes qui mangent leurs semblables,

1. Paroles textuelles que cet Indien d'Ornofay adressa à Colomb, le 7 juillet 1494, après la célébration de la première messe. Ainsi l'écrivit l'amiral et l'ont répété Las Casas, dans son *Histoire inédite,* ch. XCVI, p. 369, et tous les historiens contemporains. La traduction en fut faite par Diego, l'Indien de Guahanani, qui, depuis l'époque de la découverte, accompagna Colomb à son retour en Espagne et pendant son second voyage.

pour les réprimer et pour défendre et honorer les bons. »

« En l'écoutant, mon cœur tressaillit de joie. Je touchai avec mes mains le front, les yeux, la bouche et le menton de ces hommes descendus du ciel. J'embrassai leurs genoux, je leur offris tout ce que je possédais. Je leur indiquai le chemin qui mène à Haïti, et si je n'avais point tenu à Lianata, j'aurais été avec eux rendre visite à ces puissants rois de Castille, qui habitaient, sous le ciel de Grenade, dans des palais couronnés par la lune et les étoiles. Les guerriers s'enfermèrent le soir dans leurs grands canots; ils prirent la mer, et je fus consulter la volonté de Dieu au fond des souterrrains où je gardais le Tzimes.

« Quibiam, à peine eus-je touché de mes mains la pierre sacrée où reposait le Dieu des temps, que j'entendis une voix lamentable qui, par trois fois, me répéta cette terrible parole : « Ta tribu sera passée au fil de l'épée par ces étrangers qui ont béni leur Dieu sur la terre de tes ancêtres. Prépare-toi

à mourir dans des tourments horribles... Lianata, l'étoile de ton cœur, se noiera dans les ondes amères d'Ornofay. » Je ressentis un frisson glacial, comme un homme qui va mourir. J'interrogeai de nouveau le Tzimes. Le silence du tombeau répondit à la voix de ma douleur et au cri de mes gémissements. Je ne pus enflammer le maguey sacré : un froid incompréhensible éteignit l'acajou résineux. Le frottement de ma main lutta vainement contre la froideur glaciale de la destinée. L'autel du sacrifice ne devait plus s'allumer jamais... C'est ce jour même que tu arrivas sur ces plages infortunées, ô puissant roi de Veragoa. Comprends à cette heure la sombre tristesse de mon cœur, et les nuages noirs que la douleur amoncelle sur le front de ton pauvre ami Caimara. »

Les solennelles paroles du vieillard assombrirent mon cœur. Pensif, je fixai les yeux vers le ciel pour y chercher, comme au milieu des mers, pendant les nuits obscures, l'étoile tutélaire qui dirigeait mon canot vers la plage, lorsque je luttais contre le nau-

frage, et que la tempête m'emportait éperdu sur ses ailes, m'ensevelissant au milieu des montagnes d'écume et creusant à mon côté les portes béantes de l'abîme. Mais le ciel, qui laissait entrevoir l'étoile d'or qui me guidait dans les tourmentes, ne voulut pas m'envoyer un seul rayon de lumière qui pût éclairer les doutes ténébreux qui, depuis ce moment, enveloppèrent mon esprit incertain.

« Quibiam, continua Caimara, la voix du Tzimes est la voix de Dieu : je ne dois pas lutter contre ma destinée ; que s'accomplisse la volonté du ciel!... Fuis ces champs de combat où l'ange de la mort doit venir bientôt agiter ses ailes empoisonnées ; fuis, roi de Veragoa. Je te donne Lianata ; emporte-la sur tes monts sauvages, cache-la dans tes forêts impénétrables et aussi anciennes que le monde. Qu'elle n'habite pas au bord des fleuves, et qu'elle ne retourne jamais sur les rivages de la mer d'Ornofay. Promets-moi, Quibiam, de garder ma fille à la chaleur de ton cœur, de veiller sur son sommeil innocent, de l'aimer avec toute la bonté et la gé-

nérosité de ton esprit, et je descendrai content dans le tombeau. Que la génération des rois, qui entend du ciel les paroles de mes lèvres pures et qui voit la sainteté de ma pensée, te bénisse... »

Alors les yeux du vieillard s'inondèrent de larmes; ses bras entourèrent mon cou : « Lianata de mon âme ! » s'écria-t-il d'une voix lamentable qui monta jusqu'au ciel, et que répétèrent les échos attendris de la montagne. Et la jeune fille arriva comme la gazelle qui, effrayée par le vent, bondit d'une course rapide des monts sauvages dans l'immense étendue des plaines. « Père ! dit-elle lorsqu'elle fut devant moi, j'ai entendu ta voix plaintive qui m'appelait. Qu'as-tu, ô père de mon cœur?... » Le vieillard prit les mains blanches de la jeune fille, les mit dans les miennes, et me dit d'une voix tremblante: « Quibiam, je te donne Lianata pour qu'elle sèche les larmes de tes yeux ; qu'elle soit la compagne de ta vie solitaire, et qu'elle apaise par la douceur de son chant le souci qui te dévore... »

La jeune fille me regarda en silence, et de ses yeux s'échappèrent deux perles semblables à deux gouttes de rosée diamantée; ses lèvres couvrirent de baisers le visage du cacique d'Ornofay, et, conduits par ses tremblantes mains, nous arrivâmes sur les bords de la mer.

III

Mes canots flottaient déjà sur les eaux : dans chacun d'eux cinquante caciques ouvraient avec leurs rames les transparentes épaules des mers. Dans la maria [1] qui portait Lianata ramaient cent rameurs. Cayaguayo [2] l'invincible tenait le gouvernail ; ses

1. Bois très-grand, dans lequel on taille des canots d'une seule pièce, et pouvant contenir jusqu'à cent personnes.

2. Cayaguayo était le chef des commerçants du roi Quibiam. Ce fut cet Indien que Colomb rencontra dans

yeux distinguaient dans l'obscurité les passes de la rivière. Son canot était tapissé de peaux de bêtes sauvages du Darien et du Nicaragua. Au milieu, comme un nid de plumes d'oiseaux, se trouvait un lit blanc, où Lianata devait reposer son corps et fermer les yeux au sommeil. Quand la vierge y pénétra, Caimara nous bénit du haut du rocher élevé de l'orient, et, comme des flèches lancées par l'arc, nous quittâmes les bords d'Ornofay.

Les vents venaient en aide à notre route. Pendant plusieurs nuits, la lune baisa de son rayon mélancolique le visage de Lianata, qui ne dormait pas et regardait la couleur bleue de cet astre. Moi, placé à la poupe, interrogeant les étoiles, je guidais mes marins à travers les rapides courants. Le ciel me protégea pendant ce voyage, le plus heu-

l'île de Pinos, en 1494, monté sur un grand canot, chargé de peaux et faisant l'échange maritime de cotons et d'autres articles avec les peuplades Juanahacabibes, situées à l'extrémité de la terre qui forme le cap de Saint-Antoine, à l'extrémité de l'île, en face du cap Catoche, découvert par le capitaine Francisco Fernandez de Cordoba, en février 1517.

reux de ma vie. La jeune fille adoucit mes fatigues, et calma la méditation solitaire de mon esprit. Elle savait le cours des astres; son admirable tête s'agitait enflammée par l'inspiration des dieux, et ses doigts divins faisaient vibrer les cordes d'or qui apaisaient la fureur des vents. Pendant la nuit, elle répandait sur les mers l'harmonie qui arrivait jusqu'au ciel, et les étoiles s'attristaient de son chant; et moi, je la regardais comme l'ange envoyé de Dieu pour calmer les tempêtes de ma vie. A la fin, en côtoyant les rivages et les îles de la mer, après de nombreuses luttes avec les courants et les tempêtes, nous arrivâmes à la ravissante embouchure de l'Yebra.

IV

Après de longs jours de solitude au milieu des eaux, après avoir lutté contre la furie des vents impétueux, et souffert avec une pa-

tience mêlée de crainte les calmes inexplicables, pendant lesquels le ciel semble endormi, pendant que les nuages et les eaux restent immobiles, comme si la main de la mort les eût arrêtés, de même qu'elle arrête la circulation du sang dans le corps des hommes, qu'il est beau de revoir les rivages de sa patrie! Qu'il est beau d'apercevoir le soleil couvert de rayons sortir de l'horizon, en versant des torrents de lumière bienfaisante, et, parmi les brouillards, de voir apparaître les vertes cimes des palmiers élevés et les sommets couverts de fleurs, puis bientôt d'apercevoir au loin la chaumière du rapide chasseur, les cracras répandus sur les hauteurs et les plages où la mer promène son onde limpide sur le doux tapis de petits grains d'or! Qu'il est doux d'écouter le pêcheur qui s'approche en chantant d'une voix émue, le nautonier qui vogue vers l'orient, et d'entendre, avec le ravissement de tout le monde, la langue que nous apprîmes dans notre enfance! Qu'il est beau ce moment de la vie!

Plongé dans mes réflexions, j'arrivai au bord de l'Yebra. « Salut, Quibiam, me crièrent les innombrables guerriers des tribus du Darien, de Veragoa et du Nicaragua, qui m'attendaient sur le rivage; que l'ange de la vie te conduise en paix dans tes royaumes, me disaient-ils en remplissant l'air d'areitos et de flèches entourées de fleurs. — Caciques, leur répondis-je, heureux le roi qui est aimé de ses peuples, sans que l'on désire voir reposer sa tête sous le marbre funèbre du tombeau. — Salut, Quibiam, répétèrent-ils, ta venue sèche nos larmes et nous rend un père que nous avions cru enseveli dans les ondes! » Mes canots s'approchèrent de la plage. Là se trouvait Iraiba avec ses deux fils, du sang des caciques. Je la pressai dans mes bras, et bénis leurs têtes. Elle fixa les yeux sur Lianata. Je compris sa pensée, jalouse, profonde et dévorante comme la mort. « Elle est l'esprit de mon esprit, lui dis-je, et l'étoile qui illumine la nuit mélancolique de ma vie. Ouvre-lui tes bras et ton cœur, et aime-la comme j'aime

tes enfants !... » Iraiba avait entendu les paroles du roi de Veragoa ; s'il avait vu sa physionomie voilée par la perfidie ou la méfiance, il l'aurait reléguée dans les étroites limites de la tombe.

Je montai dans mon palanquin, couvert de feuilles de vert palmier, de fleurs des montagnes et de lances d'or. Iraiba et Lianata étaient à mes côtés ; et, à mes pieds, comme deux colombes dans leur nid, mes deux fils innocents... Parmi des cercles interminables de jeunes filles belles comme les étoiles, accompagné de la mélodieuse harmonie de l'areito, j'arrivai aux cimes de Veragoa. Là m'attendaient les prêtres, les sages et mes capitaines de guerre. Je les bénis, et bientôt je fermai les portes de mon palais et ouvris celle de mon cœur aux souvenirs.

Bien longtemps se passa sans que rien troublât le repos de mon âme : le soleil illuminait mes montagnes, mes peuples étaient heureux ; mes canots allaient et venaient dans les mers du Nord et du Sud sans que personne leur barrât le chemin ; mes fils de-

venaient forts comme l'acana. Iraiba aimait Lianata, et la vierge d'Ornofay était la lumière de mes yeux et la consolation de ma vie : partout je la voyais, à toute heure je l'accompagnais ; son sourire était à mon cœur ce que le printemps est aux arbres; ses larmes attristaient mon esprit et couvraient mon front de deuil et d'obscurité. « Quelle est, disaient les sages, celle qui s'avance, pour se lever comme l'aube, belle comme la lune, choisie comme le soleil et terrible comme une légion rangée de Caraïbes ? » Elle était un soupir délicieux de mes soupirs et la douce vierge de mes amours !

Quand je dormais, mon cœur veillait. Je l'avais placée comme un sceau sur mon esprit comme un baiser sur mes lèvres. Je la soutenais avec des fleurs, parce qu'elle s'évanouissait d'amour ! Les tresses noires de ses cheveux répandaient des parfums du haut des montagnes, et son haleine était celle des lis arrosés par les eaux limpides de l'Urira. Que tu étais belle, Lianata ! Combien pure et inno-

cente le ciel t'avait créée pour essuyer mes larmes de tristesse!

Tu m'accompagnais quand je gravissais les coteaux des montagnes. A ton côté, je dormais à l'ombre paisible des hobos salutaires. Ta tête reposait sur mon cœur, et la respiration de tes lèvres faisait tressaillir tout mon être. Et je t'aimais de l'amour des anges, et tu étais comme la rosée et comme la fleur du goyavier, et comme la fleur fraîche du tamarinier quand elle s'ouvre au rayon de pourpre et d'or du matin souriant. Lianata de mon cœur, oh! comme je t'aimais!...

Mais comme la volonté de Dieu devait s'accomplir, la vierge ressentit la flèche piquante de la tristesse qui se fixait dans les ailes de son esprit. « Qu'a donc la jeune fille, disaient les guerriers en voyant ses joues pâlir et ses yeux se voiler de mélancolie? Pourquoi son chant attriste-t-il nos âmes? Qui tourmente la pieuse fleur d'Ornofay? » Je comprenais sa tristesse, et je baissais la tête... Quarante fois le printemps avait couronné les arbres, et quarante fois nos caciques chantèrent l'areito

de mon élévation sur la pierre des rois. Est-ce que l'âge et la douleur creusaient mon visage en peignant sur mon front les tourments de mon âme, pour remplir ainsi de laideur et de dureté les sourires forcés de mes lèvres? Hélas! les années, les années!... Unir la mort à la vie, la jeunesse à la vieillesse, le cœur attristé du pauvre Quibiam avec le printemps de l'âme pure et brillante de la vierge d'Ornofay; unir la douleur qui dévore et rapproche de la tombe à la joie qui remplit d'illusions et fait durer la vie!... Mon Dieu! mon Dieu! avec ces lugubres idées, le doute et le découragement attristaient mon cœur abattu.

Lianata comprit ma tristesse. « Quibiam, me dit-elle un jour, tu vis au milieu des larmes, dévoré de chagrin! Écoute-moi, roi de Veragoa, que j'idolâtre de tout mon cœur! Tu es bon, et ton âme sera jeune jusqu'à ce qu'elle soit ensevelie dans le tombeau, parce qu'en elle fermente le génie des immortels. Qu'importe la beauté aux feuilles de la fleur, qui se ternit avec la rapidité d'une flèche, et

pour toujours, au premier rayon de soleil? Qu'est-ce que la jeunesse du corps, sinon l'écho harmonieux qui, à peine détaché des cordes, se perd dans les airs?... Quibiam, le plus beau ne dure qu'un moment; mais ne te décourage pas, parce que ton âme, grande et bonne, durera avec mon souvenir à travers les siècles! L'amour aime l'esprit, et non le squelette et la putréfaction de la matière qui tombe changée en poussière, ne laissant après elle que les souvenirs, liés, comme avant la destruction, aux ailes de l'esprit. »

La vierge m'émut, et je la serrai contre mon cœur avec émotion. Pauvre Lianata! « Écoute-moi, continua-t-elle, je ressens la douleur de la tristesse! Il y a longtemps que je ne t'ai parlé du cacique d'Ornofay; son souvenir m'accompagne nuit et jour. Il donna la vie à ma vie, la chaleur à mon existence; il m'éleva quand j'étais orpheline. Enfant, il m'apprit le cours des astres, à guérir les maladies, il m'inspira du courage, et, enfin, il me lia à ta destinée pour te rendre heureux. Il est très-vieux; bientôt il aura cessé de

vivre !... Je voudrais baiser son front et recevoir la bénédiction de ses mains, avant que l'ange éteigne pour jamais la lumière de ses yeux !...

« — Lianata, lui répondis-je, pensif et me souvenant des paroles de son père Caimara, tu ne connais pas ta destinée, je la tiens ici enfermée dans les préoccupations de mon âme... Fuis la mer, colombe de ma vie ! Dans son sein se préparent les tempêtes et s'ouvrent les abîmes : c'est dans son sein que les nuages vont boire l'eau réservée à la pluie. Dans ses entrailles vivent les monstres, sur ses flots voguent les Caraïbes et les étrangers venus du ciel !... Fuis la mer, colombe de ma vie !... » La vierge laissa retomber la tête sur sa poitrine, et plût au ciel que jamais ses larmes ne m'eussent attendri !

« Uhima[1], m'écriai-je, que l'on prépare

1. Uhima, le plus courageux des guerriers de la mer. Il était cacique de Guaniguanito, dont les rivages étaient situés en face du nouveau détroit de Bahama, découvert en 1519 par le pilote Antonio Alaminos. Sa domination s'étendait jusqu'au port de Jaruco; il était maître

les canots du roi de Veragoa. » Et les plages de Darien se couvrirent de canots. Il y en avait autant que d'étoiles dans le ciel. « Lianata, lui dis-je alors, sèche ces yeux divins qui me tuent, et va voir le cacique d'Ornofay. Que l'ange t'accompagne sur les ondes azurées! » La vierge comprit ma tristesse, et se jeta à mon cou avec attendrissement. « Quibiam, me dit-elle, je reviendrai d'Ornofay avec l'empressement de la tourterelle qui a hâte de nourrir ses petits. Dieu protégera

de Mayanaso et Guanabacoa, et il régnait jusqu'à Vaynoa, ou Jecay, où se trouve situé aujourd'hui le port de Matanzas. Ce guerrier, dans un des voyages de Quibiam, ayant admiré sa valeur, s'unit d'une étroite amitié avec le roi de Veragoa, et abandonna la domination de ses tribus à son frère Arigranabo, pour le suivre et devenir le chef des innombrables guerriers de mer auxquels ce roi commandait. Sa vaillance et son habileté le rendirent l'objet de l'amour de sa patrie d'adoption. Il avait cinquante ans et était d'une stature colossale, la tête grande, et le front vaste et ouvert, les yeux noirs comme l'ébène, et, dès l'enfance, il eut les cheveux blancs comme un vieillard. Jamais personne n'a pu, comme lui, supporter d'aussi lourds fardeaux, et il nageait avec une volonté incomparable.

mon vol, il apaisera les mers et retiendra prisonniers au fond des abîmes les nuages tempêtueux de l'ouragan. — Lianata, lui dis-je, j'éprouve l'amer pressentiment du malheur! Tu vas quitter Veragoa, Dieu veuille que la flèche de la mort ne perce pas ton cœur dans ce rapide voyage! » La vierge voguait déjà sur les mers, lorsque le soleil se cachait à l'horizon. Dans les nuages de l'éternité se perdit pour toujours l'étoile consolatrice de ma vie!

V

Celui qui est né pour les souffrances et les amertumes du malheur, et qui entre par les portes de la vie abandonné de l'ange, grandit errant, pleure dans l'oubli et meurt solitaire. De sa main toute-puissante, Dieu a marqué les larmes dans l'existence inexplicable de

l'âme. Cette marque impérissable et invisible dure pendant la vie, pendant la mort, pendant l'éternité de l'homme, tombe en une vaine poussière et dans des effluves d'une fétidité corrompue, jusqu'à ce que le cercle immense de la reproduction arrive en courant au dernier terme des esprits et des choses qui est l'infini de Dieu, où se groupe la vie impérissable et extraordinaire de toutes les générations.

Pour les rois, les caciques et les guerriers, pour les savants rusés, pour les ignorants heureux et les enfants innocents, pour tous sa malédiction divine tomba sur cette terre. Celui qui l'apporte avec son corps dans le monde de la vie, avec son corps l'emportera dans le monde de la mort, sans consolation et sans avoir, dans sa route longue et scabreuse, un moment de repos, ni des hommes, ni du ciel... Maudit, abandonné de l'ange, marqué par la main de Dieu, en vain luttait mon cœur contre ma destinée. Mon âme portait la marque fatale! J'étais condamné à vivre dans les larmes, et chaque heure était

pour moi un nouveau monde de tourments....

Le soleil et la lune éclairèrent pendant bien des jours la terre. Les arbres recommençaient à se dépouiller de leurs feuilles, et les oiseaux, en remontant vers le ciel, laissaient tomber dans les airs leurs plumes chéries, avec la même mélancolie que l'âme de l'homme perd ses belles illusions. Les fleurs se détachaient flétries des arbres, et le silence des forêts n'était plus troublé du chant doux et mélancolique du rossignol amoureux. Rien ne souriait à mes yeux, et le ciel lui-même, obscurci par d'épais nuages, s'unissait à la tristesse amère de mes lamentations!... Lianata m'avait laissé seul, sans que personne pût essuyer mes larmes. Lianata! Lianata de ma vie! ce souvenir m'épouvante encore au sortir de la tombe!...

Les caciques fixaient leurs yeux étonnés sur mon front pâli. Les prêtres cherchaient dans la science un soulagement à ma douleur tyrannique. Les vierges chantaient les hymnes des batailles et l'histoire de Mayarima, qui était grande comme celle de l'ange

de la création. Iraiba et mes enfants m'entouraient en voyant le sombre silence de ma peine, et à mes pieds cherchaient un asile, en embrassant mes mains dévorées par la fièvre, et voulaient de leurs tendres regards calmer ma douleur.

Mais mon âme ne voyait pas de lumière dans l'espace, ni d'ombre dans la triste nuit, ni d'abri dans l'étroit hamac, ni d'air dans les montagnes, ni de fraîcheur dans les rivières, ni de tendresse dans mes enfants ou dans Iraiba. Le monde m'inspirait du dégoût. Je sentais un poids insupportable que je ne pouvais arracher de ma poitrine, et un abattement qui étourdissait mon cerveau en épuisant mes forces. J'errais machinalement dans les montagnes, cherchant sur les cimes les plus élevées l'air qui, de toutes parts, oppressait ma poitrine, et sur les sommets, où se trouvaient des ruisseaux de cuivre rouge et d'or enflammé ! Combien de fois je voulus, en appelant la mort, apaiser la fièvre qui me dévorait ! Mais l'espérance, de sa main bénie, saisissait les ailes de mon esprit, et alors je

fondais en larmes et en soupirs!... Et la nuit venait, et alors, soutenu par la foi qui trempe l'âme, je tombais à terre de fatigue, en bénissant la volonté de Dieu qui me tuait!

Que de fois, après les tourments de l'esprit maudit, je levai les yeux vers le ciel en lui demandant sa protection pour toi, Lianata de ma vie!... Et, comme un cadavre sans mouvement, que de fois me vit le matin, et de ses rayons jaunes la lune mélancolique éclaira mon visage! Je demandais à Dieu de guider son navire au milieu des ondes, comme il guidait les aigles de Veragoa, combattus par les tempêtes dans les nuits les plus obscures, vers le nid adoré de leurs tendres petits enfants.

Et quand, au milieu de ma douleur, luisait dans le ciel l'étoile du soir, avec quel enthousiasme je la saluais! Et si les nuages voilaient sa beauté, avec quelle crainte battait mon cœur. Car cette étoile était son guide dans la route d'Ornofay, et ce chemin, je rêvais à chaque instant dans mon délire qu'il

allait s'effacer de la mémoire des hommes et du cristal transparent des eaux.

Ainsi je passais les jours et les nuits depuis le départ de Lianata. Le sommeil avait fui de mes yeux, et la patience, de mon cœur attristé. Aucune nouvelle n'arrivait à mes oreilles, quand j'ordonnai à tous mes marins de prendre la mer et à tous mes capitaines d'aller dans les montagnes, parce que les tribus du Nicaragua m'entouraient et que leurs flèches venaient atteindre le seuil même de mon palais. Le feu consumait les limites de la patrie, et les rivières venaient se jeter dans l'Yebra teintes de sang humain. D'un côté les tempêtes des eaux, de l'autre les tourments de la vie, et, tout autour de Veragoa, la guerre des Caraïbes des plages du nord.

Je saisis l'arc, je marchai aux combats; avec la fureur du jaguar, je me précipitai dans la mêlée, semant la plaine de cadavres; et quand je revins aux bords de l'Yebra, j'entourai la montagne, où se dressait mon palais, de têtes de caciques arrachées à

leurs corps de mes propres mains. J'avais apaisé mon cœur par le sang tiède des hommes. Dans la fureur des batailles, je te voyais, Lianata, devant mes yeux. L'âme sentait le froid de la mort, et mon bras, emporté par la férocité du désespoir, fut invincible. Les sages et les vierges couronnèrent mon front des rameaux de l'acana. Mais la gloire ne séchait pas les pleurs de mes yeux et ne pouvait consoler mon âme malheureuse.

Après bien des lunes, revinrent de la mer mes marins couverts de deuil. Avec eux vint le printemps, béni des fleurs; la paix régnait chez mon peuple, et moi, je me consumais en approchant taciturne des bords de la tombe... Personne n'avait vu sur les ondes azurées l'amoureuse vierge d'Ornofay. Moi-même je parcourus les mers, j'explorai les plages, j'atteignis jusqu'aux îles Caraïbes. « Où est Caimara? demandai-je aux caciques. — Roi de Veragoa, me répondirent-ils en versant des larmes, le sage Caimara, ton pauvre ami, a incliné sa tête et dort tran-

quille sous la pierre du sépulcre! » Lianata n'était point arrivée aux rivages d'Ornofay : où était la vierge ?...

Mon Dieu, que de larmes mes yeux versèrent en la cherchant dans le monde! Je revins sur les bords de l'Yebra : les rochers devinrent mon palais. Quand le soleil se levait à l'orient, je tendais les yeux vers tous les points du monde; et quand il cachait sa tête de feu dans l'occident, je cherchais la barque de Lianata dans l'étendue des mers. Quand se levait la lune, le front mouillé par les ondes amères que la tempête brisait sur les rochers, je l'appelai, et le triste écho de la mer me répondit : « Elle ne reviendra pas; Quibiam, ne l'attends jamais! »

VI

Le printemps touchait déjà à sa fin : le froid de la nuit avait rendu mon corps malade ; il était plein de douleurs. Ainsi à toutes les heures, sur les rochers de la mer, j'attendais, j'attendais toujours, pour voir arriver l'espérance, qui apporte tardivement au cœur sa consolation ; mais à la fin elle apporte, sinon la vie, du moins la mort : résultat le même pour celui qui a compris l'humanité, foulant en aveugle cette boue du monde, qui a perdu toutes ses illusions et aperçoit avec la lumière divine de l'entendement, plein d'une sainte mansuétude et d'une sublime vertu, les actions intéressées, mesquines et imparfaites des hommes. Rien ne troublait le silence de ma nuit apaisée : les étoiles rutilantes ornaient le ciel, la brise dormait

sur les ondes azurées, et le rayon tremblant de la lune pailletait de coquilles d'or le cristal transparent des eaux. J'avais les yeux fixés sur l'horizon et je pensais à Dieu qui, du haut des nuages, me regardait, attendant, attendant toujours... « Quibiam ! entendis-je au loin ; Quibiam ! » répéta la mer, attendrie par l'écho plaintif. Et je me levai, et je regardai dans les ondes. « Je te rends grâce, mon Dieu, m'écriai-je en fixant vers le ciel mes yeux émus. Qui peut éprouver une consolation dans ses douleurs, sans bénir la main du Tzimes qui les adoucit ? »

Après un moment, arriva un canot, léger comme l'air ; il était guidé par un cacique éprouvé par les tempêtes, et malade par les fatigues et la douleur. En débarquant à terre, je connus qui il était, et la voix s'arrêta dans mon gosier. Je détachai de l'arc la flèche d'or et le bon cacique connut ma main, et du rivage il me dit d'une voix plaintive : « Mon Quibiam adoré, je suis Uhima ; je suis Uhima, » me cria-t-il en pleurant. Je m'appuyai contre le rocher pour ne pas tomber

sur le sable. Uhima vint baiser mes pieds; je plaçai mes mains sur sa tête fidèle, et le froid de la mort s'empara de mon cœur.

« Écoute-moi, me dit-il, roi de Veragoa, et que l'ange te donne le courage de m'entendre.

« Le soleil achevait de se cacher à l'horizon et la nuit tombait du ciel, quand nous partîmes comme des flèches de l'embouchure de l'Yebra. Dans la vaste mer qui entoure les îles, nous lançâmes nos canots comme un vol d'aigles audacieux. Le ciel se couronna d'étoiles et la brise rafraîchissait, en les berçant à peine de son souffle léger, les ondes liquides d'argent. Lianata avait les yeux fixés sur les hauteurs les plus élevées de Veragoa; elle pressait sur son cœur une fleur suave, que ta main lui offrit le jour où la vierge te donna son cœur de colombe. En pleurant, elle dit adieu à ces rivages, et il semblait que ses yeux ne devaient jamais se séparer de ta terre adorée. Mais nos rameurs emportaient nos canots comme s'ils eussent été poussés par l'ouragan impétueux. Nous

doublâmes le détroit du Dragon, nous passâmes près des rivages du Chiriquiri; pendant trois jours nous naviguâmes, protégés du ciel, dans les contrées des tribus Doraces. Dans la baie des Perles, j'attendais les brises pour traverser le vaste espace qui me séparait d'Ornofay, quand le ciel se couvrit de nuages; le soleil disparut de nos yeux, et la lumière de l'éclair annonça la tempête.

« Je fis mettre les canots auprès de ma maria. Capitaines de la mer, dis-je à ceux qui la conduisaient, la tempête se montre à l'orient, que votre main saisisse le gouvernail; si les vents nous séparent, que notre guide soit l'étoile du matin. En suivant son cours, nous nous retrouverons aux plages d'Ornofay. Lianata m'écouta, calme et silencieuse; puis elle s'assit sur la proue de la rapide maria. Moi, j'avais peur, Quibiam; le vent sifflait avec une épouvantable fureur; les flots faisaient voler mon canot jusqu'au ciel. Le tonnerre retentissait dans les nuages, et des phalanges d'éclairs sans fin assaillaient nos regards troublés. L'eau tombait par tor-

rents : tout était épouvante et désolation. Mes Indiens, abandonnant les rames, laissèrent le canot à la merci des ondes, effrayés de la peur de mourir. A côté de la maria, ils demandaient protection au Tzimes. Lianata était calme comme l'ange de la lumière, les yeux fixés vers le ciel, et pressant contre son cœur la fleur que tes mains lui avaient donnée.

« — Uhima, me dit-elle avec émotion, espère en Dieu, car il n'abandonne jamais les infortunés. » Contre nous vinrent se heurter les canots des caciques en s'enfonçant au milieu des mers. Les naufragés luttaient contre les eaux : les uns succombaient frappés de la foudre, les autres harassés de fatigue. En peu d'heures tous avaient péri à nos yeux. Seule ma maria luttait contre les tempêtes; seule dans cette épouvantable et cruelle destruction, le ciel protégeait la vierge d'Ornofay.

« Pendant ces trois jours interminables, le vent entraîna ma barque à travers des routes inconnues, au milieu d'une effrayante

obscurité et sans que je pusse voir le soleil ni les étoiles. Le quatrième jour, la lune mystérieuse apparut parmi les reflets de sang; le cinquième, la mer apaisa ses ondes. En apercevant le crépuscule du jour précédent, mes yeux distinguèrent un ciel, des plages et une nature que ma science ignorait complétement, et dont nos pères n'eurent jamais connaissance. Ornofay devait être fort éloigné : les étoiles me le disaient avec leur lumière resplendissante.

« Mes marins, en apercevant la terre, redoublèrent de courage : la faim et la soif les dévoraient. La mort s'était emparée de la moitié de leurs compagnons, qui, silencieux, achevèrent leur vie en ramant courageusement jusqu'au moment même de rendre l'âme. Lianata, souriant au milieu de la désolation, de ses mains bénies ferma les yeux aux caciques qui tant de fois t'accompagnèrent aux combats, et que, victorieux, tu avais couronnés avec des rameaux d'ébène noir.

« Nous arrivâmes sur les bords, et, sau-

tant à terre, nous courûmes aux sources; nous mangeâmes les fruits des arbres et nous dormîmes sur l'herbe. Le lendemain, un cacique me dit que nous étions sur les terres d'Ayay, près de l'île de Cibuqueira. La crainte s'empara de mon cœur : je me rappelai la cruauté avec laquelle cette race avait inondé de sang la terre de ta patrie : « Lianata, lui dis-je, retournons à la mer : ici la mort nous attend; guidé par les étoiles, je te conduirai à Ornofay. » La vierge ne me répondit pas; silencieuse, elle entra dans la maria et nous continuâmes notre infortuné voyage en suivant les bords du rivage.

« Nous naviguâmes la moitié du jour : la vierge allait dormant; ses lèvres, agitées par le sommeil, murmuraient amoureusement ton nom[1], quand du creux des rochers sortit une

1. Las Casas, chap. lxxxv, page 332, et Pedro Martir, décade Ire, livre 2, *Historia del Almirante*, chap. xlvii, page 45.

« Étant arrivé à l'île d'Ayay par un temps plein de tourmentes, le jeudi 14 novembre, l'amiral envoya à terre une chaloupe avec vingt-cinq hommes pour chercher de l'eau et des renseignements, afin de continuer

barque avec vingt-cinq guerriers blancs comme la neige, vêtus d'une façon extraordinaire, le visage recouvert de barbe, et les têtes d'or bruni. Pour un instant, la surprise glaça le sang dans mes veines; mon cri d'épouvante frappa les airs. En m'apercevant, ces hommes firent route vers moi. Lianata s'éveilla : « Fuyons, me dit-elle, Uhima; ce sont les guerriers qui éteignirent le feu de

le voyage; et pendant que le bateau retournait à l'escadre, emmenant quatre Indiens et trois enfants qu'il avait faits prisonniers, il rencontra un canot dans lequel se trouvaient quatre Indiens et une Indienne, lesquels, voyant qu'ils ne pouvaient fuir à force de rames, se préparèrent à se défendre et blessèrent deux chrétiens avec leurs flèches, en les tirant avec tant de force et d'adresse, que l'Indienne perça de part en part un bouclier. Mais le bateau, en attaquant impétueusement le canot, le submergea, et on prit à la nage tous ceux qui le montaient, quoique l'un d'eux tirât autant de flèches que s'il était à terre. La femme combattait comme un homme, et l'Indien qui l'accompagnait avait un aspect terrible et un visage de lion. Un des Indiens, percé par un coup de lance, jetait des flèches du milieu des flots et mourut en montant dans la barque. Quant aux Espagnols blessés, l'un d'eux périt au bout d'un moment, parce que les flèches étaient empoisonnées. »

l'autel d'Ornofay et dont le Tzimes a dit que par leurs mains devait périr la race de nos ancêtres; à la mer, Uhima! »

« Alors je saisis les rames : je naviguais avec le courage que donne le danger; ma maria allait comme une flèche; mais la barque des étrangers se rapprochait de plus en plus. Désespéré de ne pouvoir échapper à leurs mains hardies, je saisis l'arc : la divine Lianata tendit la corde du sien, et sa flèche empoisonnée atteignit le capitaine qui les commandait. Elle tendit son arc pour la seconde fois, et un autre guerrier tomba baigné dans son sang. Ma maria était un volcan de javelots qui allaient s'enfonçant dans les boucliers des fils du ciel. Mes pointes auraient empoisonné leurs cœurs; mais connaissant la mort qui les attendait, ils lancèrent leur bateau sur mon canot, qui, au choc impétueux, se brisa en morceaux. Du sein des eaux et des rochers submergés je jetais des flèches. Lianata combattait comme le jaguar de la montagne. Dans sa furie, ses yeux lançaient du feu. Un terrible

coup de lance allait la tuer, quand un cacique la délivra, en expirant sous le fer homicide. Déjà sans flèches, nous tombâmes prisonniers; couvert de blessures et les mains attachées, je fus, avec Lianata et mes marins, enfermé dans la barque de l'audacieux étranger. »

VII

« Nous naviguâmes bien des jours dans la captivité. Les peuples fils du ciel étaient maîtres du tonnerre, lançaient la foudre et connaissaient les volontés de Dieu. Ils sillonnèrent les mers, et, longeant les îles, ils arrivèrent enfin au Boriquen et à la terre de tes amis, les rois de Xaragua, de Cibao et de Marien. Pendant le voyage, Lianata ne laissa pas un seul soupir s'exhaler de son sein. Le visage pâle, concentrée et ta-

citurne, comme le rossignol emprisonné par la main de l'homme, telle était la vierge, les yeux fixés vers la terre et sans verser une larme. Qu'il était grand l'orgueil de la cacique d'Ornofay! Les étrangers, admirant sa divine beauté, ses yeux célestes, sa bouche de perles et ses formes d'ange, l'entouraient, voulant avec leur amour lui donner leurs consolations. Colomb, chef des guerriers, la serrait dans ses bras, la couvrait de ses caresses. Mais Lianata était une pierre; sans asile, elle était insensible au plaisir et à la douceur, à la crainte et à la douleur : elle ressemblait à un cadavre qui avait perdu l'âme.

« Nous arrivâmes à Haïti : l'étranger lança la foudre de ses barques et le tonnerre retentit sur les blancs rivages. L'écho craintif de la terre lui répondit, et bientôt vinrent les envoyés des rois, et, après quelques jours, arriva, sur le soir, le roi Guacanajari, abattu par la douleur des blessures qu'il avait reçues dans les derniers combats, en défendant les étrangers que Colomb laissa sur ces plages

pour tenir sa pauvre terre dans l'esclavage. Plein d'admiration, il vit tout ce qu'apportaient les fils du ciel. Il allait partir, lorsqu'il fixa les yeux sur Lianata et aperçut les cibas qui pendaient à son cou. Le roi s'arrêta surpris. « Cacique, me dit-il, quelle est cette vierge? — Roi de Marien, lui répondis-je, c'est Lianata, fille de Caimara et l'ange béni de Quibiam, roi de Veragoa et des îles de la mer. »

« En entendant ton nom, les cheveux se dressèrent sur sa tête. Il resta devant moi, comme la flèche lancée d'une hauteur sur la fragile écorce du maguey. « Cacique d'Ornofay, lui dit-il, sois bénie! Tu vois que mes yeux ne versent point de larmes : mon cœur ne peut les pleurer... mais mon bras te sauvera de la captivité. Adieu, Lianata! Quelle douleur envahira l'âme du roi de Veragoa!..... » Les étrangers entendaient parler les caciques sans comprendre leur divin langage. Guacanajari descendit de la barque, et Lianata, assise dans un coin du navire, baissa la tête pleine de tourment.

« La triste nuit s'écoula. Le matin je vis sur les rivages lancer vers la mer des flèches entourées de plumes vertes. Je compris le signal et je me mis tout prêt à surveiller. Vers le soir, le frère de Guacanajari vint dans la barque pour changer son or contre un reptile ; il s'approcha de la vierge, et, avec la rapidité d'un éclair, il lui dit : « Tu verras briller, ce soir, la flamme sur les montagnes : toute la nuit, on entretiendra le feu. Deux lieues nous séparent de ces côtes. Si tu as du cœur, jette-toi dans les flots. Au pied de la montagne t'attendra le roi de Marien. Adieu, et que le ciel te protége ! » Le cacique regagna la plage, et l'obscurité se couvrit d'étoiles.

VIII

« Peu d'instants après, l'acajou résineux brûlait sur la montagne. « Uhima, me dit

Lianata, là-bas est la vie! — Vierge d'Ornofay, lui répondis-je, que dans les ondes courroucées Dieu nous vienne en aide! » Nous levâmes les yeux vers le ciel... Mais bien loin était la plage, et plus près était l'opprobre, l'odieux avilissement et l'horrible esclavage!... La mer était remplie de bêtes : j'aiguisai deux morceaux d'acana pour lutter avec elles. Les flots étaient agités, le vent du nord soufflait et les montagnes d'écume se dressaient jusqu'aux nues! « Uhima, que l'ange nous accompagne! » me dit Lianata. Et du bord du bateau, elle se précipita dans l'abîme : mes Indiens la suivirent comme des poissons. J'allais à son côté, la défendant des requins affamés qui nous assaillaient. Trois de mes guerriers périrent victimes de leur dévorante cruauté... Je défendis Lianata, comme le jaguar qui lutte pour ses petits.

« Les étrangers, au bruit de sa chute, se réveillèrent de leur sommeil et mirent leurs barques à la mer. A force de rames, ils nous poursuivirent avec une rapidité incroyable.

Lianata nageait avec la légèreté de la flèche, et, en plongeant dans les ondes, elle changeait de route, jusqu'à ce qu'elle disparût à leurs regards. Je la plaçai sur mes épaules, parce qu'elle n'en pouvait plus. Les requins nous assiégeaient, et je l'abandonnai de nouveau pour défendre sa vie. Dans cette lutte terrible, contre les hommes, contre les bêtes sauvages, contre la mer et contre le vent, nous atteignîmes la plage[1].

1. Irbin, chap. v, t. II; Curé de los Palacios, chap. cxx, page 163.

« Lorsque Guacanajari vint à bord, il rencontra les femmes d'Ayay que les Espagnols emmenaient prisonnières. L'une d'entre elles appelait l'attention par sa taille et sa beauté. Elle se nommait Lianata, fille du cacique d'Ornofay, que les Espagnols ont désignée sous le nom de Catalina. Le cacique lui parla à plusieurs reprises avec un soin et une émotion qui furent remarqués. Le lendemain de l'entrevue, on aperçut certains signes d'agitation et de mystérieux mouvements parmi les Indiens du rivage. Vers le soir, le frère de Guacanajari vint dans les canots, sous le prétexte de changer une grande quantité d'or pour d'autres articles. On remarqua qu'il parlait sérieusement avec Catalina, dont l'extérieur distingué avait fixé l'attention de Guacanajari. Après avoir passé quelque temps à bord, il

« Là nous attendait le généreux roi de Marien, entouré de ses capitaines. Son palanquin était orné de plumes et de fleurs. Les sages tenaient dans leurs mains l'hibuero balsamique pour restaurer nos forces; mais la vierge arriva mourante. Ses yeux, naguère brillants, s'étaient éteints ; à peine trouvait-

regagna la côte. Vers le milieu de la nuit, pendant que l'équipage était plongé dans le premier sommeil, l'intrépide Catalina réveilla ses compagnons et leur proposa de faire un audacieux effort pour recouvrer leur liberté. Le navire était à l'ancre, à trois milles de la plage, la mer assez agitée; mais les insulaires savaient lutter avec les ondes et regardaient l'eau comme leur élément naturel. Se précipitant prudemment et en silence par un côté du bateau, ils s'en remirent à la force de leurs bras et nagèrent courageusement vers la rive. Malgré toutes leurs précautions, la sentinelle entendit du bruit. Le cri d'alarme retentit. On se jeta dans les canots et on donna la chasse aux fugitifs dans la direction indiquée par le feu qui brillait sur la montagne, phare révélateur de leur fuite. Mais, malgré la force des rames, si grande était la vigueur de ces nymphes maritimes, que les Indiens gagnèrent librement la terre. Quatre d'entre eux furent ressaisis de nouveau sur la plage ; l'héroïque Catalina, avec le reste de ses compagnons, s'échappa dans les bois. »

on la respiration sur ses lèvres. Guacanajari, plein de joie, lui tendit les bras. Lianata y tomba sans connaissance. Au bout d'un moment, elle ouvrit les yeux, et deux larmes coulèrent sur ses mains nues, qui en ressentirent l'ardeur, semblable au feu vénéneux que donnent dans les combats les flèches de Guayarima.

« — Lutter contre la tempête de la mer et de la vie, dit la vierge avec tristesse; nager toute la nuit... échapper aux mains cruelles de l'étranger... arriver à la plage, et devoir mourir! Mourir, quand la jeunesse commence à déployer ses ailes, c'est terrible, mon Dieu! » Et les larmes coulèrent à torrents de ses beaux yeux, inondés de mélancolie et du nuage céleste qui enveloppe la vie lorsque l'âme se détache du corps pour s'envoler vers le ciel!... « Pauvre Quibiam! dit-elle de nouveau en joignant ses mains tremblantes et bleuies par le froid de la mort, qui consolera la tristesse de ta solitaire existence? Qui séchera les pleurs de tes yeux? Sur quel sein trouveras-tu l'abri que te don-

nait mon cœur, plein d'une amoureuse tendresse? — Espère, vierge d'Ornofay! » lui dis-je suffoqué par la douleur cruelle et le cœur brisé.

« — Ne pleure pas, me répondit-elle, ne pleure pas! Espérance dans la mort, mon fidèle Uhima! me dit-elle en levant ses yeux compatissants. Écoute-moi, cacique : je sens la main glacée de la mort briser dans mon cœur la dernière fibre... Cette fleur flétrie, que j'ai arrosée bien souvent de larmes et que j'ai portée toujours à la chaleur de mon sein infortuné, m'a été donnée par Quibiam, le même jour où je lui donnai mon âme!... Quand j'aurai fermé les yeux et que tu m'auras accompagnée au tombeau, ôte-la de dessus mon cœur pour la rapporter à Quibiam. Approche-la d'abord de mes lèvres, qui ont embrassé son front adoré, bien que la mort les ait glacées de froid!... Dis-lui, Uhima, qu'avec elle je lui envoie tout l'amour de ma vie attristée! » Elle embrassa la fleur desséchée, et la mort arrêta ses dernières paroles...

« Guacanajari la saisit dans ses bras. Sur sa natte s'agenouillèrent les rois désolés d'Haïti... Silencieux, nous transportâmes la vierge dans l'épaisseur impénétrable de la montagne. Au pied des plus hautes forêts, sous une pierre blanche, entourée de feuilles aromatiques, nous plaçâmes son corps, afin qu'il dormît le long sommeil de la destruction bienfaisante. Je plaçai cette fleur sur sa froide bouche, je recouvris sa tombe de sable d'or, je plantai une branche d'ébène et deux palmiers à l'endroit où repose sa tête. Bientôt je m'élançai dans la mer, seul et sans guide, me confiant à Dieu !... Je parcourus les îles, je luttai contre les courants, et, suivant les plages sablonneuses et les rochers gigantesques, j'arrivai jusqu'à l'Yebra... Roi de Veragoa, prends maintenant la fleur bénie, que me donna en mourant l'infortunée vierge d'Ornofay ! »

IX

De mon cœur coulait un torrent de larmes : la voix d'Uhima déchirait, comme la pointe d'un dard, les veines de mon cœur malheureux ! Mes yeux étaient enveloppés d'un nuage noir qui enlevait à la raison sa clarté, et au corps son mouvement. Il me sembla que je venais d'entendre l'ange de la mort, et les étroites bornes de mon intelligence et de mon âme ne pouvaient comprendre la déplorable histoire de Lianata... A la fin, je bénis Dieu, ce Dieu qu'invoquent, dans leurs crimes, les malfaiteurs, et dans leur chagrin les innocents; ce Dieu, vers qui se tournent les yeux des mourants martyrisés par la douleur et ceux qui reviennent à la vie des bords du tombeau !... Résigné, je serrai dans mes bras le fidèle Uhima. Je couvris d'amoureux bai-

sers la fleur bénie de la pauvre Lianata ; je la plaçai, comme un sceau, sur mon cœur, et je m'assis sur la pierre du sépulcre de Mayarima pour pleurer mes douleurs. Pendant bien des jours et pendant de longues nuits, je pleurai sans consolation. A la fin, la fontaine de la tristesse n'eut plus de larmes, et le silence et la lugubre lassitude du désespoir s'emparèrent de mon esprit.

Les caciques me regardaient avec chagrin. Sur les rochers de la mer, vivaient les sages en consultant le Tzimes sur la manière de guérir mes maux. Iraiba était pâle et consternée de mon éternelle souffrance. Mes enfants ne pouvaient parvenir à baiser mon front, parce que, dans ma tristesse, je ne voulais ni abri, ni lumière, ni espérance du ciel, ni de la terre, ni des hommes!... La cruauté de mes yeux était effrayante, et ma main ardente repoussait de mon sein celui qui venait y chercher un abri bienveillant... Je luttais avec la misérable existence, car j'avais peur de remettre mon corps fatigué aux mains de l'ange... Dans la lutte, mes

forces s'épuisèrent, et, voyant que ma dernière heure approchait, j'appelai sur la natte de mon hamac les prêtres, les sages, les caciques, Iraiba et mes chers enfants ; puis je leur dis :

« Vous tous qui tremblez en entendant mon nom, écoutez ma volonté : La douleur a énervé la force de mon bras et détruit l'orgueil de mon cœur guerrier. Ma tête ne peut plus soutenir la couronne, et j'ai besoin de toute ma volonté pour lutter contre l'ennui qui dévore ma vie ! L'ennemi nous entoure de ses flèches : les fils d'Iraiba ne peuvent saisir le dard pour vous mener au combat. Caciques des tribus, prêtres et capitaines, Uhima, le roi de Guaniguanito, vous conduira au combat. Sa main détruira les tribus de Burica[1], de Terraba et des Guamanches. Il gouvernera avec sagesse mes peuples, jusqu'à ce que les enfants de mon

1. Ces tribus vivaient près des bords du fleuve Vara, à l'entrée du golfe Dulce, dans la mer Pacifique et dans la pointe de Burica, jusqu'au fleuve Chiriquiri, où est située aujourd'hui la Nouvelle-Grenade.

sang soient en état de porter au cou les cibas des rois et la couronne d'or de Mayarima, descendant du Soleil et de la Lune ! »

Mes caciques inclinèrent la tête et s'agenouillèrent devant mon fidèle Uhima. Ce guerrier extraordinaire les conduisit aux combats, et couvrit de cadavres les hauteurs de Chiriquiri et les plaines de Talamanca.

De fait, je cessai d'être roi. Consumé par la maladie, j'abandonnai les rivages de la mer, et je me cachai dans les hauteurs de Veragoa, éloignées des eaux écumantes de l'Yebra. Je fermai ma porte et mon cœur à tout l'univers. Je détruisis, par le feu, tous les arbres de la colline. Aucun être vivant ne respirait à mes côtés. Seuls, les serpents et les oiseaux de nuit troublaient de leurs sifflements le silence funèbre qui accompagnait mes heures taciturnes. J'apaisais ma soif dans les torrents, et, quand j'avais faim, mes flèches allaient chercher les aigles dans les nuages ; ou bien j'arrachais aux entrailles de la terre les racines crues pour soutenir ma sauvage existence, me nourrissant de haine

et de douleur éternelles! Je ne savais rien, ni de mes fils, ni de mes peuples. Abandonné du ciel et de la terre, je tenais ma vie concentrée dans le silence et dans la solitude de la mort.

X

Pendant ce temps, Uhima vainquit les Caraïbes de Vara et de Burica; il entoura avec trois cents têtes la hauteur où je cachais ma solitaire existence. Une nuit, je dormais à la lumière de la lune et je me retournais dans mon hamac, agité par d'épouvantables songes, quand, au milieu du délire, je sentis sur mon front la main d'un guerrier qui me dit : « Réveille-toi, Quibiam! — Qui soulève, m'écriai-je épouvanté, la pierre de mon tombeau? Qui vient réveiller l'infortuné roi qui dort loin du monde, abandonné du ciel et de

la terre ? — Réveille-toi, Quibiam, dit de nouveau la voix. Les fils du ciel ont pénétré dans les eaux de l'Yebra. Leurs regards se dirigent vers la hauteur de Veragoa, et, demain, leurs mains enlèveront à mon front la couronne de tes fils ! »

Mon esprit se remplit de joie, de la joie cruelle de la vengeance qui ne finit point, et qui est la dernière consolation de l'âme infortunée ; de cette allégresse qui guérit la langueur et rajeunit le corps courbé par la souffrance !... « Tu les as vus, caçique, lui demandai-je, tu les as vus de tes propres yeux entrer dans le fleuve Yebra ? — Oui, roi de Veragoa, me répondit mystérieusement mon fidèle Uhima. — Donne-moi la couronne, lui dis-je impatiemment, en secouant ma tristesse et étendant la main sur son front noble, courageux et couvert de cicatrices. Béni soit Dieu, qui, avant de mourir, conduit en ma présence ces étrangers, afin que ma main leur arrache le cœur, comme ils ont arraché la vie à mon infortunée Lianata !... J'arroserai de leur sang les palmiers

éplorés de son tombeau, avec leurs têtes je sillonnerai les mers, et, sur elles, j'irai dormir à son côté mon dernier sommeil, Lianata de ma vie !

« Uhima, dis-je en terminant, appelle les caciques, réunis mes guerriers ; ne donne point de pain à ta bouche, ne repose pas ton corps, marche toute la nuit, conduis mes peuples à l'entrée de l'Yebra ; jette dans le fleuve les rochers, les arbres et les sables ; coupe et détourne de leur lit les rivières qui vont se joindre aux eaux de la mer ; donne un autre cours à la source abondante qui descend des montagnes, et qu'au jour leurs barques se trouvent arrêtées dans le lit desséché. Que les tribus se cachent dans les forêts et laissent pénétrer l'étranger dans mon palais... » Mon cœur palpitait de joie ! La maladie avait fui loin de moi. Je sentais bouillonner mon sang dans mes veines, et, dans mon cœur, l'antique fureur dont je m'enivrais dans les batailles.

Pendant la nuit, Uhima obstrua l'embouchure de l'Yebra avec des terres et des ro-

chers. Le lendemain, les étrangers étaient prisonniers sur les rives du fleuve. Et moi, des hauteurs de Veragoa, je souriais joyeux comme l'aigle, regardant déjà dans ma griffe la faible bête féroce que la mort m'envoyait, afin d'épuiser ma vengeance par la destruction... Plus tard, arriva une barque luttant contre les courants, tout près des rochers mêmes de mon palais. Les fils du ciel en sortirent... Avec l'astuce du serpent, je les abritai et leur tendis la main en leur offrant l'hospitalité. Mes tribus étaient cachées dans les forêts, ma solitude leur inspirait des soupçons. Mais moi, avec l'innocence du sauvage, pour entretenir leur convoitise, je leur donnai ma couronne, l'aigle de Guamiro que je portais au cou, et un higuero plein de pépites d'or. Il était nécessaire de les tenir enfermés dans les montagnes pour leur arracher la vie!... Je leur offris un guide pour les conduire aux mines et les perdre dans les forêts. Pendant ce temps, je convoquai les guerriers et je les préparai au combat sanglant.

XI

Les ombres enveloppent la terre. Comme un jaguar, Uhima se cachait dans les herbes, épiant les mouvements des étrangers ; ses yeux semblaient deux brasiers de feu. « Quibiam, me dit-il avec douceur, le capitaine que tu vois est l'ami de Guacanajari, qui serra dans ses bras la vierge d'Ornofay et nous entraîna prisonniers au milieu des ondes. » La fureur ne me laissait pas respirer. Toute la nuit, caché par les épais rameaux, je fixai mes yeux sur lui, dirigeant ma flèche empoisonnée sur son cœur barbare. Mais ma tribu tout entière n'était pas encore descendue des montagnes : je voulais entourer leurs barques, les consumer par le feu, ainsi que leurs marins, convertir en fumée leurs ossements et dissiper dans les airs les cendres de leur mémoire maudite.

Au lever du soleil, mes caciques sillonnèrent les sables de la mer. Toujours le malheur préside aux grandes entreprises des hommes! Loin de la plage, en suivant l'Iebra, ils se réunirent dans les plaines de Veragoa. La phalange était prête à se précipiter sur l'ennemi, quand un étranger les surprit aiguisant la pointe de leurs flèches. « Que veux-tu? » lui demandèrent nos caciques en le voyant s'avancer audacieusement dans la plaine. « Je viens vous accompagner à la guerre de Cobraba Aurira, pour lutter contre vos ennemis, » répondit le pervers avec le calme de l'innocence. La tribu méfiante se répandit dans les montagnes. L'étranger alla rejoindre ses barques. Uhima revint dans la forêt surveiller leurs mouvements.

Je passai la nuit attendant le jour, pour commander mes caciques et achever mes ennemis. Mon cœur comptait les moments avec l'anxiété de la haine... Saisissant mon arc, je me présentais à l'entrée de mon palais, quand j'aperçus devant la porte l'étranger qui avait surpris ma tribu réunie dans la

plaine de Veragoa. Il ne fut point épouvanté des têtes séparées de leurs corps qui entouraient la montagne. En l'apercevant, Iraiba et mes enfants s'enfuirent effrayés, en remplissant l'air de leurs gémissements. Uhima sortit de la forêt comme une bête fauve, et, le saisissant dans ses bras, il le lança au loin comme un tronc d'arbre arraché de la terre. Mon regard détourna la main du cacique, qui allait lui lancer dans le cœur la flèche empoisonnée. L'étranger apaisa la colère de mes Indiens en leur disant qu'il venait guérir les plaies de mon corps[1]. Je compris sa per-

1. Las Casas, t. II, chap. xxvii; Navarrete, t. Ier, *Relation* de Diego Mendez.

« Malgré leurs conseils, je me fis remonter en canot le long du fleuve jusqu'à ce que je fusse arrivé chez les peuplades indiennes, que je trouvai toutes rangées en ordre de bataille. On ne voulut pas me laisser pénétrer jusqu'à la demeure principale du cacique. Je feignis alors de venir le guérir, comme chirurgien, d'une blessure qu'il avait à la jambe; et, grâce aux présents que je leur donnai, on me laissa arriver jusqu'au palais du roi, situé au sommet d'une colline formant une grande place, et entouré de trois cents têtes de guerriers qui étaient morts dans une bataille. Après que

fidie, je l'écoutai avec calme, cachant la vengeance dans mon cœur, afin que le serpent n'échappât point à mes serres. L'étran-

j'eus traversé la place et que je fus arrivé à la maison royale, il y eut un grand tumulte de femmes et d'enfants qui se trouvaient devant la porte et entrèrent en criant dans l'intérieur du palais. Il en sortit un fils du maître fort irrité, qui prononçait, en son langage, des paroles dures, et porta les mains sur moi, et d'un seul coup m'écarta de lui. Je lui dis, pour le calmer, que je venais guérir la jambe de son père, et, lui montrant un certain onguent que j'avais apporté dans ce but, j'ajoutai que, sous aucun prétexte, je ne voulais entrer dans l'endroit où se trouvait son père. M'étant aperçu que par ce moyen je ne pouvais le séduire, je tirai un peigne, des ciseaux et un miroir, et je dis à Enobar, mon compagnon, de me peigner et de me couper les cheveux : ce dont lui et ceux qui se trouvaient là furent fort étonnés. Alors je chargeai Enobar de le peigner et de lui couper les cheveux avec les ciseaux, et je lui donnai le peigne et le miroir. Ce présent l'adoucit. Je demandai quelque chose à manger; on nous l'apporta : nous mangeâmes et nous bûmes familièrement et de compagnie, et nous nous séparâmes en amis. Je pris congé de lui et il vint à nos navires. Je fis une relation de tout cela à l'amiral, mon maître, qui se réjouit beaucoup de tous ces détails sur ce qui m'était arrivé. Il donna ordre de fortifier les canots et quelques maisons de paille que nous avions construites sur la plage, afin de m'y faire séjourner avec quelques

ger descendit bientôt de la montagne, et je me retirai vers les hauteurs.

XII

J'embrassai tendrement mes enfants pour la première fois après tant d'années de larmes. Iraiba s'était précipitée à mes pieds, arrosant de ses pleurs mes mains qui saisissaient le dard, lorsque le cri d'Uhima glaça le sang dans mes veines. Je sortis : les étrangers étaient descendus au pied de la colline. Soixante-dix de leurs guerriers étaient cachés

gens, dans le but de pénétrer et de connaître les secrets de ce peuple. »

Pour se tirer d'un si grand péril en donnant un peigne et des ciseaux, et pour avoir coupé les cheveux au fier fils du cacique, il fallait le sang-froid et l'intrépide et extraordinaire valeur de Diego Mendez, qui était, sans contredit, le plus distingué de tous les guerriers qui suivirent l'amiral, par sa bravoure, sa sagacité, et qui, en même temps, était un loyal ami et un homme de bon conseil.

dans la montagne, et cet audacieux qui, tout à l'heure, était venu jusqu'à ma porte, s'avança, escorté de quatre autres scélérats : « Ne franchissez pas le cercle tracé par les têtes des Caraïbes, leur dis-je avec le calme de la bête fauve... Étranger, ne pénètre point dans mon enceinte, retiens tes pas et n'irrite point la colère de mon cœur! » L'étranger continua audacieusement sa route. Alors Uhima tendit l'arc sur sa tête et les arrêta : « Laisse-les, » lui dis-je. Et je m'assis en les attendant à la porte de mon palais. Leur capitaine s'avança devant moi avec perfidie : « Que veux-tu du roi de Veragoa ? » lui demandai-je en dissimulant mon désespoir. Ses guerriers se retirèrent dans la forêt, et Uhima s'en alla appeler mes caciques pour les exterminer... « Je suis le gouverneur, frère de Colomb, chef de ces soldats, me répondit-il. Je sais que tu es malade et je t'amène Mendez pour soigner tes maux. — Traître ! » disait secrètement mon âme. Mais je ne voulais pas que cet homme pénétrât ma défiance ni ma haine jusqu'au moment du combat.

J'étendis le bras afin qu'il vît mes blessures. Alors sa main de fer serra avec force ma robuste épaule. Je l'enlevai dans mes bras et le jetai avec force contre les rochers. J'allais l'étouffer, lorsque Mendez et ses soldats tombèrent sur moi. La foudre retentit : mes Indiens s'enfuirent aveuglés par sa clarté puissante. Leurs guerriers m'entendirent. Je luttai longtemps contre ce chef en le serrant entre mes bras. Toutefois, je succombai au nombre, et, les pieds et les mains attachés, blessé par la pointe de leurs armes, je tombai le visage contre terre en maudissant la volonté de Dieu !

Mes fils, Iraiba et mes caciques, en me voyant au pouvoir de l'étranger, se mirent à genoux et tendirent leurs cous au fil de l'épée. Chargés de chaînes, nous arrivâmes sur les bords de l'Yebra. Et le roi de Veragoa, dont le nom faisait trembler les caciques des îles et les tribus féroces du Nicaragua et du Darien, descendit des montagnes comme un esclave, entraîné par la main du soldat féroce !..... Ainsi

s'accomplit dans le monde la volonté de Dieu !

J'avais les mains et les pieds horriblement blessés et enchaînés. C'est ainsi qu'ils me plongèrent au fond d'une de leurs barques. Les liens faisaient jaillir mon sang, en meurtrissant mes chairs d'une façon lamentable. Je ne sentais pas la douleur, car mon âme s'était durement trempée sur l'enclume de l'adversité, et je me serais laissé arracher le cœur de la poitrine sans prononcer une plainte. Dans cette amertume, la tête remplie de fureur, je résolus de sauver ma vie. J'éclatai en gémissements et en pleurs. Mes cris de douleur et mes larmes émurent l'âme de fer de l'homme qui me transportait. Il eut pitié de ma souffrance ; il détacha mon corps du tronc qui l'emprisonnait ; il conserva à la main la corde qui garrottait mes pieds et mes mains. La nuit était obscure : le rayon perçant les nuages illuminait de temps en temps toute la terre. A une lieue se trouvaient les rivages de l'Yebra. Bientôt nous allions arriver aux grandes barques de l'étranger pour n'en jamais plus sortir.

Alors, élevant mon cœur à Dieu, j'appelai à mon aide l'esprit de Lianata. Comme une pierre, je me précipitai dans la mer, voulant entraîner par le poids de mon corps le guerrier qui tenait à la main la corde qui me tirait. Je tombai dans les ondes en plongeant rapidement. J'arrivais au fond, quand je sentis la main d'un homme qui, à l'aide d'un caillou, coupait mes liens. Je l'embrassai, dans la profondeur des eaux; ses lèvres baisèrent mon front. Nous revînmes à l'air et à la lumière bénie de la lune... Je reconnus Uhima... Le cacique avait suivi la barque, nageant derrière elle à distance, protégé par l'obscurité. Il s'était précipité dans les ondes pour me sauver ou mourir. Dieu m'inspira la pensée de chercher la vie dans les eaux, et la main d'Uhima me sauva des griffes de la mort. Délivrés de l'impie étranger, nous arrivâmes comme deux flèches sur la rive, et nous nous cachâmes dans l'épaisseur des forêts[1].

1. D. Hernando Colon, *Décade de Herrera,* liv. VI, p. 185, et Las Casas, t. II, chap. xxvii.

« Le gouverneur, à la tête de soixante-quatorze hommes,

XIII

Heureux l'infortuné qui, touchant aux portes du tombeau, trouve un ami sur la terre qui sèche ses larmes, partage avec lui les

le 30 mars 1503, se rendit au village de Veragoa, dont les huttes, au lieu d'être réunies, se trouvaient éparpillées comme dans la Biscaye. Dès que le roi Quibiam apprit son approche, il lui envoya dire de ne pas monter jusqu'à sa cabane, située au sommet d'un monticule, sur la rive de Veragoa. Le gouverneur ne tint pas compte de ce message. Pour ne pas effrayer le roi et lui donner l'idée de fuir, il résolut de s'y rendre avec cinq hommes seulement, après avoir ordonné à ceux qu'il laissait par derrière de s'avancer deux par deux à une petite distance, et, lorsqu'ils entendraient la détonation d'une escopette ou d'une arquebuse, comme on dirait aujourd'hui, de cerner la cabane, afin que personne ne pût leur échapper. Lorsque le gouverneur fut parvenu près de la demeure du cacique Quibiam, celui-ci lui envoya un nouveau messager pour le prier de ne pas entrer dans sa cabane, et lui dire que le roi allait venir à sa

amères douleurs de la vie et brave dans sa tendresse jusqu'à l'horreur même de la mort! Que cette consolation est chère! Qu'elle est douce la parole de ses lèvres! Comme cela

rencontre, quoique blessé. Et il ajouta que c'était leur habitude, pour ne pas exposer aux regards leurs femmes, dont ils sont extrêmement jaloux. Le roi sortit, en effet, sur le seuil de sa porte, et dit de faire approcher le gouverneur tout seul. Celui-ci vint, en laissant pour mot d'ordre à ses compagnons que, lorsqu'ils le verraient saisir le roi par le bras, ils s'élançassent avec impétuosité. Lorsqu'il fut arrivé, il commença à causer, interrogeant le roi sur sa maladie et sur différentes particucularités du pays, grâce à l'intermédiaire d'un Indien prisonnier depuis longtemps, qu'il avait amené avec lui et qui avait l'air de comprendre à peu près son langage. Puis, comme s'il voulait montrer la blessure du roi, il le prit par le poignet, et, comme ils étaient tous les deux très-forts, il le tint assez longtemps pour permettre à ses quatre compagnons d'intervenir, et à l'autre de décharger son escopette. Tous ceux qui étaient en embuscade accoururent aussitôt, pénétrèrent dans la cabane, où se trouvaient une cinquantaine de personnes, grandes ou petites. La plupart d'entre elles furent faites prisonnières; il se trouva dans ce nombre des enfants et des femmes du roi Quibiam, et d'autres personnages importants qui offrirent de grandes richesses, en assurant qu'ils connaissaient, dans la montagne, la place certaine où était enfoui le trésor, et qu'ils le donneraient

rassure, en quittant le monde, de serrer sa main bienfaisante, qui, pieusement, apaise l'âme jusqu'aux derniers moments! Elle nous donne la force de fermer nos tristes yeux,

tout entier pour leur rançon. Tel fut le forfait que le gouverneur commit alors, avec bien d'autres, dans ce pays. Mais avant que la nation prît les armes, il s'empressa d'envoyer aux navires la rançon si injustement arrachée à ces innocents. Il resta avec la meilleure partie de ses troupes pour courir la campagne et tâcher de s'emparer des parents et des vassaux du cacique qui s'étaient soustraits à ses mains sanguinaires. Comme il s'entretenait avec les hommes qu'il avait amenés sur les moyens de conduire la caravane jusqu'aux navires, un pilote s'offrit, qui passait pour un homme habile, et ils lui remirent le roi Quibiam pieds et poings liés, en lui recommandant de faire bien attention qu'il ne se détachât point. L'homme répondit qu'il s'en chargeait et qu'il consentait à ce qu'on lui arrachât la barbe si cela arrivait. Le roi partit donc avec eux, descendit la rivière avec ses compagnons, et, comme il n'était éloigné de l'Océan que d'une demi-lieue, il commença à se plaindre très-fort de la dureté des liens qui attachaient ses mains. Par pitié, le pilote le détacha du banc sur lequel il était étendu, en ayant soin de retenir la corde avec précaution. Mais, bientôt après, Quibiam se précipita dans l'eau. Le pilote, ne pouvant retenir la corde et ne voulant pas être entraîné par elle, se décida à la lâcher, et c'est ainsi que l'autre s'échappa de ses mains. Comme la nuit

quand ils cherchent en mourant la dernière lueur du soleil avec le dernier regard de la vie !... Grâce à cette divine consolation, au milieu de mes horribles tourments, j'embrassai mon fidèle Uhima dans l'épaisseur des forêts, encore étourdi de ma lutte désespérée avec l'étranger et avec la mer.

Le lendemain mes tribus furent étonnées en me voyant. Les caciques m'entourèrent en se prosternant, mes peuples pleuraient de joie. « Relevez-vous, guerriers, leur dis-je : Dieu protége votre roi. Saisissez vos flèches, et, avant que la lune apparaisse, allons répandre la mort sur les bords de l'Yebra... Que le sang de l'étranger inonde la terre, et que leurs cadavres servent de pâture aux aigles de Veragoa ! » Le cri de guerre retentit dans les airs comme le tonnerre. Mes tribus descendirent de la colline, semblables

commençait à se répandre, on ne put voir ni entendre, au milieu du bruit et du mouvement des personnes qui se trouvaient dans la barque, à quel endroit du fleuve le roi allait sortir. C'est de cette manière que s'échappa ce courageux roi indien, les pieds et les mains attachés. »

au torrent enflé par les pluies, qui, arrachant les rochers et les arbres, se précipite furieux au sein des mers.

En arrivant dans l'épaisseur qui entourait les huttes de l'étranger, ils se glissèrent silencieux à travers le vert branchage. Mes caciques rampaient dans l'herbe comme des couleuvres, montrant leurs têtes parmi les feuilles, quand mon cri de guerre éveilla les sommets. Comme des jaguars, ils sortirent de leurs retraites. Le gouverneur et Mendez, les épées nues à la main, luttaient comme des esprits malins, en se défendant de nos dards qui pénétraient à travers les branches mal jointes de leurs huttes étroites; et, sur leurs têtes, tombait comme une pluie interminable de flèches lancées de la forêt. Uhima atteignit de son dard aigu le gouverneur en pleine poitrine... De ma pesante macana, d'un seul coup j'étendis à mes pieds le farouche Mendez. J'étais entouré de cadavres : j'allais lui arracher la vie, quand le tonnerre éclata derrière les rangs des fils du ciel, et la grêle lancée après l'éclair brisa en mor-

ceaux la macana à l'aide de laquelle j'allais lui écraser la tête. A mes côtés tombèrent morts les valeureux capitaines de ma tribu. La frayeur s'empara de mon esprit... Mendez se releva de terre. Il venait me transpercer le cœur, lorsque Uhima lui lança sur la tête un fragment de rocher gros comme son corps. Le guerrier recula en succombant à la douleur. Le tranchant de leurs armes et le feu de leurs bombardes était incessant : la moitié de ma tribu, baignée dans son sang, était étendue devant mes yeux... Quel jour fut plus terrible !

Pendant le combat, une barque pleine d'étrangers remonta l'Yebra. En les voyant, je fis éloigner mes Indiens et les cachai dans les forêts. Le sang des fils du ciel avait baigné la terre de Veragoa ; ils n'étaient pas immortels... J'aperçus fixées sur leurs corps les flèches de mes caciques. L'ombre de Lianata était vengée... Dans le tumulte de la bataille mes yeux la virent... et la fleur qu'elle m'avait envoyée avec l'amour de sa vie était sur mon cœur, ranimant mon in-

cessante fureur. J'eus au milieu du carnage le cœur plein d'amour et de haine, et, du fond du tombeau, ta voix, ô Lianata de ma vie ! donnait du courage à mon âme...

La barque avait atteint les bords ombragés de la rivière à l'endroit où les arbres gigantesques couvrent de fleurs l'eau transparente et calme qui descend des sommets les plus élevés, quand ma voix rompit le silence comme un rugissement de bête féroce. Les trompettes de guerre, les déserts, et les aigles et les oiseaux aquatiques, et les caïmans et les jaguars firent retentir les plaines de leurs féroces rugissements. De chaque coin sortait un canot, guidé par un sauvage. Montés sur les palmiers, les yarumas et les ceibas, les Indiens jetaient sur la barque une grêle de traits. La frayeur s'empara des fils du ciel. Leurs boucliers ne pouvaient couvrir et leurs têtes et leurs corps. Cependant nos flèches cherchaient à se frayer une route jusqu'à leur cœur. Le chef qui les commandait leva son front suppliant vers leur Dieu, pour lui demander protection. Alors je lui lançai mon

javelot qui lui entra dans l'œil droit, et il tomba mort dans la barque. Les étrangers se rendirent. Les corps ayant été mis en morceaux, je les fis jeter dans la rivière, afin d'apaiser avec leur sang l'ombre de Mayarima. Les guaraguaos et les aigles accompagnaient leurs sanglantes dépouilles de leurs cris lugubres, pendant que les caïmans, terrifiés, ne voulaient pas les percer de leurs dents aiguës. Entraînés par le fleuve, ils passèrent devant le gouverneur qui trembla de frayeur [1] et se cacha dans le fond de ses ca-

1. Mendez, *El Amirante*, et Irbin, chap. vii, t. III, p. 349.

« Le 6 avril 1503, l'amiral ordonna à don Diego Tristan, capitaine d'une des caravelles, d'aller à terre avec une embarcation pour y prendre de l'eau et des provisions. L'embarcation était parvenue à une lieue environ de cet endroit, dans une partie de la rivière où l'eau était douce et complétement assombrie par les bords élevés et les arbres épais. Tout à coup, on entendit alentour des hurlements effrayants et le bruit des trompes. De légers canots commencèrent à sortir dans toutes les directions des obscures retraites et des fourrés de chaque côté. Chaque canot était mené par un seul sauvage, et la rive était garnie de guerriers qui brandissaient leurs

banes défendues par ses bombardes terribles.

Grâce au carnage que nous avions fait des enfants du ciel, la fureur s'empara de mes peuples. Des mers, des hautes montagnes et des savanes venaient, sur les bords de l'Yebra, des phalanges d'Indiens pré-

lances et les précipitaient sur les Espagnols. Un grand nombre faisaient de même du haut des arbres. Il y avait dans l'embarcation huit marins et trois soldats. Incommodés par cette pluie de dards et de flèches, étourdis par les cris et le bruit des trompes et par les attaques qui redoublaient de toutes parts, ils perdirent leur présence d'esprit, et, abandonnant les rames et leurs armes, ils ne songèrent qu'à se couvrir de leurs boucliers. Le commandant Diego Tristan avait déjà reçu plusieurs blessures; toutefois, il conservait un grand courage, voulant animer son monde, quand un javelot, lancé par un Indien, lui traversa la cervelle à travers l'œil droit, et il tomba mort. Les canots s'approchèrent de plus en plus de l'embarcation, jusqu'au point de s'en emparer et de terminer par un massacre général. Un seul Espagnol s'échappa : il se nommait Juan de Noya, tonnelier de Séville. Étant tombé dans l'eau au milieu de la mêlée, il put arriver jusqu'à la rive, sortir du fleuve et fuir sans être vu. De là, il passa dans la colonie et donna des nouvelles de la mort du capitaine et de ses compagnons. »

parés aux combats redoutables. A toute heure le tambour résonnait depuis le mont inculte jusqu'aux plaines fertiles. Dans les bois, dans les déserts, dans l'obscurité des cavernes, dans la solitude des lagunes, sur les bords silencieux des fleuves, de toutes parts retentissait le cri de guerre. On aiguisait au feu la pointe du dard ; on empoisonnait la flèche ; la pierre se joignait aux rameaux épineux ; l'épée s'incrustait de dents de caïman ; tout le monde apprêtait des armes pour le massacre... L'audace du gouverneur avait rempli de fureur nos peuples, qui accouraient à ma voix comme au cri de l'aigle se réunissent les bandes de palombes dispersées dans la montagne.

Effrayé d'un si grand danger et de tant de combattants qu'il ne pouvait vaincre, même en vomissant sur mes tribus dépouillées de vêtements les grêles destructrices de ses foudres enveloppées dans un feu dévorant, l'étranger, à la faveur des ombres de la nuit, embarqua ses guerriers et alla chercher un abri dans les navires de l'amiral, où se trou-

vaient prisonniers ma pauvre Iraiba, mes enfants et mes fidèles caciques, arrachés de mon palais et aux rives de l'Yebra. Quand j'aperçus leurs barques tendre leurs ailes aux vents et quitter pour toujours les rivages de Veragoa, en emportant les dernières affections de mon cœur infortuné, mon corps s'émut et je sentis le froid glacial de la mort...

En me voyant tomber, Uhima me soutint entre ses bras : « Relève ton âme, valeureux roi, » me disait-il en pleurant!... Mais mon âme était déjà blessée par la main de Dieu. J'apercevais obscurément la terre; pour mes yeux la clarté avait disparu, et, comme un bruit de lointain tonnerre, j'entendais le gémissement de mes caciques et le tambour lugubre du sacrifice. J'entendis dans cette heure de ténèbre et de solitude la voix plaintive du fils d'Iraiba, qui me disait : « Père, j'ai rompu les fers à l'aide desquels l'étranger me retenait esclave. Chargée de chaînes, j'ai laissé ma tendre mère prisonnière dans leurs barques, et je me suis précipité dans les

ondes pour te serrer dans mes bras! Vis, vis, ô père de mon cœur[1]. »

L'ange qui s'élevait déjà à la région des

1. *Historia del Amirante,* chap. XCI, p. 116.

« Il arriva que les enfants et les parents de Quibiam, qui étaient prisonniers dans le navire *Bermuda,* destiné à les conduire dans la Castille, parvinrent à conquérir leur liberté de la manière suivante. Pendant la nuit, on les mettait dans un lieu couvert, et l'écoutille était si élevée qu'ils ne pouvaient l'atteindre. Les gardes oublièrent donc de la fermer dans la partie supérieure, parce qu'au-dessus d'eux dormaient quelques marins. Les prisonniers en profitèrent pour essayer de se sauver. Ils réunirent peu à peu toutes les pierres du lest et les placèrent à l'entrée de l'écoutille. Ils en firent un grand amas, et, étant montés sur les épaules les uns des autres, ils ouvrirent par force l'écoutille pendant la nuit, en renversant les marins qui se trouvaient au-dessus, et sortirent promptement. Quelques-uns des principaux Indiens se jetèrent à l'eau; mais le monde ayant accouru, les autres ne purent se sauver. Les matelots fermèrent bientôt l'écoutille, y mirent une chaîne et commencèrent à faire meilleure garde. Aussi, les malheureux, désespérés de n'avoir pu s'échapper avec leurs compagnons, furent trouvés le lendemain pendus à des cordages qu'ils étaient parvenus à se procurer. Et comme ils avaient peu d'espace, les uns s'étaient étranglés à genoux, et les autres en serrant la corde avec leurs pieds. De sorte que, de tous les prisonniers

esprits, fatigué du monde, pour porter au ciel bleu des immortels l'âme confiée à ses soins, s'arrêta avec attendrissement et tristesse dans son vol amoureux. J'ouvris les yeux : le cher enfant couvrait avec sa main la poitrine, où en fuyant l'étranger avait décoché la dernière flèche. « Mon fils, lui

dans ce navire, il n'y en eut pas un seul qui ne se sauvât ou qui ne mourût. »

C'est un des événements les plus remarquables de désespoir et de patriotisme que l'histoire nous ait conservés. L'embrasement de Sagonte et de Numance, la mort de Caton et l'action de Scævola sont de grands actes; mais le suicide d'une famille entière de rois, le suicide d'une mère, de ses enfants et des caciques, chefs de leurs peuples, est plus grand encore. L'âme s'épouvante en pensant au courage extraordinaire avec lequel la mère préside à l'agonie de ses enfants moribonds, et les caciques à l'étranglement de leur reine intrépide. En mourant dans une seule nuit, tous ces héros ont donné au monde un exemple sublime de patriotisme, digne de la lyre de Tyrtée, et que je suis fier d'arracher maintenant à l'oubli. Toutes les grandes actions offrent ce caractère divin de devoir vivre éternellement dans le souvenir des hommes, afin qu'on les pleure dans les temps heureux et qu'on les imite religieusement dans les moments désespérés de l'infortune.

dis-je, la mort vient à jamais adoucir mes peines. Cacique du sang des rois, défends la liberté de Veragoa et le tombeau de Mayarima. Pleure le sort de ta pauvre mère, et adoucis par ton amour les années de mon loyal Uhima. Il sera ton protecteur, et, en gouvernant les tribus, il t'enseignera à aimer, à faire le bien des hommes et à détester l'ingratitude et la méchanceté des humains. Le temps de la vie est court, mon fils, nous sommes tous nés pour pleurer : dans la douleur éternelle a vécu mon âme. Dieu veuille que ton sang, nourri des larmes de mon cœur, ne soit pas aussi maudit du ciel ! »

Je donnai ma bénédiction à Uhima et à mes vaillants caciques agenouillés autour de mon hamac, et, serrant mon fils entre mes bras, la mort éteignit de son souffle redoutable ma dernière haleine. Mon esprit s'éleva de la région confuse de la vie, pour s'envoler aux mains de l'ange à l'iris bleu des rois immortels de Veragoa. Comme monte dans les airs le léger parfum des fleurs, ainsi monta mon esprit vers le ciel, lais-

sant mon cadavre dans le tombeau et accomplissant la volonté de Dieu jusqu'à ce jour où il se lève plein de troubles pour verser des larmes et raconter au monde l'histoire lamentable de ma vie...

Quand j'eus fini de parler, les ombres des rois inclinèrent la tête en s'enveloppant de leurs blancs vêtements de neige. L'écho plaintif de mon chant se perdit dans les vaporeux confins de l'horizon. L'onde des siècles suspendit son mouvement incessant, et, dans la nuit éternelle des tombeaux, pénétra le rayon divin de l'inspiration, pour immortaliser l'histoire des malheureux rois d'Haïti et de Veragoa, ainsi que la génération infortunée de leurs courageuses tribus ; et le monde entendit le chant de Quibiam, et il durera toujours, pendant que le soleil éclairera la terre, vivifiant de ses rayons l'esprit mélancolique de l'homme.

FIN

TABLE

Pages.

GUACANAJARI, traduit par M. Hugelmann..... 1

ANACAONA, reine de Xaragua, traduit par M. Hugelmann..... 99

QUIBIAM, roi de Veragoa, traduit par M. de la Rigaudière..... 205

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Oct. 2008

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS
JUL 77
BOUND BY
HNM

LIBRARY OF CONGRESS
0 024 311 761 6